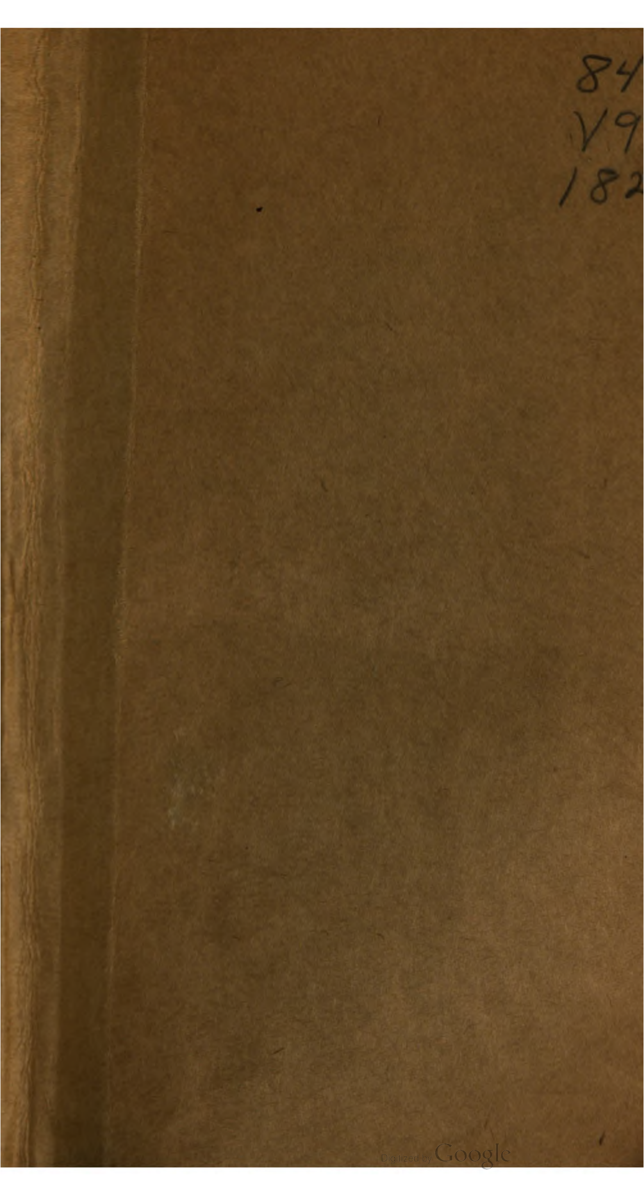



84
V9
182



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE J. CAREZ.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.—TOME III.





A PARIS,

CHEZ THOMINE ET FORTIC, LIBRAIRES,
RUE S^T. ANDRÉ-DES-ARCS, N°. 59.

M. DCCC. XXI.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

1. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, A PARIS.

A Cirey, ce 9 ou 8 d'auguste. Dieu merci je ne sais pas comme je vis.

A PROPOS, je suis un infâme paresseux. Ah, que j'ai tort! que je vous demande pardon, monsieur! Vous mariez un fils que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers-généraux, et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : j'écrirai demain; et demain je fesais une plate comédie-ballet pour l'infante dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux Je le suis bien encore , mais je passe par-dessus tout cela. Pour Dieu! faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de compliments à vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances? Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous serez chancelier; car je veux que vous le soyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure ; et le plutôt sera le mieux.

Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponse à mon chiffon; et quand vous serez soûl des fermes et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes, je vous lirai ma petite drôlerie pour

l'infante, en présence du nouveau marié. Nous partons vers le 20 de ce mois.

Savez-vous bien, monsieur, que mon plus grand chagrin n'est pas de ne vous avoir point écrit, mais de passer ma vie sans vous faire ma cour? Je vous la ferai, je vous jure; mais quand? Vous ne soupez point, je ne dîne point; vous allez entendre au conseil des choses assommantes, et j'en fais de frivoles. N'importe; il faut absolument que je reprenne mon habitude de vous soumettre mes rêveries:

Dùm validus, dùm lætus eris, dùm denique posses.

Mes respects, si vous le permettez, à monsieur votre fils tout comme à vous; mais, malgré mon long et coupable silence, je vous suis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a, ne vous déplaise, plus de quarante ans. Cela fait frémir.

Adieu, monsieur; aimez-moi un peu, je vous en supplie; que j'aie cette consolation dans cette courte vie. Il y a quarante ans, ô ciel! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours! Ah! ah!

2. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 25 d'auguste.

Deux nouveaux divertissements, qui peut-être ne vous divertiront guère, mes anges gardiens, partent dans le moment sous le couvert de M. le président Hénault. Eh bien! je vous ai sacrifié Vénus, et la pomme, et Pâris, et les galanteries que

tout cela produisait. Voyez, jugez, écrivez-moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey où on fait des drames, et où l'on voit Jupiter et ses satellites tous les soirs. Vous passeriez tout le jour dans votre chambre, et le soir on vous lirait la besogne du jour; mais vous êtes des mondains, mes anges, vous ne connaissez pas les charmes de la retraite. Je baise vos ailes.

3. — AU MÊME.

A Cirey, auguste.

Eh bien! mes chers anges, tandis que vous y êtes, crayonnez encore cette guenille, et ne me laissez faire rien de médiocre. Quand vous en serez contents, ne la lisez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de Chauvelin ne sera pas mécontent de la manière dont j'y traite messieurs des Alpes; mais je voudrais qu'on fût aussi un peu satisfait à Metz.

S'il est bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame Bienvenu était trop mauvaise pour être de moi, nous sommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaise; mais j'ai peur d'avoir raison de lui dire:

Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire!

J'attends ma Princesse, et je me recommande à vos bontés.

4. — AU MÊME.

A Cirey, auguste.

Je vous supplie, mes saints anges, de considérer

que M. de Richelieu aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant son départ, et qu'en moins de quinze jours j'ai fait deux actes et ces deux divertissements. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une esquisse dessinée avec du charbon sur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie restât comme elle est, je prétends seulement que les divertissements du premier acte demeurent. Ils me paraissent devoir faire un spectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de Richelieu le second acte; mais je lui mande bien positivement que tout cela n'est qu'une ébauche. Il veut absolument du burlesque; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'Arlequin. A l'égard de Sanchette, elle n'est qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame Morillo, parce qu'il faut une personne ridicule, qui occasionne des méprises et des jeux de théâtre; mais, je vous en prie, prêtez-vous un peu plus au comique. Il est vrai qu'il est hors de mode: mais ce n'est pas parce que le public n'en veut point, c'est qu'on ne peut lui en donner. Comptez que le comique qui fait rire dépend du jeu des acteurs, et ne se sent point quand on examine un ouvrage, et qu'on le discute sérieusement. Je vais retoucher ce premier acte dont l'idée paraît toujours charmante à madame du Châtelet, et qui peut fournir un des plus agréables spectacles du monde, avec des danses et de la musique. A l'égard de ce qui était destiné à M. de Richelieu, il n'y a qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me rebuterai point; je travaillerai jusqu'à ce que vous soyez contents.

5. — AU MÊME.

Septembre.

Mon cher et respectable ami, voilà ma petite drôlerie (1): si vous voulez avoir la bonté de souffrir qu'elle passe par vos aimables mains pour aller ennuyer ou amuser un moment votre éminentissime oncle, cela sera mieux reçu; et je vous supplie de vouloir bien ménager cette négociation. Il y a je ne sais quoi de bien insolent à envoyer ses vers soi-même; c'est dire à un ministre : quittez vos affaires pour me lire, admirez-moi et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut, en vérité, que les vers se fassent lire eux-mêmes; qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils sont bons; qu'ils tombent s'ils ne valent rien, et que le pauvre auteur se cache tant qu'il peut. On doit être soûl de vers sur le roi. Hier je vis encore trois odes; c'est bien le cas de dire, *et si peu de bons vers*. Il faudrait être fou pour se fâcher quand on nous dit que, de trente mille vers faits par nous, il y en a peu de bons.

Si on avait l'esprit mal fait, on se fâcherait plutôt du début :

Quoi! verrai-je toujours des sottises en France!

On se fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs : voilà qui est plus personnel; mais j'espère qu'on ne se fâchera point, parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de Germanicus, qui sont touchants, et que M. le cardinal de

(1) Discours sur les Évènements de l'année 1744. (*Voyez Poésies*, tome IX de cette édition.)

Tencin pourrait faire valoir dans un moment favorable, et puis c'est tout. En un mot, que le roi sache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon si je suis un bavard en vers et en prose. Mille tendres respects à madame l'ange.

6. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT,

A VERSAILLES.

A Champs, ce 14 de septembre.

Le roi, pour chasser son ennui,
Vous lit et voit votre personne;
La gloire a des charmes pour lui,
Puisqu'il voit celui qui la donne.

En qualité de bon citoyen et de votre serviteur, je dois être charmé que le roi vous lise, et je le serais plus encore s'il vous écoutait. Vous savez bien, très adorable président, que vous avez tiré madame du Châtelet du plus grand embarras du monde; car cet embarras commençait à la Croix-des-Petits-Champs, et finissait à l'hôtel de Charost; c'était des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cent mille hommes semés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'imbroglio; et pour comble d'agréments, son altesse royale revenant paisiblement au Palais-Royal avec ses grands carrosses, ses gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer, ni avancer, jusqu'à trois heures du matin. J'étais avec ma-

dame du Châtelet; un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamants; elle met pied à terre, criant à l'aide, traverse la foule sans être ni volée, ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtisseur du coin, et nous buvons à votre santé tout doucement dans cette maison où tout le monde voudrait vous voir revenir:

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
È terra magnum alterius spectare laborem.

J'ai laissé la Princesse de Navarre entre les mains de M. d'Argental, et le divertissement entre les mains de Rameau. Ce Rameau est aussi grand original que grand musicien. Il me mande *que j'aie à mettre en quatre vers tout ce qui est en huit, et en huit tout ce qui est en quatre*. Il est fou; mais je tiens toujours qu'il faut avoir pitié des talents. Permis d'être fou à celui qui a fait l'acte des Incas. Cependant, si M. de Richelieu ne lui fait pas parler sérieusement, je commence à craindre pour la fête.

Je suis le plus trompé du monde si Royer n'a pas fait de belles choses dans Prométhée; mais Royer n'a pas eu la plus grande part de ce monde au larcin du feu céleste. Le génie est médiocre; on en peut cependant tirer parti. Je voudrais bien, monsieur, qu'à votre retour nous fissions exécuter quelque chose devant vous. Il est juste qu'on amuse celui qui passe sa vie à joindre *utile dulci*.

Adieu, monsieur; vous êtes aimé où je suis comme partout ailleurs, et je crois toujours me distin-

guer un peu dans la foule; car, en vérité, je sens bien vivement tout ce que vous valez. Je le dis de même, et je vous suis attaché de même.

7. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Champs, septembre.

Je partis pour Champs, mon adorable ange, au lieu de dîner. Je me mis dans le trémoussoir de l'abbé de Saint-Pierre, et me voilà un peu mieux. Ayez donc la bonté de me renvoyer notre Princesse crayonnée de votre main; ajoutez à toutes les peines que vous daignez prendre, celle de me pardonner mon impuissance. Vous ordonnez que cette première scène, entre le duc de Foix et sa dame, soit des plus touchantes. Je ne l'ai regardée que comme une scène de préparation, qui excite la curiosité, qui laisse échapper des sentiments, mais qui ne les développe point; qui irrite le désir, et qui n'entame pas la passion. Si cette scène avait le malheur d'être passionnée, la scène suivante, qui me paraît bien plus piquante, deviendrait très insipide. Je sacrifierai pourtant, autant que je pourrai, mes idées à vos ordres, je tâcherai d'échauffer encore un peu cette scène des deux amants; mais permettez-moi de ménager les teintes, et de ne pas prodiguer des sentiments qui doivent être ménagés et filés jusqu'à la fin. J'ôterai, si vous voulez, le mot d'*outrageuse*, quoiqu'il soit dans Boileau et dans Corneille.

Vous vous intéressez tant aux arts, que vous ne souffrirez pas que mademoiselle Clairon joue d'une

manière raisonnée et froide ce troisième acte, où elle doit faire éclater le pathétique et le désespoir le plus douloureux; ce serait un contre-sens du cœur, et ceux-là sont les plus impardonnables.

Je sais bien que ces deux vers du Discours (1),

Ennuyer son héros est une triste chose;
Nous l'accablons de vers, nous l'endormons en prose,

sont trop faibles, et ne répondent pas assez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de se mettre au-dessus de son prochain. N'aimeriez-vous pas mieux:

O ma prose! mes vers! gardez-vous de paraître;
Il est dur d'ennuyer son héros et son maître.

La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modeste.

Je vous prie de vouloir bien observer que ce petit ouvrage ne s'adresse point au roi, que ce n'est que par occasion qu'on ose y parler de lui, qu'il commence sur le ton familier, et qu'ainsi les vers héroïques gâteraient cet ouvrage s'ils donnaient l'exclusion aux autres. Le grand art, ce me semble, est de passer du familier à l'héroïque, et de descendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui sera toujours sérieux, toujours grand! il ennuiera: ce ne sera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves; il faut de la variété; il faut du simple, de l'élevé, de l'agréable. Je ne dis pas que j'aie tout cela, mais je voudrais bien l'avoir; et celui qui y parviendra, sera mon

(1) Sur les Évènements de l'année 1744. (*Voyez* Poésies, tome IX de cette édition.)

ami et mon maître. Dites-moi seulement pourquoi madame du Châtelet et M. de La Vrillière savent par cœur ma petite drôlerie.

Adieu, mes adorables anges.

8. — A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Champs, 18 de septembre.

Vraiment, madame, votre idée est très bonne; en vous remerciant de vos belles inspirations, je tâcherai d'en faire usage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de Pierre-le-Cruel il n'y eût point de barons. Toute l'Europe en était pleine; et il y a toujours eu des barons ridicules.

Si la platitude des vers du janséniste Racine a réussi à la cour, il est clair que des vers d'un ton agréable doivent y être mal reçus.

En vain Boileau a recommandé de passer du grave au doux, du plaisant au sévère; c'est, à la vérité, la seule manière de se faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres, dans des discours en vers. Ce genre de poésie a besoin de sel pour n'être pas fade; c'est pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que M. d'Argental condamne ces vers:

> Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
> Trace au Palais-Royal Ypres, Furne et Menin.

Si vous n'aimez pas ces peintures, vous ne pouvez aimer la poésie. Il n'y a que ces images qui la soutiennent. Boileau n'est lu que parce que ses ouvrages sont pleins de ces portraits vrais, plaisants, familiers, qui égaient le ton sérieux, et en

varient l'insupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du sentiment, ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres, il y a quatre-vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies, vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres : gare l'ennui, gare le néant.

Il faut jeter le *Pastor Fido* dans le feu si ces vers-ci ne valent rien :

> J'en crois assez votre rougeur,
> C'est de vos sentiments le premier témoignage.—
> C'est l'interprète de l'honneur,
> Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,
> S'en indigne sur mon visage.

A l'égard des autres détails, il y en a une grande partie sur lesquels je passe condamnation ; mais, soit que je me soumette, soit que j'aie la témérité de demander une révision, je suis également plein de reconnaissance et de la plus respectueuse tendresse pour tous mes anges.

9. —A M. BERGER.

A Paris, le 7 d'octobre.

J'ai bien peur, monsieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été si lutiné depuis mon retour à Paris, et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à notre dauphine ; il a fallu tant faire de vers, tant en refaire, parler à tant de musiciens, de comédiens, de décorateurs, tant courir, tant m'épuiser en bagatelles, que j'avoue que je ne sais plus si j'ai répondu à une lettre que vous m'adres-

sâtes, il y a quelque temps, au Chambonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très chrétien était soumis à votre juridiction. Je souhaite que vous en mettiez dans vos bottes, et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me semble que votre général a fait une campagne à la Turenne, toujours supérieur, par la conduite, à un ennemi supérieur en force. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous seriez un Bernard; mais quand vous ne seriez qu'un homme très aimable un peu à son aise, ce sera toujours un rôle fort agréable. Je serai très charmé de vous embrasser à Paris. Je compte toujours sur votre amitié; la mienne est, comme vous savez, ennemie des cérémonies.

10. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

19 de novembre.

De quoi diable m'avisai-je, moi, d'écrire à M. le duc de Richelieu qu'il fallait sur-le-champ envoyer un courrier pour cette terre que vous deviez acheter ? Il m'appartient bien de bourdonner, à moi, mouche du coche !

Or, vous voilà cocher, monseigneur; menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire: et quand vous verrez, en passant, votre ancien attaché dans les broussailles, donnez-lui un coup d'œil.

Vous allez embrasser, être embrassé, remercier, promettre, vous installer, travailler comme un

chien; mais surtout portez-vous bien, et aimez toujours Voltaire.

11.—A M. NÉRICAULT DESTOUCHES.

8 de décembre.

J'ai toujours été, monsieur, au rang de vos amis; mais, en vérité, je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'est si cher que je ne pense point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité sur ces souscriptions de la Henriade. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire sont en sûreté, et je sais, il y a long-temps, que vous conduisez une affaire aussi bien qu'une pièce de théâtre; mais il n'en alla pas de même de cent souscriptions dont mon pauvre Thiriot me perdit l'argent sans aucune ressource. Il m'a offert depuis, fort souvent, de me rembourser, mais il serait ruiné; et moi je serais bien indigne d'être homme de lettres, si je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami. Jugez, monsieur, si, ayant remis à Thiriot cent louis qu'il me devait, j'aurais la mauvaise grâce de vous presser sur quinze louis que j'avais oubliés. J'aime mieux vos vers que votre argent, et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût me laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation; mais, quand vous viendrez à Paris, n'oubliez pas de faire avertir votre ancien

ami, et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laissé, attaché à votre gloire et à votre personne. C'est avec ces sentiments que je serai toute ma vie, etc.

12. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 7 de décembre.

M. de Smettau vient de me montrer un petit imprimé intitulé: *Lettre d'un ami à votre ennemi Bartenstein.* Il a grande raison de vouloir que cet écrit soit rendu public. Je soupçonne M. Spon, ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse, d'en être l'auteur; mais, de quelque main qu'il parte, je vais le faire imprimer sur la parole que M. de Smettau m'a donnée que vous le trouverez bon, et sur la confiance que j'ai, en le lisant, qu'il fera un très bon effet.

Si vous pouviez me faire envoyer la *déduction en faveur des droits de l'empereur à la succession des états héréditaires*, je serais plus en état de travailler aux choses auxquelles vous permettez que je m'emploie.

Adieu, monseigneur; tôt ou tard on aura la paix, et votre ministère sera probablement bien glorieux. Vous savez si je m'y intéresse.

13. AU MÊME.

Samedi au soir, 18 ou 19 de décembre.

J'ai l'honneur de vous renvoyer, monseigneur, les armes que vous m'avez mises en main, et qui ne valent pas celles de vos trois cent mille hom-

mes. J'y joins mon thême que je vous supplie de corriger à votre loisir.

Vous me faites un petit abbé de Saint-Pierre. J'en ai les bonnes intentions; c'est tout ce que vous trouverez, dans cette ébauche, qui puisse mériter votre suffrage. Pardonnez-moi si vous ne me trouvez que bon citoyen, et soyez sûr qu'il n'y en a point qui attende de vous de plus grandes choses quand je vous en donne de si petites. Je suis pétri pour vous d'attachement, de respect et de reconnaissance.

Madame du Châtelet vous aime de tout son cœur.

14. — AU MÊME.

Ce Samedi, 26 de décembre.

Vous avez trop de bonté pour ce pauvre avocat; et vous empêcherez bien, monseigneur, qu'il ne soit l'avocat des causes perdues. Je vous remercie bien tendrement de ce que vous avez daigné dire un mot de mon griffonnage.

Je m'occupe à présent à tâcher d'amuser par des fêtes celui que je voudrais servir par mes plaidoyers, mais j'ai bien peur de n'être ni amusant ni utile.

Il est bien ridicule que je ne vous aie pas encore contemplé depuis votre nouvelle grandeur. Je suis toujours bien aise de vous dire que les ministres étrangers sont enchantés de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos mœurs, et qu'ils respectent votre esprit. Ce que je vous dis là est à la lettre.

Comptez sur la vérité de votre ancien et très an-

cien serviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château à quatre lieues de Paris, et de vous y faire ma cour.

15. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce jeudi.

L'UN et l'autre de mes anges, je vous prie de battre de vos ailes un très aimable homme nommé l'abbé de Bernis. Il faut absolument que vous lui fassiez changer un endroit de son discours. Il le faut, il le faut; vous en allez convenir et lui aussi, ou tout est perdu.

Les plus cruels ennemis de l'Académie, et puis *tous les talents de l'esprit* de *ces plus cruels ennemis*. Ah ! les lâches, les ridicules ennemis, passe ! et du mérite, du mérite ! les grands talents ! Roi ? de grands talents! quatre ou cinq scènes de ballet; des vers médiocres dans un genre très médiocre; voilà de plaisants talents! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de sa vie ? Puisqu'il daigne désigner Roi, est-ce ainsi qu'on le doit désigner, lui, le plus cruel ennemi de l'Académie? C'est ainsi qu'on eût parlé d'Antoine dans le sénat; c'est mettre Roi dans la balance avec l'Académie, c'est l'égaler à elle, c'est la rabaisser à lui. Ah ! divins anges ! c'est trop d'honneur pour ce faquin : ne le souffrez pas, élevez-vous de toute votre force; qu'il ne soit pas dit qu'un homme aussi aimable que l'abbé de Bernis ait paru se plaindre tendrement de Roi au nom de l'Académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur, ou s'en taire. C'est mon avis à jamais. Bonsoir, mes deux anges.

16. — A M. DE LA CONDAMINE, A LA HAYE.

Versailles, 7 de janvier 1745.

Votre style, monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde : votre cœur pourrait bien en être ; vous vous souvenez de vos amis, et ce n'est pas la mode de cet hémisphère. Il est vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'absence : on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez sur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaisir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vite à Paris, et faites-vous peindre comme M. Maupertuis, aplatissant la terre d'un côté, tandis qu'il la presse de l'autre ; on ne dira plus que la *figure du monde passe* : vous l'aurez fixée pour jamais. Il est question de vous fixer aussi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et surtout qu'on ne puisse pas dire du succès de votre voyage, *tout leur bien du Pérou n'est que du caquet.* Je vous ai écrit plusieurs fois, et surtout quand M. du Fay, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de sottises de plus ! que vous trouverez de choses changées ! Je me suis fait tant soit peu physicien, pour être plus digne de vous revoir : mais c'est madame du Châtelet qui mérite toute votre attention, en qualité de sublime géomètre. Elle s'est mise à éclaircir Leibnitz, ce qui était très difficile ; et moi, à embrouiller Newton, ce qui était très aisé ; mais elle a été mieux imprimée que moi, et l'édition des éléments de Newton, faite en Hol-

lande, est entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot; j'aurai l'honneur de vous en présenter à Paris une moins mauvaise.

Je conçois que vous devez être retenu à La Haye par les agréments de la société: vous devez être surtout bien content de notre ministre, M. de La-ville. Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général Debrosses; vous aurez dit des galanteries espagnoles à madame de Saint-Gilles. Avez-vous vu mon cher et respectable ami, M. de Podewils, l'envoyé de Prusse? il était bien malade quand il est arrivé à La Haye, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous entretenir. La Haye est un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très indépendante de celle de la curiosité.

Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attachement pour vous; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliment. Je reprends avec vous mes anciens errements. Il n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme vous me le permettiez autrefois.

17. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

8 de février.

Je vous renvoie, monseigneur, le manuscrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine s'il prononce, sans respirer, ses

périodes. C'est un peu se moquer du monde que de dire que ce duc co régent (1) n'aurait pas où reposer son chef, s'il devenait veuf; il aurait l'administration des pays héréditaires de la maison d'Autriche, jusqu'à la majorité de l'archiduc, qui serait bientôt roi des Romains. Je suis sûr que vous direz de meilleures raisons aux électeurs.

Je suis bien fâché contre la Princesse de Navarre, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. Racine fut moins protégé par MM. Colbert et Seignelay que je ne le suis par vous. Si j'avais autant de mérite que de sensibilité, je serais en belle passe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant presque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter la petite place d'historiographe; et au lieu de la pension attachée à cette historiographerie, je ne demande qu'un rétablissement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeste, et M. Orri en juge de même. Il consent à toutes ces guenilles.

Daignez achever votre ouvrage, monseigneur, et vous aboucher avec M. de Maurepas. Je compte avoir l'honneur de vous remercier incessamment, et de vous renouveler mes très tendres respects et ma vive reconnaissance.

18. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, 25 de février.

La cour de France ressemble à une ruche d'a-

(1) Le grand-duc de Toscane, depuis empereur sous le nom de François Ier, père de Joseph II.

beilles; on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première représentation qu'au parterre de la comédie; cependant le roi a été très content. Je ne me suis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'Argental, voilà l'objet de mes désirs et de mes soins; le reste m'est très indifférent, et on peut faire à l'Opéra toutes les sottises qu'on voudra, sans que je m'en mêle. Mon ouvrage est décent, il a plu sans être flatteur. Le roi m'en sait gré. Les Mirepoix ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus? Il y aurait cent tracasseries à essuyer si je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra de Rameau (1). Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour; mais je vous avertis que madame du Châtelet veut être du voyage. Je suis comme les jésuites, je ne marche point seul. Vous sentez bien que n'étant qu'un *accident*, et madame du Châtelet étant *ens per se*, je ne peux me séparer d'elle sans être anéanti.

19. — A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, 7 de mars.

Je compte, mon cher ami, vous apporter ces sottises de commande dès que je serai à Paris. Je me ferais à présent une grosse affaire avec vingt messieurs en charge, si je donnais le moindre ordre au sieur Ballard, imprimeur des ballets du roi très chrétien. Chacun a ici son droit; il n'y a que les arts et les talents qui n'en ont point; mais j'ai des droits

(1) Dardanus.

qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne; ce sont ceux que j'ai sur votre cœur. Vous ne sauriez croire l'impatience que j'ai de vous embrasser.

20. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

Je cours à Châlons avec madame du Châtelet pour assister à la petite vérole de son fils, car c'est tout ce qu'on y peut faire: on n'est que spectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guérissez la maladie épidémique de l'Europe; empêchez les araignées de se manger (1), et conservez-moi vos bontés.

J'espère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix à la tête des armées.

Adieu, monseigneur; personne ne s'intéressera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très ancien serviteur.

21. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Avril.

Vous devez avoir reçu, monsieur, les prémices de l'édition du Louvre (2), telles que vous les voulez, simples et sans reliure; voilà comme il vous les

(1) Allusion à des vers de M. d'Argenson, dans lesquels il disait que les souverains ressemblent trop souvent à des araignées qui se dévorent les unes les autres. (Voyez la lettre du 2 janvier 1745, au marquis d'Argenson, tome XII de cette édition.)

(2) De la Princesse de Navarre.

faut pour Plombières; mais le roi vous en a fait relier un exemplaire pour votre bibliothèque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous présenter à votre retour.

Je vous ai fait une infidélité en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de Pompadour de votre charmant, et de votre immortel Abrégé de l'Histoire de France; elle a plus lu à son âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner, et où il est bien à désirer qu'elle règne; elle avait lu presque tous les bons livres, hors le vôtre; elle craignait d'être obligé de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choses sans efforts, et surtout les caractères des rois, des ministres et des siècles; qu'un coup d'œil lui rapellerait tout ce qu'elle sait de notre histoire, et lui apprendrait ce qu'elle ne sait point; elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre aussi aimable que son auteur. Je ne marche jamais sans cet ouvrage. Je fis semblant d'envoyer à Paris, et après souper on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit:

Le voici ce livre vanté;
Les Grâces daignèrent l'écrire
Sous les yeux de la Vérité,
Et c'est aux Grâces de le lire,

etc. etc. etc. Il y en a davantage, mais je ne m'en souviens pas; je ne me souviens que de vos vers aimables où *Corneille déshabille Psyché*. Nous ne déshabillons personne dans notre fête. Cahusac pourrait bien n'être point joué, mais on donnera un

magnifique ouvrage composé par M. Bonneval des Menus, et mis en musique par Collin. Vous savez que le sylphe réussit (1). Cela fait, ce me semble, un très joli spectacle; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux ? Revenez dans ces belles demeures, où je ne souperai plus, mais où je vous ferai ma cour, si vous et moi sommes assez sages pour dîner.

Tortone est pris, le château non; mais tout le Canada est perdu pour nous, plus de morue, plus de castors. La paix, la paix. Je suis las de chanter les horreurs de la destruction. Oh ! que les hommes sont fous, et que vous êtes charmant ! Savez-vous que je vous idolâtre ?

22. — A M. DUCLOS.

Avril.

. . . .

J'en ai déjà lu cent cinquante pages (2); mais il faut sortir pour souper : je m'arrête à ces mots :

« Ce brave Huniade Corvin, surnommé *la terreur* » *des Turcs*, avait été le défenseur de la Hongrie » dont Ladislas n'avait été que le roi. »

Courage; il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, monsieur, d'un présent qui m'est bien cher, et qui me le serait quand même vous ne me le seriez pas. Je passe à votre porte pour vous dire com-

(1) Zélindor, paroles de Moncrif, musique de Rebel et Francœur.

(2) Histoire de Louis XI.

bien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonsoir, Salluste.

23. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 29 d'avril.

Je tremble que nos tristes aventures de Bavière ne déterminent le roi de Prusse à faire une seconde paix. Vous êtes, monseigneur, dans des circonstances bien critiques, et nous aussi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'historiographe!

Je suis bien affligé de ne pouvoir vous faire ma cour, parce que le fils de madame du Châtelet a quelques boutons au visage, à quarante lieues d'ici. J'ai toujours eu plus à souffrir qu'un autre des préjugés de ce monde.

Mon tendre attachement pour vous fait ma consolation.

P. S. J'apprends que tous ces écrits qui, par parenthèse, sont de faibles armes quand on est battu, pour donner l'exclusion au grand-duc, ne font point un bon effet en Allemagne. On y sent trop que ce sont des Français qui parlent: il me semble qu'un air plus impartial réussirait mieux, et qu'un bon Allemand qui déplorerait de tout son cœur les calamités de sa pesante patrie, ferait une impression tout autre sur les esprits. Pardon; je soumets mon petit doute à vos lumières, et je vous rends compte simplement de ce qu'on m'écrit.

Il ne m'est rien revenu de mon correspondant qu'une prière du roi de Prusse à la reine de Hon-

grie, de ne point prendre ses vaisseaux sur l'Elbe. Ses vaisseaux sont des bateaux; mais gare que le roi de Prusse ne fasse d'autres prières!

*24. — A Mme DE CHAMBONIN.

Ma chère amie, mon corps a voyagé, mon cœur est toujours resté auprès de madame du Châtelet et de vous. Des conjonctures qu'on ne pouvait prévoir m'ont entraîné à Berlin malgré moi. Mais rien de ce qui peut flatter l'amour-propre, l'intérêt et l'ambition, ne m'a jamais tenté. Madame du Châtelet, Cirey et le Chambonin, voilà mes rois et ma cour, surtout lorsque gros chat viendra serrer les nœuds d'une amitié qui ne finira qu'avec ma vie. Être libre et être aimé, c'est ce que les rois de la terre n'ont point. Je suis bien sûr que gros chat m'a rendu justice. Mon cœur lui a toujours été ouvert. Elle savait bien qu'il préférait ses amis aux rois. J'ai essuyé un voyage bien pénible; mais le retour a été le comble du bonheur. Je n'ai jamais retrouvé votre amie si aimable, ni si au-dessus du roi de Prusse. Nous comptons bien nous revoir cet été, gros chat; je vous tiendrai des heures entières dans ma galerie, et madame du Châtelet le trouvera bon s'il lui plaît. M. le marquis du Châtelet va à Paris, et de là à Cirey; madame du Châtelet et moi l'accompagnons jusqu'à Lille où est ma nièce, cette nièce qui devait être votre fille. Adieu, gros chat (1).

(1) C'est par inadvertance que cette lettre se trouve placée ici. Elle est écrite de Bruxelles ou de Hollande, et se rapporte évidemment à la fin de l'année 1743.

25. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

A VERSAILLES.

A Paris, ce 3 de mai.

Eh bien! il faudra donc vous laisser partir sans avoir la consolation de vous voir. Partez donc; mais revenez avec le rameau d'olivier, et que le roi vous donne le rameau d'or; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de scrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de Canillac. Je vous avertis que je suis très bien avec le pape, et que M. l'abbé de Canillac fera sa cour en disant au Saint-Père que je lis ses ouvrages, et que je suis au rang de ses admirateurs comme de ses brebis.

Chargez-vous, je vous en supplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je serai un petit favori de Rome, sans que nos cardinaux y aient contribué.

Que dites-vous, monseigneur, de la princesse royale de Suède, qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm, comme on prie à souper à la campagne? Il faut être Maupertuis pour aller ainsi courir dans le nord. Je reste en France où je me trouverais encore mieux si madame du Châtelet se mettait à dîner avec vous.

J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du nord; c'est de permettre que je vous adresse en Flandre un paquet pour M. d'Allion. Ce sont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, et des flagorneries pour la czarine.

Adieu, monseigneur; je vous souhaite de la santé et la paix; et je vous suis attaché, comme vous savez, pour la vie.

LETTRE DU ROI A LA CZARINE,

POUR LE PROJET DE PAIX.

(Minutée par M. de Voltaire, et jointe à la précédente) (1).

Le dessein magnanime que votre majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre, est digne de votre grand cœur, et touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de vous admirer; tous les princes vous en doivent des remercîments, et j'en dois d'autant plus à votre majesté que je vois mes désirs les plus chers secondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, madame, que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes succès n'ont servi qu'à fortifier ces sentiments que les revers seuls auraient pu rendre moins vifs, peut-être.

Je vois avec joie que la souveraine à qui je devais le plus d'estime, veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent aspirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs sujets; vous ferez celle des rois et de leurs peuples. Les vôtres, madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, sentiront augmenter, s'il se peut, leur vénération pour leur souveraine, et votre règne en sera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos états.

Non-seulement, madame, j'accepte, avec une vive re-

(1) M. d'Argenson, comme on le voit, mettait à profit l'amitié de Voltaire. Les gens de lettres ignoraient ces particularités. Quelques-uns d'eux auraient eu la sottise d'en être jaloux; et la haine secrète qu'on portait moins à sa personne qu'à sa gloire, en eût redoublé. (*Note de M. Palissot.*)

connaissance, cette médiation glorieuse, mais plus la guerre est heureuse pour moi, plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples que j'aime et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conservation du sang qu'ils sont toujours prêts à repandre pour ma cause.

Commencez et achevez ce grand ouvrage qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point, madame, aux simples propositions dictées par votre âme généreuse; aplanissez tous les obstacles, et soyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir, sans doute, à ce noble projet. L'humanité, les malheurs de tant de provinces, le respect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empressement ce titre de médiatrice de l'Europe, le plus beau qu'une tête couronnée puisse obtenir, et le seul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne sentira mieux que moi le prix que votre personne y ajoute, ni quel est le bonheur de vous devoir ce que tous les souverains doivent désirer le plus.

26. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 9 de mai.

Que Dieu récompense la reine ou l'impératrice de toutes les Russies, et vous, ange de la paix! Je n'ose écrire sans être sous vos yeux; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuster. Je compte venir demain à Versailles me mettre au rang de vos secrétaires.

En vous remerciant, monseigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous est dévoué avec le plus de tendresse.

27. — AU MÊME,

À LA PREMIÈRE NOUVELLE DE LA VICTOIRE DE FONTENOI.

Jeudi 13, à onze heures du soir.

Ah, le bel emploi pour votre historien! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie!

Bonsoir, monseigneur.

28. — AU MÊME.

20 de mai, au soir.

Vous m'avez écrit, monseigneur, une lettre telle que madame de Sévigné l'eût faite, si elle s'était trouvée au milieu d'une bataille (1). Je viens de donner bataille aussi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire (2) que le roi à la remporter. M. Bayard de Richelieu vous dira le reste. Vous verrez que le nom de d'Argenson n'est pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, monseigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

29. — AU MÊME.

Ce 26 de mai.

Tenez, monseigneur, je n'en peux plus; voilà

(1) On trouve cette lettre dans le Commentaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade, tome Ier de cette édition.

(2) Le Poëme de Fontenoi.

tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en passant la journée à chercher des anecdotes, et la nuit à rimailler.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu justice; et on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du Saint-Père; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de ministère; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cul à terre. Le fait est qu'à Rome, comme ailleurs, on est jaloux de sa besace.

Je me recommande à Dieu et à vous, et j'attendrai les bénédictions paternelles sans me remuer.

Le roi est il content de ma petite drôlerie?

Je suis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de batailles de Fontenoi. Permettez, monseigneur, que tout cela soit sous vos auspices, et que j'aie encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers: ce sont des réponses aux gazetiers et aux journalistes de Hollande.

30. — AU MÊME.

A Paris, le 29 de mai.

Malgré l'envie, ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, monseigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de sa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour.

Je croyais monsieur votre fils à Paris; point du tout, il instrumente avec vous. A-t-il vu la bataille?

il se serait mis avec son cousin à la tête des moutons de Berry. Je le supplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne sais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, suivant votre bénignité ordinaire, que j'en mette quelques-unes sous votre couvert, aux Valori, aux Onillon, aux Laville, à tous ceux qui auraient été honnis en pays étranger si nous avions été battus.

J'en envoie à M. l'abbé de Canillac, et je le remercie de ses bontés que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de Tolignan et le cardinal Aquaviva ne soient fâchés qu'on leur souffle une négociation; je veux avoir mes médailles papales, et je vous supplie que M. l'abbé de Canillac traite cette grande affaire avec sa très grande prudence.

Adieu, monseigneur; triomphez et revenez avec le rameau d'olivier.

31.—AU MÊME.

Le 30 de mai.

Au milieu des énormes paquets dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître ou pour son ennui, il faut, s'il vous plaît, monseigneur, que j'éclaircisse ma petite affaire avec le pape. La voici:

Vous savez que les bontés de mademoiselle du Thil m'ont valu les bons offices de l'abbé de Tolignan, et que M. l'abbé de Tolignan m'a valu un petit compliment de la part de sa sainteté, sans que cette sainte négociation passât par d'autres mains.

Vous vous souvenez, peut-être, qu'il y a près de deux mois que l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée; mais vous me dîtes qu'il n'était guère possible de mêler ainsi les choses célestes aux politiques. Sur-le-champ j'allai trouver mademoiselle du Thil, qui a été pour moi *turris eburnea, fœderis arca*, etc., et elle me dit qu'elle essaierait si l'abbé de Tolignan aurait assez de crédit encore pour obtenir de sa sainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape; je lis ses livres, j'en fais un petit extrait; je versifie, et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela, il y a trois semaines, et je vous écris que M. l'abbé de Canillac ferait très bien sa cour en parlant de moi à sa sainteté; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du Saint-Père, et vous en écrivez à M. l'abbé de Canillac. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très saint, le très aimable, donne deux grosses médailles pour moi à M. l'abbé de Tolignan; et le maître de la chambre m'écrit de la part de sa sainteté: L'abbé de Tolignan a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comme il pourra.

A peine M. de Tolignan est-il muni de ses divins portraits que M. de Canillac va en demander pour moi au Saint-Père. Il me paraît que sa sainteté a l'esprit présent et plaisant; elle ne veut pas dire au

ministre de France: *Monsù, un altro a le medaglie*; mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il y en aura de plus grosses.

Vous recevrez, monseigneur, la lettre de l'abbé de Canillac qui vous mande cette pantalonnade du pape tout sérieusement; et mademoiselle du Thil reçoit la lettre de M. l'abbé de Tolignan, qui lui mande la chose comme elle est.

Est-ce assez parler de deux médailles? Non vraiment, monseigneur; il faut que je réussisse dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne pensez, et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point est donc que M. l'abbé de Canillac ne souffle pas la négociation à l'abbé de Tolignan, parce qu'alors il se pourrait faire que tout échouât. Je vous supplie donc d'écrire tout simplement à votre ministre romain que le poids de marc ne fait rien à ces médailles, qu'il vous fera plaisir de me protéger dans l'occasion, que l'abbé de Tolignan étant mon ami depuis long-temps, il n'est pas étonnant qu'il m'ait servi, et que vous le priez d'aider l'abbé de Tolignan dans cette affaire, etc. etc. etc.

Moyennant ce tour très simple et très vrai, il n'y aura point de tracasserie; j'aurai mes médailles; tout le monde sera content, et je vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez moi. Comment peut-on écrire quatre pages sur ces balivernes! Cela est honteux.

P. S. A force de bontés, vous devenez mon bureau d'adresse. Pardon, monseigneur; mais la princesse de Suède est plus jolie que le pape; elle m'a envoyé son portrait, et je n'ai pas encore celui du

Saint-Père; ainsi, permettez que je mette sous votre protection cet énorme paquet, en attendant que j'aie l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille.

Prenez la citadelle, prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

32. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 30 de mai.

Mon cher ami, j'apprends en arrivant que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame du Châtelet des belles critiques que l'on fait. Quant au maréchal de Saxe, voici ce qu'il a écrit à madame du Châtelet : « Le roi en a été très content, et même » il m'a dit que l'ouvrage n'était pas susceptible de » critique. »

Vous sentez bien qu'après cela je dois penser que le roi est le meilleur et le plus grand connaisseur de son royaume.

Quant au maréchal de Noailles, il a été très satisfait, et c'est lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a personne à l'armée qui n'ait senti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de Noailles, l'ancien du maréchal de Saxe, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers qui expriment qu'il n'est point jaloux, et qu'il ne regarde que l'intérêt de la France, sont un petit trait de politique, si ce n'en est pas un de poésie; et ce sont précisément ces vérités qui donnent à penser à un lecteur judicieux. Ces traits si éloignés des lieux communs, et ces allusions aux faits qu'on ne doit

pas dire hautement, mais qu'on doit faire entendre; ce sont là, dis-je, ces petites finesses qui plaisent aux hommes comme vous, et qui échappent à ceux qui ne sont que gens de lettres.

Vos vers sont charmants; c'est à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettez-moi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragements que vous me donnez me font plus de plaisir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour; la tête me tourne; je ne sais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs cousins et leurs greluchons. On me traite comme un ministre; je fais des mécontents.

Je vous embrasse tendrement.

33. — A M. LE COMTE ALGAROTTI, A BERLIN.

Parigi 4 giugno.

Mi lusingavo, caro mio ed illustrissimo amico, d'aver ricuperata la mia sanità, e già ero tutto apparecchiato a seguire il mio rè in Fiandra, forse avrei avuto, o almen creduto avere la forza di fare un più gran viaggio, e di vedervi ancorà una volta nella corte dell' Augusto moderno, ed avrei detto:

Quivì il famoso Egon di lauro adorno
Vidi poi d'ostro, e di virtù pur sempre
Sicche Febo sembrava, onde io devoto
Al suo nome sacrai la cedra e 'l core.

Mà sono ricaduto, e così trapasso la mia misera vita trà alcuni raggj di sanità, e più notte di dolori

e di svogliatezza. Vivete pur felice, voi a cui la natura diede ciò, che aveva concesso à Tibullo:

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Vivete trà il gran Federigo, ed il filosofo Maupertuis; non sarete mai per dire come Marino:

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi e loco
Mai non cangio fortuna.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia sarebbe molto innalzata soprà il mio merito, e mi sarebbe troppo felice, se questa madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze.

Farewel good sir. La marchesa Newton vous fait les plus sincères compliments; permettez-moi de vous supplier de faire les miens à ceux qui daignent se souvenir un peu de moi à Berlin.

34. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 9 de juin.

Après avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami, à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir poussé notre bataille jusqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poésie, fait un discours préliminaire, et ayant surtout profité de vos avis, il faut prendre du café; et c'est en le prenant que je vous rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permission de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur; j'y

serai jusqu'à une heure précise. Si vous étiez assez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux conseils, et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai ensuite pour Champs. Est-ce que je n'aurai jamais le plaisir de passer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne ?

Venez chez Prault, je vous en prie; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite satire du chevalier de Saint-Michel, qui, en style d'huissier-priseur, prétend que j'*adjuge* les lauriers selon mon caprice, plaise beaucoup à M. de Richelieu, à MM. de Luxembourg, de Soubise, d'Ayen, etc. etc., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont fait tous l'honneur de me remercier, mais je ne pense pas qu'ils le remercient.

Sa majesté a entre les mains tout mon ouvrage; elle daigne être contente. Je souhaite que vous le soyez. Je vous embrasse tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens.

Votre éternel ami, etc.

35. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 15 de juin.

Je n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques; cependant il serait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument, vous qui en élevez de si beaux. On va faire une septième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au Louvre; elle est dédiée au roi, et la bonté

qu'il a d'accepter cet hommage, met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui passât à la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés pussent dès à présent trouver quelque petit avant-goût d'immortalité. Je voudrais des notes plus instructives, pour les vivants et pour les morts.

Ne pourrais-je point citer quelques services de M. de Luttaux dans mon *De profundis*? N'y a-t-il rien à dire sur le poste d'Antoin ? ne s'est-il pas fait de belles et inconnues prouesses qui sont perdues, *carent quia vate sacro?* Que Bellone, s'il vous plaît, instruise un peu les Muses. Je vous serais tendrement obligé.

Adieu, Pollion et Tibulle; je baise votre myrte et vos lauriers.

Et quorum pars magna fuisti: Vous avez vaincu, et vous chantez la victoire. M. de Pollion, vous ne laissez rien faire à ceux qui ne sont que vos trompettes. Madame du Châtelet est enchantée de vos vers aimables et de votre souvenir. Je fais plus que d'être enchanté ; vous m'avez donné de l'enthousiasme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux pour qu'il soit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille avec un discours préliminaire; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers; car c'est à vous que je veux plaire. Seriez-vous assez bon pour dire à M. le maréchal de Noailles qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je sens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'Ayen qui doit m'aimer; car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ses bienfaits?

Adieu, aimable Horace; aimez et protégez Varius et sifflez les Vadius.

36. — A M. DE MONCRIF, A VERSAILLES.

A Paris, 16 de juin.

Je n'avais, mon cher sylphe, supplié madame de Luines de présenter ma rapsodie à la reine, que parce qu'il paraissait fort brutal d'en laisser paraître tant d'éditions, sans lui en faire un petit hommage; mais je vous prie de lui dire très sérieusement que je lui demande pardon d'avoir mis à ses pieds une pauvre esquisse que je n'avais jamais *osé* donner au roi.

Enfin, sa majesté ayant bien voulu que je lui dédiasse sa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encensoir un peu plus propre, et le voici que je vous présente. C'est à présent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la maussaderie de notre ami le poëte Roi. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai si justement célébrés soit fort content que cet honnête homme ait dit, en style d'huissier-priseur, que j'ai *adjugé* les lauriers selon mon caprice; mais c'est une des moindres peccadilles de M. le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable sylphe, cet animal-là est un vilain gnome. Il a fait une petite satire dans laquelle il dit de moi:

Il a loué depuis Noailles
Jusqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Versailles.

On débite cette infamie avec les noms de MM.

d'Argenson, Castelmoron et d'Aubeterre en notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la reine ce misérable. Si je n'étais pas malade, j'irais me jeter à ses pieds. Je vous supplie instamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

* 37. — A M. DE RICHELIEU.

Le 20 juin.

Voici un petit morceau dans lequel il y a d'assez bonnes choses. Il y a surtout un vers admirable :

Un roi plus craint que Charle et plus aimé qu'Henri (1).

Vous devriez bien, monseigneur, mettre le doigt là-dessus à notre adorable monarque. De héros à héros il n'y a que la main.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'ai envoyée au vainqueur de Friedberg. Je ne traite pas le roi de Prusse si sérieusement que le roi mon maître.

Lorsque deux rois s'entendent bien, etc. (2).

On peut, je crois, égayer sa majesté de ces balivernes qui ne courront point.

J'eus l'honneur de vous envoyer hier de nouveaux essais de la fête (3); mais il y en a bien d'au-

(1) Ce morceau dont parle Voltaire, appartenait sans doute au Poëme de Fontenoi. Le vers cité n'a pas été conservé.

(2) *Voyez* l'Épître qui commence ainsi, tome IX de cette édition. La pièce, qui est 1745, y est placée par erreur sous la date de 1747.

(3) Le Temple de la Gloire.

tres sur le métier. Il ne s'agit que de voir avec Rameau ce qui conviendra le plus aux fantaisies de son génie. Je serai son esclave pour vous faire voir que je suis le vôtre; mais, en vérité, vous devriez bien mander à madame de Pompadour autre chose de moi que ces beaux mots: *Je ne suis pas trop content de son acte.* J'aimerais bien mieux qu'elle sût par vous combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance, et à quel point je vous fais son éloge; car je vous parle d'elle comme je lui parle de vous; et, en vérité, je lui suis tendrement attaché, et je crois devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand mes sentiments pour elle lui seraient revenus par vous, y aurait-il eu si grand mal? Ignorez-vous le prix de ce que vous dites et de ce que vous écrivez? Adieu, monseigneur; mon cœur est à vous pour jamais.

Il n'y a qu'une voix sur la beauté et la grandeur du sujet, et je ne sais rien de si convenable et de si heureux.

38. — A M. DE MONCRIF, A VERSAILLES.

A Champs, 22 juin.

Je sens, mon très aimable Zélindor, tout le prix de vos bontés. Quoi! au milieu de vos succès vous songez à réparer mes fautes! J'avais déjà prévenu vos attentions charmantes. Je ne présentai point mon poëme sur les horreurs de la guerre à la vertu pacifique de la sainte duchesse (1), parce que je fus dévalisé par tout ce qui me rencontra chez la

(1) Madame de Villars.

reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes batailles auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers.

Il est vrai qu'on a pensé à donner une fête au héros de Fontenoi. Je ne sais pas encore bien précisément ce que ce sera; mais je sais très certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition, c'est de mêler ma voix à la vôtre, et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens, par exemple, à M. Roi, *chevalier de Saint-Michel*, et à l'abbé de Bicêtre, que les cœurs et les talents se réunissent pour louer notre monarque, sans connaître la jalousie.

Je serais enchanté que votre prologue pût nous convenir; je tâcherais d'y conformer mon sujet. Mandez-moi, mon aimable génie, quand vous serez à Paris, afin que je puisse en raisonner avec vous.

Conservez-moi votre amitié; comptez que je vous suis dévoué pour ma vie avec la tendresse que votre caractère m'inspire, et avec l'estime que vos talents aimables doivent arracher au dragon de *Saint-Michel* et au gibier de Bicêtre.

39. — A M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 de juin.

Mon charmant ami, celui des Muses, celui de la vertu, vous que je ne vois pas assez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que Maupertuis va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Versailles. Le roi saura qu'il y

a dans son royaume des âmes assez belles pour joindre hardiment à son nom celui d'un ami; il saura que mon cher Cideville atteste à la postérité que les bontés dont sa majesté m'honore ne sont pas un reproche à sa gloire.

J'envoie à M. le duc de Richelieu ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation et à l'amitié. C'est un bel exemple que vous donnez à la littérature. Madame du Châtelet, qui vous est tendrement obligée, donnera son exemplaire à madame la duchesse de La Vallière, et il restera dans la bibliothèque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver sur les trois heures. C'est là que j'embrasserai celui qui m'immortalise.

40. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 de juin.

Je suis, comme l'Arétin, en commerce avec toutes les têtes couronnées; mais il s'en fesait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, monseigneur, cet énorme paquet que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon insolence? vous ai-je assez importuné de mes batailles? Tantôt c'est pour la princesse de Suède, tantôt c'est pour la czarine. Vous êtes bien heureux que je vous sauve le roi de Prusse cette fois-ci; et si vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien! il pleut donc des victoires! Le roi de Prusse

bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. Oh! la belle et glorieuse paix que vous ferez! Je vous prépare une fête pour votre retour; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une septième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui en un peu de bien, et empêchez, si vous pouvez, les araignées de se manger.

Voici une mauvaise plaisanterie que j'écris au roi de Prusse. Vous verrez, monseigneur, que je ne le traite pas si pompeusement que le vainqueur de Fontenoi:

Lorsque deux rois s'entendent bien.

Cela n'est pas bon à courir, mais peut-être en peut-on amuser le roi preneur de villes et gagneur de batailles; car encore faut-il amuser son héros.

Où est monsieur votre fils? négocie-t-il avec le gros M. Bentin? Je n'ai pas vu votre belle-fille à qui je voulais rendre mes respects. Je suis tantôt à Champs, tantôt à Étiole. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornassent le théâtre.

*41. — A M. CLÉMENT DE DREUX.

A Cirey en Champagne, ce 11 juillet.

J'AI reçu, monsieur, à la campagne où je suis depuis quelques mois, le joli conte, ou plutôt le conte joliment écrit, dont vous avez bien voulu me faire part. J'aurais répondu plutôt à cette marque aimable de votre souvenir, si ma très mauvaise santé et mes travaux de commande qui l'affaiblissent encore, m'en avaient laissé le loisir.

Vous avez échauffé la glace
Qui me gelait dans les écrits
De ce trop renommé Boccace;
Et vous mettez toute la grâce
De votre brillant coloris
Sur son vieux tableau qui s'efface.
Sans vous je n'aurais point aimé
Ensalde et sa sorcellerie;
L'enchanteresse poésie
Dont votre conte est animé,
Est la véritable magie,
Et la seule qui m'ait charmé.

Conservez-moi, monsieur, une amitié qui m'est d'autant plus précieuse, que je la dois au commerce des Muses.

Je suis, etc.

* 42. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, samedi 31 juillet.

On dit que vous partez ce soir (1). Si cela est, je suis bien plus à plaindre d'être malade que je ne pensais. Je comptais venir vous embrasser, et je suis privé de cette consolation. J'avais beaucoup de choses à vous dire. S'il est possible que vous passiez dans la rue Traversière, où je suis actuellement souffrant, vous verrez un des hommes qui ont toujours eu le plus d'admiration pour vous, et à qui vous laissez les plus tendres regrets.

43. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 10 d'auguste.

Je viens, monseigneur, de recevoir le portrait du

(1) Pour Berlin.

plus joufflu Saint-Père que nous ayons eu depuis long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui sait à peu près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces de pontife, du meilleur de mon cœur; je crois que sans vous, ces deux visages-là qu'on m'envoyait, se seraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de Tolignan, le cardinal Aquaviva, l'abbé de Canillac, ne se seraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales, si vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très chrétien combien je suis un sujet très chrétien.

Quand aurez-vous pris Ostende? quand aurez-vous fait un empereur? quand aurez-vous la paix? Je n'en sais rien, mais j'espère vous faire ma cour en octobre, pénétré de vos bontés.

44. — AU MÊME.

Le 17 d'auguste.

J'ai envie de ne point jouir du bénéfice d'historiographe sans le desservir. Voici une belle occasion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais Français qui inondent l'Allemagne d'écrits scandaleux, qui déguisent les faits avec tant d'impudence, qui par leurs satires continuelles aigrissent tellement les esprits, qu'il est nécessaire d'opposer à tous ces mensonges la vérité représentée avec cette simplicité et cette force qui triomphe tôt ou tard de l'imposture. Mon idée ne serait pas que vous deman-

dassiez pour moi la permission d'écrire les campagnes du roi; peut-être sa modestie en serait alarmée, et d'ailleurs je présume que cette permission est attachée à mon brevet; mais j'imagine que si vous disiez au roi que les impostures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire ses campagnes, et qu'en cela je remplis mon devoir, que mon ouvrage sera achevé sous vos yeux et sous votre protection; enfin, si vous lui représentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la persuasion que je vous connais, le roi m'en saura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira et qui vous amusera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes pour le roi sont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loisir.

Je n'entends point parler de la Russie. Oserai-je vous supplier de me vouloir bien recommander à M. d'Allion? Vous me protégez au midi, daignez me protéger au nord; et puisse la paix habiter les quatre points cardinaux du monde et le milieu!

Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

45.—AU CARDINAL QUIRINI,

ÉVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

Parigi, 17 agosto.

La perfetta conoscenza che vostra eminenza a di tutte le scienze, la protezione che compartisce alle scienze sono i motivi che mi danno l'animo d'importunare vostra eminenza, benchè il suo gusto e la sua capacità siano per tormelo. Porgo dunque ai

piedi di vostra eminenza un piccolo tributo del mio rispetto, e della stima nella quale è tenuta à Parigi come in Italia. Ho sempre detto che i Francesi, e gli altri popoli sono obbligati all' Italia di tutte le arti, e scienze. Tutti i fiori adornarono i vostri giardini più di un secolo avanti che il nostro terreno fosse dissodato e colto. Eccò i miei titoli per ambire d'essere sottò la sua protezzione. Le porgo l'omaggio d'una piccola opera, la quale il rè cristianissimo a fatto stampare nel suo palazzo.

O celebrato vittorio, e tutti i miei voti sono per la pace; un tal sentimento non dispiacerà à un savio, che frà tanti furori et disagj del mondo compatisce ai vinti, ed ancorà ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le rispettosissime attestazioni del mio ossequio; le baccio la sacra porpora, e sono con ogni maggiore rispetto, etc.

46. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Étiole, le 19 d'auguste.

Je ne crains pas, monseigneur, d'après votre belle modestie, que vous me brouilliez avec madame de Pompadour pour tout le mal que je lui dis de vous: car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportements où le cœur entraîne d'anciens serviteurs.

J'ai écrit à *nostro signore* le Saint-Père pour le remercier de ses portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal Aquaviva deux médailles, je vous dois les deux autres, et ce-

pendant je sens que je suis plus reconnaissant pour vous que pour l'Aquaviva.

J'ai envoyé des Fontenoi au roi d'Espagne, à madame sa très honorée et très belligérante épouse, au sérénissime prince des Asturies, au sérénissime infant cardinal, le tout adressé à M. l'évêque de Rennes, à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parce que vous daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas sur le fond.

Il serait fort doux que je dusse encore à votre protection quelque petite marque des bontés de leurs majestés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'Arétin, mais c'est avec des éloges. Cette façon-là est plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation si vous vouliez bien, dans votre première lettre à M. de Rennes, lui toucher adroitement quelque petit mot des services qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impression du Louvre, et quelque marque de magnificence espagnole, seront une belle réponse aux Desfontaines.

Mais il faut que je vous parle de la lettre à un archevêque de Cantorbéri, écrite par un mauvais prêtre nommé Langlet. Vous savez qu'il y dit tout net que M. de Chauvelin reçut cent mille guinées des Anglais pour le traité de Séville. Cent mille guinées! l'abbé Langlet ne sait pas que cela fait plus de deux millions cinq cent mille livres. Si cela n'était que ridicule, passe; mais une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au calomnié.

M. de Chauvelin a une grande famille. On trouve affreux qu'on ait imprimé une injure si indécente. Les indifférents disent qu'il n'est pas permis d'attaquer ainsi des ministres, que l'exemple est dangereux, et l'on se plaint du lieutenant de police. Celui-ci dit que c'est l'affaire de Gros de Bose; et Gros de Bose dit que c'est la vôtre; que vous avez jugé la pièce imprimable, et moi je dis que non; qu'on vous a envoyé l'ouvrage comme étant fait en pays étranger, et que vous avez répondu simplement que l'auteur prenait le parti de la France contre la maison d'Autriche; que vous n'aviez répondu que sur cet article, et que d'ailleurs vous êtes loin d'approuver une pièce mal écrite, mal conçue, pleine de sottises et de calculs faux. Fais-je bien, fais-je mal ? Prescrivez-moi ce qu'il faut dire et taire.

Je vous suis attaché pour ma vie avec la tendresse la plus respectueuse et la plus ardente.

Nous gagnons donc la Flandre pour avoir un jour le Canada. En attendant, les castors seront chers; j'ai envie de proposer les bonnets. Trouvez donc sous votre bonnet quelque façon de nous donner la paix. Le beau moment pour vous !

47. — AU MÊME.

28 de septembre.

Je reçois, monseigneur, votre lettre à dix heures du soir, après avoir travaillé toute la journée à certain plan de l'Europe, pour en venir aux campagnes du roi. Le tout pourra vous amuser à Fontainebleau.

Je vais quitter les traités d'Hanovre et de Séville pour la capitulation de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois, *fides punica*. Je tâcherai de remplir vos intentions, en suivant votre esprit, et en transcrivant vos paroles qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum*. C'est à M. le maréchal de Saxe à donner du poids à l'abbé de Laville.

Vous aurez, monseigneur, votre amplification au moment que vous la voudrez. Mille tendres respects.

P. S. Madame de Colorini (c'est je crois son nom), la gouvernante des pauvres princesses de Bavière, attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame du Châtelet. Elle est venue au chevet de mon lit pour cela, et se mettrait je crois dans le vôtre, si elle osait.

Adieu, monseigneur; heureux les gens qui vous voient!

48. — AU MÊME.

Du 29, mardi matin.

Voici, monseigneur, ce que je viens de jeter sur le papier: je me suis pressé, parce que j'aime à vous servir, et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir suivi vos vues: il ne faut point trop de menaces. M. de Louvois irritait par ses paroles: il faut adoucir les esprits par la douceur, et les soumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous

serez à Paris, et vous corrigerez mon thème; mais vous ne trouverez rien à refaire dans les sentiments qui m'attachent à vous.

REPRÉSENTATIONS AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX DE HOLLANDE.

(Minutées par M. de Voltaire.)

Septembre.

Hauts et puissants seigneurs, je suis chargé expressément, de la part du roi mon maître, de vous faire ces nouvelles représentations que je soumets encore, s'il en est temps, à votre sagesse et à votre équité (1).

J'oserai d'abord vous faire souvenir d'une ancienne république puissante et généreuse, ainsi que la vôtre, à laquelle quelques-uns de ses citoyens présentèrent un projet qui pouvait être utile. La nation demanda si le projet était juste; on lui avoua qu'il n'était qu'avantageux; et le peuple répondit d'une commune voix, qu'il ne voulait pas même le connaître.

On est en droit d'attendre de votre assemblée une telle réponse. La proposition d'éluder la capitulation de Tournai, est précisément dans ce cas; à cela près que cette infraction ne serait point utile pour vous, et serait dangereuse pour tout le monde.

Que pourriez-vous gagner en effet en violant des droits sacrés, qui seuls mettent un frein aux sévérités de la guerre? Vous ôteriez aux victorieux l'heureuse liberté de renvoyer désormais des vaincus sur leur parole. Qui

(1) Les états-généraux avaient résolu d'envoyer au roi d'Angleterre et contre le prétendant, les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai et de Dendermonde, avaient fait le serment de ne servir de dix-huit mois, *même dans les places les plus éloignées*. (*Voyez* le Siècle de Louis XV, chapitre XXIV, *Malheurs du prince Édouard*.)

voudra jamais laisser sortir une garnison sous le serment de ne point porter les armes, si ces serments peuvent être violés sous le moindre prétexte?

Considérez, hauts et puissants seigneurs, quels tristes effets une telle conduite pourrait entraîner. Une république aussi sage et aussi humaine les préviendra, sans doute, et ne brisera point ces liens qui laissent encore aux hommes quelque ombre des douceurs de la paix, au milieu même de la guerre.

Vous n'avez envisagé dans l'article de la capitulation de Tournai, que ces mots qui expriment la promesse *de ne pas servir, même dans les places les plus reculées*. Ces termes seuls, et dégagés de ce qui les précède, pourraient en effet laisser peut-être encore à la garnison de Tournai, la liberté de servir d'autres puissances, si on voulait oublier l'esprit du traité pour le violer, en s'en tenant en quelque sorte à la lettre.

Mais vous vous souvenez des expressions claires qui précèdent. Vous savez qu'il est dit que la garnison *doit être dix-huit mois sans porter les armes, sans passer à aucun service étranger, sans faire, durant ce temps, aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être.*

Vous sentez que nulle interprétation ne peut altérer un sens si précis, et vous sentez encore mieux que des conditions si manifestes sont en effet l'expression de la volonté déterminée du roi mon maître, à laquelle la garnison de Tournai, s'est soumise sans aucune restriction. Il a bien voulu, à ce prix seul, la laisser sortir avec honneur, pour vous donner une marque de sa bienveillance et de son estime. Il se flatte encore que vous n'altérerez point de tels sentiments, en détruisant, par une interprétation forcée, les effets de sa générosité.

Il n'est permis à la garnison de Tournai de servir de dix-huit mois, en aucun lieu de la terre, à compter depuis sa capitulation.

Le roi mon maître atteste toutes les nations désintéressées; et s'il y en a une seule qui puisse admettre le moindre subterfuge à ces mots, *aucun service militaire, de quelque nature qu'il puisse être*, il est prêt à oublier tous ses droits.

Mais une nation aussi éclairée et aussi équitable n'a besoin de consulter qu'elle-même. Vous manqueriez, sans doute, au droit des gens et au roi mon maître; et il espère encore que les séductions de ses ennemis ne vous détermineront point à violer, en leur faveur, des lois qu'il est de l'intérêt de toutes les nations de respecter.

Vous ne souffrirez pas que ceux qui sont jaloux de votre heureuse situation, vous entraînent dans une guerre contraire à la sagesse de votre gouvernement, en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité.

Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a si long-temps regardés comme capables de concilier l'Europe. Ils ne se bornent pas à exiger de vous un secours dont ils n'ont pas en effet besoin, et que les lois sacrées de la guerre défendent de leur donner; ils veulent (vous le savez trop bien) vous faire lever l'étendard contre un roi victorieux, dont les ménagements pour vous ont excité leur envie.

Ils veulent fermer tous les chemins à la paix que tant de nations désirent, et qu'elles ont attendue de votre prudence.

Mais le roi mon maître, qui, dans tous les temps, vous a témoigné une estime et une affection si constantes, ne peut croire encore que vos hautes puissances, si renommées pour leur justice, immolent la justice même pour retarder la tranquillité publique, l'objet de vos vœux et des siens.

49—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau, ce 5 d'octobre.

Vraiment les grâces célestes ne peuvent trop se répandre, et la lettre du Saint-Père est faite pour être publique (1). Il est bon, mon respectable ami, que les persécuteurs des gens de bien sachent que je suis couvert contre eux de l'étole du vicaire de Dieu. Je me suis rencontré avec vous dans ma réponse, car je lui dis que je n'ai jamais cru si fermement à son infaillibilité.

Je resterai ici jusqu'à ce que j'aie recueilli toutes mes anecdotes sur les campagnes du roi, et que j'aie dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec passion. Je ne m'en porte pas mieux; je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. M. et madame d'Argental seront toujours les juges de mes pensées et les maîtres de mon cœur.

Bonsoir, couple adorable; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'est ainsi que doit parler votre saint serviteur, en vous envoyant la lettre du pape; mais, charmantes créatures, il serait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être sauvé dans l'autre. Hélas! je ne vis point; je souffre toujours, et je ne vous vois pas assez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les saints, au nombre desquels j'ai l'honneur d'être, aiment leur Dieu créateur!

(1) Lettre de Benoît XIV, au sujet de la tragédie de Mahomet.

50 — A M. DE CIDEVILLE.

Le 6 d'octobre.

Lorsque tu fais un si riche tableau
Du fier vainqueur de l'Issus et d'Arbelles,
Tu veux encor que je sois un Apelles!
Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je, entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher Cideville! O santé, quand écarterez-vous mes tourments pour me laisser tout entier à lui!

Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage; soutenez-moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le poëme de Fontenoi; continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du Saint-Père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction, mais j'aimerais mieux faire, pour votre académie, une inscription qui pût lui plaire, et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit trois genres. Si elle prenait pour devise une Diane, avec cette légende: *Tria regna tenebat*, avec l'exergue: *Académie des siences, de littérature et d'histoire, à Rouen*, 1745.

Bonsoir; je vous embrasse. Je n'ai pas un moment. Mes respects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du Resnel, sur l'amitié de qui je compte toujours.

51. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 20 d'octobre.

Monseigneur, il n'y a pas de soin que je ne prenne pour faire une histoire complète des campagnes glorieuses du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ses ennemis même. Ceux qui ont senti le pouvoir de ses armes, m'aident à publier sa gloire.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland (qui est mon intime ami) m'a écrit une longue lettre, dans laquelle je découvre des sentiments pacifiques que les succès de sa majesté peuvent inspirer.

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, sous le prétexte naturel de voir par mes yeux les choses dont je dois parler. Je pourrais ensuite aller voir ce secrétaire qui m'en a prié. M. le duc de Cunberland ne s'y opposerait assurément pas. Je suis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais; j'ai des amis à Bruxelles, et ces amis sont attachés à la France. Je peux aisément, et en peu de temps, savoir bien des choses.

Le secrétaire de M. le duc de Cumberland a fait naître à son maître l'envie de me voir: les éloges que j'ai donnés à ce prince, pour relever davantage la gloire de son vainqueur, lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma situation.

Si sa majesté croit que je puisse rendre un petit service, je suis prêt; et vous connaissez mon zèle pour sa gloire et pour son service.

Je suis avec respect, etc.

Billet ajouté.

Voici, monseigneur, ce qui m'a passé par la tête à la réception de la lettre anglaise du secrétaire du duc de Cumberland. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable et peut-être utile. Vous pouvez disposer les esprits du comité. Je crois que M. le maréchal de Noailles même me donnera sa voix. Vous liriez ensuite ma lettre en plein conseil : chacun dirait oui, et le roi aussi. Tout ceci est dans le secret. Madame*** n'en sait rien. Faites ce que vous jugerez à propos; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de Cumberland.

N. B. Ce secrétaire du duc de Cumberland est le chevalier Falkener, ci-devant ambassadeur à Constantinople, homme d'un très grand crédit, informé de tout mieux que personne, et, encore une fois, mon intime ami. Ne serait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous ? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'est de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries.

52. — AU MÊME.

A Champs, ce 23 d'octobre.

Vraiment, monseigneur, ce que je vous ai proposé n'est que dans la supposition que vous crussiez que je pusse apprendre, par le chevalier Falkener, des circonstances que vous eussiez besoin de savoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des sentiments *pacifiques*, mais je n'en conclus rien. Je me bornais seulement à vous demander si vous pen-

siez qu'on pût tirer quelque fruit de ses entretiens, et être plus au fait de ce qui se passe. Voilà tout.

Si vous ne pensez pas que ce voyage puisse être utile, n'en parlez point. J'ai cru seulement devoir vous rendre compte de ma liaison avec le secrétaire du duc de Cumberland. J'aimerai mieux d'ailleurs travailler paisiblement ici à mon histoire, que de courir aux nouvelles.

Il se peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empressement. Je lui ai pourtant rendu quelque service en Prusse; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois ce voyage proposé n'est que dans l'idée que vous voulussiez avoir quelque notion par ce canal. Or c'est une curiosité dont vous n'avez pas besoin. Ce que me dirait le chevalier Falkener n'empêchera pas le prétendant d'être battant, ni d'être battu: par conséquent, voyage inutile; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, sauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus de plaisir à vous faire ma cour à Fontainebleau qu'à voir des Anglais. Je compte y retourner quand M. de Richelieu aura disposé de moi pour ses fêtes.

Est-il possible que ce soit madame de Pompadour qui, à vingt-deux ans, déteste le cavagnol, et que ce soit madame du Châtelet-Newton qui l'aime !

Madame du Châtelet a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de causer avec elle. Nous vous sommes attachés solidairement.

Je vous fais mon compliment sur le héros d'Écosse.

53. — AU CARDINAL QUIRINI.

A Paris, ce 25 d'octobre.

Il faudrait, monseigneur, vous écrire dans plus d'une langue, si on voulait mériter votre correspondance; je me sers de la française que vous parlez si bien, pour remercier votre éminence de sa belle prose et de ses vers charmants. Je revenais de Fontainebleau quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré; je m'en retournais à Paris avec madame la marquise du Châtelet, qui entend Virgile et vous, aussi-bien que Newton; nous lûmes ensemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du poëme de Fontenoi. Je m'écriai :

Sic veneranda suis plaudebat Roma Quirinis,
Laus antiqua redit, Romaque surgit adhuc,
Non jam Marte ferox, dirisque superba triumphis,
Plus mulcere orbem quam domuisse fuit.

La fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre éminence tout ce qu'elle m'inspire. Elle me cause bien du chagrin en me comblant de ses faveurs; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les Platon qui allaient voir leurs maîtres en Égypte; mais ces Platon avaient de la santé, et je n'en ai point.

Permettez-moi, monseigneur, de vous envoyer une dissertation que j'ai faite pour l'Académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès

que je serai un peu rétabli, je lui ferai adresser cet hommage sous l'enveloppe de M. le cardinal Valenti, si vous le trouvez bon; car les dissertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce sera le troc de Sarpedon; vous me donnez de l'or, et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps que tout homme qui cherche à enrichir son âme trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne sent tout le prix d'un tel commerce.

Je suis avec un profond respect, etc.

54.—AU MÊME.

Parigi, 7 di novembre.

Tutti seguaci d'Ippocrate, i Boeravi, i Leprotti non avrebbero mai poputo somministrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo sollievo di quello che o provato nel leggere le lettere, e le belle opere, delle quali vostra eminenza si è compiaciuta d'onorarmi. Ella mi a destato dal languido torpore, nel quale le malatie mie mi avevano sepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual incanto pone ella in uso per condire cotanti vezzi tanta e così varia dottrina, e per adornarla di questa finitura di composizione, in cui non appare l'arte, ma soprà tutto la facilità dello stile, e la verra e soda eloquenza.

Si raddopiò in cielo la felicità del cardinal Polvi dai nuovi pregj, che la penna di vostra eminenza gli ha conferiti. Ella da ad un tratto a questo celebre Inglese ed a se stessa l'immortalità del mondo letterato.

Credo bene io coll' erudito Vulpio che quel bel giovane scolpito in avorio sia il genio del rè Tolomeo et di Berenice; ma mi parè più certo che vostra eminenza sia il mio; e se gli antichi soleano porgere i lore voti ai genj de' grand' uomini, mi fa d' uopo d' invocare quello del cardinal Quirini. Gli rendo umilissime grazie, e mi protesto con ogni ossequio il suo zelante ammiratore.

* 55. — A M. J.-J. ROUSSEAU.

15 décembre (1).

Vous réunissez, monsieur, deux talents qui ont toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux bonnes raisons pour moi de vous estimer et de chercher à vous aimer. Je suis fâché pour vous que vous employiez ces deux talents à un ouvrage qui n'en est pas trop digne. Il y a quelques mois que M. le duc de Richelieu m'ordonna absolument de faire en un clin-d'œil une petite et mauvaise esquisse de quelques scènes insipides et tronquées, qui devaient s'ajuster à des divertissements qui ne sont point faits pour elles. J'obéis avec la plus grande exactitude, je fis très vite et très mal. J'envoyai ce misérable croquis à M. le duc de Richelieu, comptant qu'il ne servirait pas, ou que je le

(1) J.-J. Rousseau avait été chargé par M. le duc de Richelieu de faire la musique des scenes qui lient les divertissements de la Princesse de Navarre, et même de faire dans le canevas les changements nécessaires. Il avait écrit à ce sujet à M. de Voltaire; sa lettre, à laquelle celle-ci répond, est imprimée parmi les Pièces justificatives qui accompagnent la Vie de l'auteur, tome Ier de cette édition. (*Les nouveaux éditeurs.*)

corrigerais. Heureusement il est entre vos mains, vous en êtes le maître absolu; j'ai perdu tout cela entièrement de vue. Je ne doute pas que vous n'ayez rectifié toutes les fautes échappées nécessairement dans une composition si rapide d'une simple esquisse, que vous n'ayez rempli les vides et suppléé à tout.

Je me souviens qu'entre autres balourdises il n'est pas dit dans ces scènes, qui lient les divertissements, comment la princesse Grenadine passe tout d'un coup d'une prison dans un jardin ou dans un palais. Comme ce n'est point un magicien qui lui donne des fêtes, mais un seigneur espagnol, il me semble que rien ne doit se faire par enchantement. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien revoir cet endroit, dont je n'ai qu'une idée confuse. Voyez s'il est nécessaire que la prison s'ouvre, et qu'on fasse passer notre princesse de cette prison dans un beau palais doré et verni, préparé pour elle. Je sais très bien que cela est fort misérable, et qu'il est au-dessous d'un être pensant de se faire une affaire sérieuse de ces bagatelles; mais enfin, puisqu'il s'agit de déplaire le moins qu'on pourra, il faut mettre le plus de raison qu'on peut, même dans un divertissement d'opéra.

Je me rapporte de tout à vous et à M. Ballot, et je compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes remercîments, et de vous assurer, monsieur, à quel point j'ai celui d'être, etc.

56. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, et jamais à la cour, décembre.

Je vous envoie, mes adorables anges, une fête que j'ai voulu rendre raisonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les sornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon sujet (1).

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité se trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus de secours qu'ailleurs; aussi je compte bien venir profiter de vos bontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux. Il est absolument nécessaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne soient point exposées à des contradictions devant le ministre et devant le roi (2). Ce travail, joint aux tracasseries du pays, me retient ici plus long-temps que je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit approuvé par M. d'Argenson; il est mon chancelier, et M. de Crémille mon examinateur. Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé M. de Crémille, et que je n'ai pas eu de peine de l'obtenir.

Je me trouvai hier chez M. d'Argenson; et je parlais du combat de Mêle. Je disais combien cette action fesait d'honneur aux Français. Il y a surtout, disais-je, un diable de M. d'Azincourt, un jeune homme de vingt ans, qui a fait des choses incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'Azincourt,

(1) Le Temple de la Gloire.

(2) Il s'agit de l'Histoire de la guerre de 1741.

que je n'avais jamais vu; il ne fut pas fâché. Je crois que c'est un officier d'un très grand mérite, car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

57. — AU MÊME.

Mon cher ange gardien, vous ne réussissez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il sera bien difficile que vous puissiez empêcher qu'on ne hasarde la petite pièce avec Jules-César. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, si on ne hasardait pas un peu. Pourvu que je ne risque point de perdre votre estime et votre amitié, et celle de madame d'Argental, je peux hasarder tout le reste; car qu'est-ce que le reste?

Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de sa chambre, et par brevet, la place d'historiographe, avec deux mille francs d'appointement. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien; et je ne gagnerai pas mes gages.

Adieu, ange de paix: ne soyez pas un ange de mauvais augure; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur.

Songez, je vous prie, à faire en sorte que je ne sois pas brouillé avec M. le duc d'Aumont, parce que La Noue ressemble au petit singe de la cheminée de madame de Tencin.

Sub umbra alarum tuarum.

58. — A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES,

SUR UN ÉLOGE FUNÈBRE D'UN OFFICIER, COMPOSÉ A PRAGUE.

L'ÉTAT où vous m'apprenez que sont vos yeux, a tiré, monsieur, des larmes des miens; et l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain; plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse, et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle long-temps parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; quelle tragédie est sans remplissage, quelle ode sans strophes inutiles? Mais, quand le bon domine, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie

quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur; elles nous suscitent des ennemis qui nous persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inspiré à un jeune officier, et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, monsieur; soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je suis avec les sentiments les plus tendres, etc.

*59. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Paris, 8 janvier 1746.

Je ne décide point entre Genève et Rome (1).

Mais s'il vous plaît, monseigneur, mon paquet, s'il arrive, me vient de Rome, et celui qu'on m'a rendu vient de Genève, et vous appartient. Voici le fait. Quand on m'apporta le ballot de votre part, je vis des livres en feuilles, et je ne doutai pas que ce ne fussent *coglionerie Italiane* que m'envoyait le

(1) Vers de la Henriade.

cardinal Passionei. Je dépêchai le tout chez Chenut, relieur du roi et de moi indigne. Il s'est trouvé à fin de compte que le ballot contient le Dictionnaire du Commerce, imprimé à Genève. J'ai sur-le-champ ordonné expressément à Chenut de ne point passer outre; et j'attends vos ordres pour savoir par qui et comment et quand vous voulez faire relier votre Dictionnaire qu'on ne lit point assez, et dont la langue est rarement entendue à Versailles. Je vous souhaite les bonnes fêtes. Je me flatte que tôt ou tard vous ferez quelque chose des araignées; mais si elles continuent à se détruire, ne soyez point détruit. Je le penserai toute ma vie, la paix de Turin était le plus beau projet, le plus utile depuis cinq cents ans.

Mille tendres respects.

60. — AU MÊME.

A Paris, le 14 de janvier.

Si le prince Édouard ne doit pas son rétablissement à M. le duc de Richelieu, on dit que nous devrons la paix à M. le marquis d'Argenson. Les Italiens feront des sonnets pour vous; les Espagnols, des rodondillas; les Français, des odes, et moi, un poëme épique pour le moins. Ah! le beau jour que celui-là, monseigneur! En attendant, dites donc au roi, dites à madame de Pompadour que vous êtes content de l'historiographe. Mettez cela, je vous en supplie, dans vos capitulaires. Que j'aurai de plaisir à finir cette histoire par la signature du traité de paix!

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de Tencin la suite de ce que vous avez eu la bonté de lire; il lit plus vite que vous; tant mieux, c'est une preuve que vous n'avez pas de temps, et que vous l'employez pour nous; mais lisez, je vous en prie, l'article qui vous regarde (c'est à la fin de 1744). Le public ne me désavouera pas, et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis.

Le pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de Prusse que j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères me traite à Versailles! On n'est point prophète chez soi.

On vient de m'envoyer un livre, fait par quelque politique allemand, où votre gouvernement est joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de Smettau où il dit que M. d'Allion est un ignorant et un paresseux; mais vraiment pour paresseux, je le crois; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet que vous avez eu la bonté de lui recommander, et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous assez bon, monseigneur, pour daigner l'en faire ressouvenir, la première fois que vous écrirez au bout du monde?

Il paraît tant de mauvais livres sur la guerre présente, qu'en vérité mon histoire est nécessaire. Je vous demande en grâce de dire au roi un mot de cet ouvrage auquel sa gloire est intéressée. J'ai peur que vous ne soyez indifférent, parce qu'il s'agit aussi de la vôtre; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un seul mot, dans cette histoire, que les personnes sages, instruites et justes ne signent. Vous me direz qu'il y aura peu de si-

gnatures; mais c'est ce peu qui gouverne en tout le grand nombre, et qui dirige à la longue la manière de penser de tout le monde.

Adieu, monseigneur, *sermonum nostrorum candide judex*. Votre historiographe n'a pu vous faire sa cour dimanche passé, comme il s'en flattait; il passe son temps à souffrir et à historiographer; il vous aime, il vous respecte bien personnellement.

61. — AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 3 febbrajo.

Porgo à lei un nuovo rendimento di grazie per gl' ultimi suoi favori. La lettera pastorale di vostra eminenza mi fa desiderare d'essere uno dei suoi diocosani. Non direi allorà come quelli d'Avrànches: *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ses études !*

Il dono della sua libraria al suo popolo ed ai suoi successori sarà un monumento eterno del suo grande e generoso spirito. La marmorea mole che la contiene non durerà quantò la vostra memoria. E le belle e savie opere di vostra eminenza in ogni genere saramno il più nobile ornamento di questo tesoro di letteratura. Non mi starebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti. Sono troppò profano. Non dimenò dimanderò à vostra eminenza, frà pochi mesi, la licenza di presentarle un saggio d'istoria de' presenti movimenti, e delle guerre che scuotono d'ogni lato, e distruggono l'Europa. Tocca al mio rè di far tremarla, ai grandi personnaggj di vostro carattere

di pacificarla, à me di scrivere con verità e modestia quel ch'è passato. Ben sò io, che quandò doverò parlare degl'ingegni, che sono il fregio e l'onore di nostra età, incommincierò dal nome dell' illustrissimo cardinale Quirini.

In tanto le baccio la sacra porpora, e mi rassegno con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

62. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 17 février.

Je vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire. Comptez que, quand vous serez au comble de la gloire, je serai à celui de la joie. Souvenez-vous, monseigneur, que vous ne pensiez pas à être ministre quand je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et de bonnes choses, et vous les ferez durables, parce que vous avez justesse dans l'esprit et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait sur moi la même impression que le succès d'Armide sur les amateurs de Lulli.

Il faut que j'aille passer une quinzaine de jours à Versailles; je ne serai point surpris si, au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant, voulez-vous permettre que je fasse mettre un lit dans le grenier au-dessus de l'appartement que vous avez prêté à madame du Châtelet sur le chemin de Saint-Cloud? J'y serai un peu loin de la cour, tant mieux: mais je me rapprocherai souvent de vous; car c'est à vous

que mon cœur fait sa cour depuis bien long-temps et pour toujours.

63. — A Mme LA DUCHESSE DE... (1), A NAPLES.

Versaglia.

Perdoni, l' eccellenza vostra, se le scrivo còsi di radò. Non a da rimproverarne la mia dimenticanza, ma da compatire il cattivo stato di mia salute, che fà di me un uomo mezzo morto, e mi toglie la consolazione di più spesso prestare à vostra eccellenza il dovuto mio ossequio; ma la pertinace e nojosa mia infirmità, ed i miei continui dolori, non anno puntò indeboliti i sentimenti di rispetto, di stima, e del più vivo affetto che nutrirò sempre per lei. Nè il tempo, nè la lontananza potranno mai scancellare quel che il suo merito a impresso nel mio cuore. Il felice parto dell' eccellenza vostra mi a recato un così sensibil piacere, che a fatto svanire tutti i miei affanni. Il mio animo non è ora capace di rissentire altro che la gioia di vostra eccellenza, quella del signor duca suo sposo, e di tutta l' illustrissima sua casa.

Vostra eccellenza è si cortese versò di me, che nel tempo della sua gravidanza, s' è degnata di pensare à mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il signor marchese de l'Hôpital, già arrivato à Versaglia, mi farà pervenire da Marsiglia frà poche settimane. Vorrei veramente prenderne alcune chichere nel cabinetto di vostra eccellenza in Napoli, e go-

(1) On croit que cette lettre fut adressée à madame de Montenero, fille de madame du Châtelet.

dere il giubilo di vederla collocata nel grado che a bramato.

Mi lusingo che quantò ella desidera, sarà d'all' eccellenza vostra conseguito senzà fallo, imperocchè il signor principe d' Ardore essendo aggregato all' ordine del rè di Francia, è ben giusto che quello di Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardevole di tutte le dame francesi che possano fare l' ornamento d' una corte. Le auguro l' adempimento di tutte le sue brame; ma non mi consolerei mài di non vedere co' proprj occhj la sua felicità, di non poter bacciare il suo bambino, nè profondamente inchinare la di lei cara madre.

Quì si fanno feste ogni giorno. Le nostre communi vittorie in Italia ed in Fiandra anno portato la casa di Borbone al cumulo della sua gloria. Il duca di Richelieu deve esser orà sbarcato in Inghilterra, ed avrà forse scacciato vià il rè Giorgio quandò nelle mani dell' eccellenza vostra capiterà la mia lettera. Eccellentissima mia signora che ella sia sempre altrettantò felice, quantò lo sono i nostri monarchi.

Le auguro un felicissimo avanzamento ed esito dell' affare nel quale l' affezzionatissima madre dell' eccellenza vostra, gli umilissimi suoi servidori fervidamente s' impiegano; ed io resterò sempre colla viva ambizione d'ubbidirla, e con ogni maggiore rispetto e venerazione.

Di vostra eccellenza, etc.

64. — AU CARDINAL PASSIONEI, A ROME.

Marte.

Stento d' imparare la lingua italiana, mentrè si

diletta l' eminenza vostra nell' abellire la lingua francese. Aspetto colla maggior premura, e co 'i più vivi sentimenti di gratitudine i libri coi quali ella si degna d' ammaestrarmi. Ma essendo privo dell' onore di venire ad inchinarla in Roma, voglio almenò intitularmi al suo padrocinio, e naturalizarmi romano in qualche maniera, nel sottoporre al suo summo giudizio, ed alla sua pregiatissima protezzione questo saggio, che ho sbozzato in italiano. Prendo la libertà di pregarla di presentarlo à quelle Accademie delle quali è ella protettore (e credo che sia il protettore di tutte); ricerco un nuovo vincolo che possa supplire la mia lontananza, e che mi renda uno de' suoi clienti, comè se fossi un abitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato à quelli che godono l' onore d' essere istruiti dalla sua dottrina, e di bevere à quel sacro fonte, del quale si degna d' inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più longamente suoi grandi negozj, e bacciando la sua sacra porpora mi confermo, etc.

65. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Mars.

Je ne vous fais point ma cour, monseigneur, mais je fais mille vœux pour le succès de votre belle entreprise. On dit que vous avez besoin de votre courage, et de résister aux contradictions en fesant le bien des hommes. Voilà où l'on en est réduit. Vous avez de la philosophie dans l'esprit, et de la morale dans le cœur; il y a peu de ministres dont on puisse en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre

les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. Oh ! que vous allez conclure divinement mon histoire, et que je me sais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait ! Il est vrai, du moins.

M. le cardinal Passionei me mande qu'il envoie sous votre couvert, par M. l'archevêque de Bourges, un paquet de livres dont il veut bien me gratifier.

Voici le saint temps de Pâques qui approche ; la reine de Hongrie et la reine d'Espagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme*, et se réconcilieront en bonnes chrétiennes ; cela est immanquable ! Ah ! maudites araignées, vous déchirerez-vous toujours au lieu de faire de la soie !

Grand et digne citoyen, ce monde-ci n'est pas digne de vous.

66. — A M. DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE, etc.

Mars.

Mon cher sylphe, dont je n'ose encore m'appeler le confrère, mais dont je serai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche partout pour vous dire combien il me sera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je suis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi ; mais comment me conduirai-je au sujet du libelle diffamatoire dans lequel l'Académie est outragée, et moi si horriblement déchiré ! Il n'est que trop prouvé, aux yeux de tout Paris, que le sieur Roi est l'auteur de ce libelle coupable. C'est la vingtième diffamation dont il est re-

connu l'auteur; et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de Richelieu. Il a comblé la mesure de ses crimes ; mais je dois respecter la protection qu'il se vante d'avoir surprise auprès de la reine. Il a pris les apparences de la vertu pour être reçu chez la plus vertueuse princesse de la terre. C'est la seule manière de la tromper; mais cette même vertu, dont sa majesté donne tant d'exemples, permettra sans doute que je me serve des voies de la justice pour faire connaître le crime. Je vous supplie d'exposer à la reine mes sentiments, et de lui demander pour moi la permission de suivre cette affaire. Je ne ferai rien sans le conseil du directeur de l'Académie, et surtout sans que vous m'ayez mandé que la reine trouve bon que j'agisse. Vous pourriez même peut-être lui lire ma lettre; elle y découvrirait un cœur plus touché des sentiments d'admiration que ses vertus inspirent, qu'il n'est pénétré du mal que le sieur Roi m'a voulu faire.

Adieu, homme aimable et digne de servir celle que la France adore..

67. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le..... mars.

Je vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin Pollion. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des Marlborough et des Newton. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles.... que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de Richelieu; je l'ai

eux trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, soyez l'Achille et l'Homère, et conservez vos bontés pour votre ancien, très tendre et très attaché serviteur.

*68. — A M. DE VAUVENARGUES.

A Versailles, ce 3 avril.

Vous pourriez, monsieur, me dire comme Horace: *Tam rarò scribis, ut toto non quater anno*. Ce ne serait pas la seule ressemblance que vous auriez avec ce sage aimable: il a pensé quelquefois comme vous dans ses vers; mais il me semble que son cœur n'était pas si sensible que le vôtre. C'est cette extrême sensibilité que j'aime: sans elle vous n'auriez point fait cette belle oraison funèbre dictée par l'éloquence et la tendre amitié. La première façon dont vous l'aviez commencée me paraît sans comparaison plus touchante, plus pathétique que la seconde; il n'y aurait seulement qu'à en adoucir quelques traits, et à ne pas comprendre tous les hommes dans le portrait funeste que vous en faites: il y a sans doute de belles âmes, et qui pleurent leurs amis avec des larmes véritables. N'en êtes-vous pas une preuve bien frappante, et croyez-vous être assez malheureux pour être le seul qui soyez sensible? Ne parlons plus de La Fontaine; qu'importe qu'en plaisantant on ait donné le nom d'instinct au talent singulier d'un homme qui avait toujours vécu à l'aventure, qui pensait et parlait en enfant sur toutes les choses de la vie, et qui était si loin d'être philosophe! Ce qui me charme surtout

de vos réflexions, monsieur, et de tout ce que vous voulez bien me communiquer, c'est cet amour si vrai que vous témoignez pour les beaux-arts; c'est ce goût vif et délicat qui se manifeste dans toutes vos expressions. Venez donc à Paris; j'y profiterai avec assiduité de votre séjour. Vous serez peut-être étonné de recevoir une lettre de moi, datée de Versailles. La cour ne semblait guère faite pour moi; mais les grâces que le roi m'a faites m'y arrêtent, et j'y suis à présent plus par reconnaissance que par intérêt. Le roi part, dit-on, les premiers jours du mois prochain, pour aller nous donner la paix à force de victoires. Vous avez renoncé à ce métier qui demande un corps plus robuste que le vôtre, et un esprit peu philosophique: c'est bien assez d'y avoir consacré vos plus belles années. Employez, monsieur, le reste de votre vie à vous rendre heureux; et songez que vous contribuerez à mon bonheur quand vous m'honorerez de votre commerce, dont je sens tout le prix.

69. — A M. DE MONCRIF.

Avril.

Mon céleste sylphe, mon ancien ami, je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché à Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de Ste Villars. Je vous recommande M. Hardion. C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment désirable. Un lien de plus qui m'unira à vous me sera bien cher et bien précieux; et, pour entrer avec agrément, je

veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable sainte qui soit sur la terre que quoique la reconnaissance soit une vertu mondaine, cependant j'en suis pétri pour elle. J'ose croire que M. l'abbé de Saint-Cyr ira à l'Académie le jour de l'élection, et qu'il ne me refusera pas ce beau titre d'élu.

Comptez sur le tendre et éternel attachement de Voltaire.

70. — AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 12 aprile.

Mi è stato detto che vostra eminenza non aveva ricevuto le lettere da me scritte. Se sono smarrite, sarò riputato appressò di vostra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l'immortalità al poëma di Fontenoi; m'a favorito della sua bella lettera pastorale, della stampa di questo magnifico monumento eretto da lei nel suo palazzo di Brescia: in somma è divenuta il mio Mecenate, e non riceve da me il menomo testimonio della mia gratitudine. Sono però più infelice che colpevole. O scritto à vostra eminenza tre o quatro volte; l'o ringraziato, le o spiegato il mio cuore; o pensato che il suo nome sarebbe riverito anchè da' barbari che possono svaliggiare i corrieri: o mandato le mie lettere alla posta senzà altra diligenza. Dopò questo il signore ambasciatore di Venezia m'a dato la licenza di mettere nel suo piego tutte le lettere che avrei da oggi in avanti l'onore di scrivere à vostra emi-

nenza. Userò di questa libertà, e mi lusingo che il signore Tron essendo il suo nipote, sarà un nuovo vincolo dal quale verranno raddopiati quelli, che mi ritengono sottò il suo caro padrocinio, e che stringono la mia ossequiosa servitù. Mi perdoni se non o potuto scrivere di proprio pugno; sono gravemente ammalato. Ma benchè le mie forze siano molto indebolite, non sono sminuiti i vivi sentimenti del mio riverente ossequio.

Baccio la sua sacra porpora, e mi confermo, etc.

71. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

15 d'avril.

Je suis bien malade, mais vous me rendez la santé, et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule; il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai, ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret, et la France vous gardera long-temps, monseigneur, la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général, et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

Ah! que la sentence de Comines, qui est dans votre portefeuille, vous sied bien! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive sous votre chevet.

* 72. — A M. DE MAUPERTUIS.

Paris, ce 1er mai.

Mon illustre ami, je vous reconnais; vous ne

m'oubliez point, quoiqu'il soit permis d'oublier tout le monde auprès du grand Frédéric et entre les bras de l'amour. Jouissez de tous les avantages qui vous sont dus; pour moi, je n'ai que des consolations; ma malheureuse santé me les rend bien nécessaires. Il est vrai, mon illustre ami, que le roi m'a fait présent de la première charge de gentilhomme de la chambre, qu'il a augmenté ma pension, qu'il m'accable de bontés; mais je me meurs, et n'ai plus de consolations que dans l'amitié.

Me voici enfin votre confrère dans cette Académie française où ils m'ont élu tout d'une voix, sans même que l'évêque de Mirepoix s'y soit opposé le moins du monde. J'ennuierai le public d'une longue harangue lundi prochain ; ce sera le chant du cygne. J'ai fait un petit brinborion italien pour l'institut de Bologne, dans lequel j'ai l'honneur d'être votre confrère; je ne vous en importune pas, parce que je ne sais si vous avez daigné mettre la langue italienne dans l'immensité de vos connaissances.

Madame du Châtelet, fait imprimer sa traduction de Newton ; vous devez l'en aimer davantage. Je vois quelquefois votre ami La Condamine, qui vient prendre chez nous son café au lait, en allant à l'Académie. Nous parlons de vous, nous vous regrettons, nous espérons que vous ferez ici quelque voyage ; mais pressez-vous si vous voulez voir en vie votre admirateur et votre ami V.

M. de Valori, M. d'Argens daignent-ils se souvenir de moi? Voulez-vous bien leur présenter mes très humbles compliments? M. Decoville est-il à

Berlin? Daignez ne me pas oublier auprès de lui, ni auprès de ceux à qui j'ai fait ma cour, quand j'ai eu le bonheur trop court d'être où vous êtes pour long-temps. Mais il y a une personne que je veux absolument qui ait un peu de bonté pour moi; c'est madame de Maupertuis. Adieu. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

73. — AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 8 maggio.

O ricevuto il cumulo de' suoi favori, la lettera stampata, et dedicata al suo degno nipote, nella quale mi fa conoscere quel grand' uomo barbaro di nome, ma di costumi cortese, e di operar grande, e nella quale o trovato i belli versi italiani e latini, che fanno à me un tanto onore, ed un si grand stimolo alla virtù. E mi sono pervenuti gli altri pieghi, che contengono la traduzione latina, ed italiana del principio della Henriade. Non fù mai il grand Tasso così rimunerato, ed il trioufo che gli fù preparato nel campidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare à vostra eminenza le dovute grazie al suo eccellentissimo nipote.

Sarò domani pubblicamente aggregato all' Accademia francese, nell' istesso tempo che l' Accademia della Crusca si procura il vantaggio d' acquirre l' eminenza vostra, ma questa è la differenza frà noi, che l' Accademia della Crusca riceve un' onore insigne dal vostro nome, làdove io ne ricevo un grande da quella di Parigi. O l'incombenza di pronunciare un longo e tedioso discorso; ma per quanto

tedioso possa essere, non mancherò di mandarlo à vostra eminenza, essendo costumato di mandarle tributi benchè indegni del suo merito.

Non dubito che le sia à quest' ora capitato il piego, che contiene cinque o sei esemplari del mio piccolo saggio italiano soprà una materia fisica, che io o sottopostoal suo giudizio, e pe'l quale richiedo il suo padrocinio. Sarò sempre col più profondo rispetto, etc.

74.—A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 16 de mai.

Voici, monseigneur, ma bavarderie académique. Je fourre partout mes vœux pour la paix. On dit que je suis bon citoyen: comment ne le serais-je pas? il y a quarante ans que je vous aime.

Allez, si vous voulez, à Roterdam, mais revenez à Paris avec des branches d'olivier, et vous entendrez des *hosanna in excelsis*. Permettez que je mette dansvotre paquet un imprimé pour M. l'abbé de Laville, et un pour M. Chàrlier votre hôte, et hôte très aimable.

Je ne sais pas comment sont les actions d'Angleterre, mais je garde les miennes. Fais-je bien, mon maître? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi! Mon Dieu, que je vous aimerai si vous faites tout ce que vous avez tant envie de faire!

Voilà M. l'évêque de Bazas mort: cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de Laville? On en a déjà parlé dans l'Académie; mais il faudrait écrire, et faire agir des amis. Gardez-moi le secret.

75. — AU CARDINAL QUIRINI.

1 giugno.

Eminenza, sono strinto òrà con un forte e dolce nodo à l' eminenza vostra, mentrè che ella è aggregata all' Accademia della Crusca; ricevo il medesimo onore, ed il discepolo viene introdotto sottò il padrocinio del maestro; l'Accademia a voluto in una volta acquirre un compagno paesano, ed un servidore forestiero.

Il signore principe di Craon mi a fatto l' onore d' informarmi della singolare bontà dell' Accademia versò di me; e ne o rissentito tantò più di giubilo e di riconoscenza, quantò più questa pregiatissima grazia m' intitola ai vostri nuovi favori.

Spero che vostra eminenza avrà ricevuto le mie lettere del passato mese, colla lettera di ringraziamento al suo degno nipote che misi nel di lei piego.

Se ben mi rammento, presi l' ardire nella mia ultima scritta, di richiederla d' un favore. La pregai, comè la prego ancorà umilmente e colle piu vive premure, di degnarsi darmi alcuni rischiarimenti soprà la difficoltà mossa tra noi intorno ai nostri comedianti, chè rappresentano in presenza del rè e tutta la corte, tragedie e comedie scritte con la più severa decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù e soda morale. Non pare ne giusto ne convenevole, che quelli che vengono pagati dal rè per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciatamente trattenendo la più infima plebe colle più vili

brutture. Eglino meritavano la scommunica della chiesa, e la severa correzzione dei magistrati; ma essendo j tempi ed j costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevole ai più savj personnagj, che si faccia la giusta distinzione, tra quelli che meritano il nome d'infami, e questi che sono degni d'essere assunti nel numero de' più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi come s'usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere sopra tal caso; aggiungero questo nuovo favore à tanti che s'è compiacciuta di compartirmi.

76. — A M. LE PRINCE DE CRAON.

Giugno.

Un citadino avanzato ad titolo di conte dell' impero non sene tiene tantò onorato, quantò io lo sono dalla mia aggregazione all' Accademia della Crusca. I versi gentilissimi co' quali vostra eccellenza si è compiacciuta di accompagnare versò di me la polizza del favore conferitomi da questa celebratissima Accademia, producono in me un nuovo riconoscimento accresciuto ancorà dal celebrato nome Allamani, di cui la gloria vien' ancorà avanzata da voi. Non m'è incognito il bel poëma della Coltivazione di quel nobil fiorentino Luigi Allamani, emulo di Virgilio, e vostro antenato, maestro di casa della regina Catarina di Medici. Egli fù giustamente protetto dal rè Franeesco primo, quel gran principe che incomminciò ad inestare i selvatichi allori delle muse galliche ne i verdi ed eterni allori di Firenze. Fù questo Luigi Allamani le delizie della corte di Fran-

cia, e mi parè oggi di ricevere dal più degno de' suoi nipoti, un contrasegno di gratitudine versò la nostra nazione; ma menò o meritato le sue cortesissime espressioni, più rissento la sua benignità; ed esibisco la mia prontezza à ringraziarnela.

Le porgo la supplica di presentare all' Accademia la lettera che o l' onore di remetterle, nella quale vostra eccellenza vedrà quali siano i miei ardenti sensi di riconoscimento e di venerazione.

Piacesse à dio che potessi ringraziare l'Accademia di viva voce; ma se la presenza di questi valentissimi letterati fosse per accrescere in me la gratitudine e l'ammirazione, sarebbe per minuire la stima della quale si sono degnati d' onorarmi. Non voglio però perdere la speranza di riverire un giorno miei maestri e benefattori, e dirvi, o mio signore, quantò io sono desideroso di ricevere i vostri commandi. Non ardirò intitolarmi il vostro socio, ma mi chiamero sempre,

Di vostra eccellenza, etc.

77. — A M. BERGER,

DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

Du 13 de juin.

Il me serait bien peu séant, monsieur, qu'ayant fait le Temple de la Gloire pour un roi qui en a tant acquis, et non pour l'Opéra auquel ce genre de spectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir, je prétendisse à la moindre rétribution et à la moindre partie de ce qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour le théâtre de l'Académie

de musique. Le roi a trop daigné me récompenser, et ni ses bontés ni ma manière de penser ne me permettent de recevoir d'autres avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la versification d'un ballet est si au-dessous de la peine et du mérite du musicien; M. Rameau est si supérieur en son genre, et de plus, sa fortune est si inférieure à ses talents, qu'il est juste que la rétribution soit pour lui toute entière. Ainsi, monsieur, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire; que vous pouvez donner à M. Rameau tout ce dont vous êtes convenu, sans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un aussi honnête homme que vous, monsieur, et d'un amateur aussi zélé des arts, m'est plus précieuse que tout l'or du monde. J'ai toujours pensé ainsi, et quand je ne l'aurais pas fait, je devrais commencer par vous et par M. Rameau. C'est avec ces sentiments, monsieur, et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être, etc.

78. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno.

SIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO E PRINCIPE COLENDISSIMO,

O l'esercito del duca de Lobkovitz, o l'ammiraglio Martin, a intercettato le lettere che o avuto l'onore di scrivere à vostra eccellenza. Gli o scritto due volte, e gli o mandato un esemplare del poëma che o composto sopra la vittoria di Fontenoi; o in-

dirizzato il piego comè l' avevate prescritto. Potete dubitare ch' io fossi tardo nel ringraziarvi dell' sommo onore che m'avevate fatto? Me ne ricorderò sempre. E qual barbaro potrebbe mai dimenticarsi di tanti vezzi e del vostro bell' ingegno? Avete guadagnato più d' un cuore in Francia, fra gli Allemani, e sotto il polo. O! che fate bene adesso di passare i vostri belli giorni à Venezia, quandò tutta l'Europa è matta da catena, e che la guerra fà un campo d' orrore di tanti matti! Il vostro rè di Prussia, che non è più il vostro, a battuto atrocemente i vostri Sassoni. Il nostro rè a riutuzzato l' intrepido furore dell' Inglesi, e mentre che la tromba assorda tutte le orrechie,

Tu, Tityre lentus in umbrâ
Formosam resonare doces Amaryllida lacus.

Aspetto colla più viva impazienza la vita de Giulio-Cesare, la quale o sentito che avevate scritta; il soggetto è più grande, e più movente, che quello della vita di Ciccrone, che a pigliato Middleton. Vi prego di dirmi quandò la vostra bell' opera uscirà in publico.

Emilia è sempre interrata ne i profondi e sacri orrori di Newton; io sono costretto di fare corone di fiori per mio rè, e di vaggheggiare colle muse.

Mi parlate della sanità del gran conte di Sassonia; i suoi allori sono stati il più salutare rimedio, che potesse sanarlo; va meglio dopò che a battuto i nostri amici l' Inglesi; la vittoria l' a invigorito.

Maupertuis cangia di patria, si fà prussiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il rè di Prussia

gli dà dodeci mille franchi ogni anno; accetta egli quel che io hò rifiutato; i miei amici sono nel mio cuore avanti di tutti i monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte; le rassegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel bacciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di vostra eccellenza,

Umilissimo ed affabilissimo servidore.

79. — A M. DE MAUPERTUIS, A BERLIN.

A Versailles, le 3 de juillet.

Mon cher philosophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaisir que je me faisais de vous rendre publiquement la justice qui vous est due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguste monarque. Je n'avais point séparé le souverain et le philosophe; et vous étiez le Platon qui avait quitté Athènes pour un roi supérieur assurément à Denis. On m'a rayé ce petit article dans lequel j'avais mis toutes mes complaisances.

Lorsque je lus mon discours à l'Académie, devant les officiers et devant plusieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent absolument que je me renfermasse dans les objets de littérature qui sont du ressort de l'Académie, et retranchèrent tout ce qui paraissait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous. Si Limiers a jugé à propos de mettre mon discours dans la gazette, au lieu de l'imprimer à part, je ne crois pas que vous puissiez vous en plaindre.

J'ai reçu les lettres les plus polies et les plus remplies de bonté de ceux qui président à l'Académie de la Crusca, à celle de Cortone, à celle de Rome, et à plusieurs autres. J'ai droit d'attendre de vous les mêmes marques d'amitié; et la justice que je vous ai toujours rendue est un des motifs qui m'y fesait prétendre. Je suis persuadé que vous serez toujours plus touché de mes sentiments pour vous, que de la conduite de M. Limiers et de la délicatesse de l'Académie.

Bonjour; ma santé est pire que jamais; je suis étonné de vivre; mais tant que je vivrai ce sera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades, les harmonies *préruinées*, et le grand art de dire des riens en trente-deux volumes *in* 4°. ? (1)

80. — A M. DE CIDEVILLE.

Le 19 d'auguste.

Mon cher ami, pardonnerez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine, que j'en étais au quatrième acte quand madame la dauphine mourut, et que moi chétif, j'ai été sur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la destinée se joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour!

(1) OEuvres de Wolf.—*Nota*. Cette lettre était incomplète dans l'édition de Kehl; nous la donnons ici d'après l'original. (*Nouveaux éditeurs.*)

Le poëme de madame du Bocage, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très tard, les remercîments les plus sincères. C'est une belle époque pour les lettres, et pour votre Académie. J'ai trouvé son poëme écrit facilement et avec naturel; ce n'est pas là un petit mérite, puisque c'est avoir surmonté la plus grande des difficultés.

Nous avons ici un jeune homme du pays de Pourceaugnac qui a remporté notre prix; cela n'a pas l'air si galant que votre Académie; mais, en vérité, sa pièce est une des meilleures qui se soient faites depuis trente ans. La littérature languit d'ailleurs. La terre se repose. Il ne faut pas faire des moissons tous les jours; la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y a que la douceur de l'amitié et de la société qui ne lasse point. Et cependant, mon ancien ami, ai-je vécu avec vous? ai-je eu cette consolation? je n'ai fait que souffrir pendant tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai passé une vie douloureuse à espérer inutilement de jouir des agréments et du commerce charmant de mon cher Cideville. Il y a deux mois que je ne vois personne, et que je n'ai pu répondre à une lettre. Mon âme était à Babylone, mon corps dans mon lit; et de là je dictais à mon valet de chambre de grands diables de vers tragiques qu'il estropiait.

J'ai exécuté tous vos ordres sur le poëme de la Sapho de Normandie. Adieu, vous qui en êtes l'Anacréon, aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embrasse tendrement. Madame du Châtelet vous fait mille compliments.

81. — A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 d'auguste.

Je dois passer, monsieur, dans votre esprit pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me fesait faire pour les relevailles de madame la dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'est madame la dauphine qui est morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs!

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, monsieur, d'avoir pris sa défense. Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre; et ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le Nouveau Monde décou-

vert presque de son temps, sur les guerres civiles, dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France? Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes est entre Montaigne et Épictète. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez aussi celle de votre angegardien, que vous m'avez fait voir à Versailles. Cette Michelle et ce Michel Montaigne sont de bonnes ressources contre l'ennui. Je vous souhaite, monsieur, autant de plaisir que vous m'en avez fait.

Je ne sais si la personne à qui vous avez envoyé votre dissertation également instructive et polie, osera imprimer sa condamnation. Pour moi, je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en supplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remercîments. Je voudrais, en vérité, passer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait? Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments; elle a un esprit trop juste pour n'être pas entièrement de votre avis; elle est contente de votre petit ouvrage, à proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup.

Adieu, monsieur; conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir des

charmes de votre commerce me soutiennent dans mes longues infirmités.

82. — A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, le 9 de novembre.

Je ne sais plus qui disait que les gens qui font des tragédies n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaissait son monde. Un tragédien dit toujours, j'écrirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand portefeuille, et versifie. Son cœur a beau lui dire : écris donc à ton ami; vient un héros de Babylone, ou une piallarde de princesse, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très aimable Cideville; me voici à Fontainebleau, et je fais tous les soirs la ferme résolution d'aller au lever du roi; mais tous les matins je reste en robe de chambre avec Sémiramis. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir pas vu habiller Louis XV. Au moins je me console en disant, c'est pour eux que je travaille. Mon cher Cideville, si j'ai de la santé, j'irai à Paris à votre lever, je viendrai vous montrer ma besogne; je réparerai ma paresse. Revenez, mon cher ami; je ne sais pas ce qu'on fera sur nos frontières, mais tout sera à Paris en fêtes, et c'en est une bien grande pour moi de vous revoir.

Bonjour : je vous embrasse tendrement.

83. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

Non o voluto ringraziarla di tutti i suoi favori prima d'averli interamente goduti; mene sono veramente inebriato. O letto e riletto il newtonianismo, e sempre con un nuovo piacere; sà bene non esservi chi abbia maggior interesse di me nella sua gloria; si degni ella di ricordarsi che la mia voce fù la prima tromba che fece rimbombare trà le nostre zampogne francesi il merito del vostro libro prima che fosse uscito in pubblico. La vostra luce septemplice abbarbagliò per un tempo gli occhi de' nostri cartesiani, e l' Accademia delle Scienze ne' suoi vortici ancorà involta, parve un poco ritrosetta nel dare al vostro bello e mal tradotto libro i dovuti applausi. Ma vi sono delle cose al mondo, che sottomettono sempre i ribelli, la verità, e la beltà. Avete vinto con queste armi; ma mi lagnerò sempre, che abbiate dedicato il newtonianismo ad un vecchio cartesiano, che non intendeva punto le leggi della gravitazione. O letto col medesimo piacere la vostra dissertazione sopra i sette piccoli, e mal conosciuti rè romani; l' avete scritta nella vostra gioventù, ma eravate già molto maturo d' ingegno e di doctrina. Avete per avventura conoscenza d' un volume scritto in Germania venti anni fà da un francese sopra l' istessa materia? Vi sono acute investigazioni, ma non mi ricordo d'ell' autore.

O letto sei volte la vostra epistola al signor Zeno; o! quanto s'innalza un tal mobile ed egregio volo soprà tutti i sonnettieri dell' infirgarda Italia! Ecco

dunque tre opere tutte differenti di materia e di stile. *Tria regna tenens*. Non v'è al mondo un ingegno così versatile, e così universale. Parre à chi vi legge, che siate nato solamente per la cosa che trattate.

Mi rincresce molto di non accompagnare il duca di Richelieu. Mi lusingavo di vedere in Dresda la nostra delphina, la magnifica corte d' un rè amato da suoi sudditi, un gran ministro, è 'l signor Algarotti; ma la mia languida sanita distrugge tutte queste speranze incantatrici. Non si scordi però dell' affare che le o raccommandato; la protezzione d' una madre è la più efficace pressò d' una figlia, e ne spero un felice esito col vostro patrocinio; le baccio di gran cuore la mano che a scritto tante belle cose.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes. Madame du Châtelet vous fait les plus sincères compliments.

* 84. — A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES.

J'ai passé plusieurs fois chez vous pour vous remercier d'avoir donné au public des pensées au-dessus de lui. Le siècle qui a produit les *Étrennes de la St. Jean*, les *Écosseuses*, *Misapouf*, ne vous méritait pas; mais enfin il vous possède, et je bénis la nature. Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret. Je n'ai lu encore que les deux tiers de votre livre. Je vais dévorer la troisième partie. Je l'ai porté aux antipodes dont je reviendrai incessamment pour embrasser l'auteur, pour lui dire combien je l'aime,

et avec quels transports je m'unis à la grandeur de son âme et à la sublimité de ses réflexions, comme à l'humanité de son caractère. Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie : ne peut-on pas adorer l'Être suprême sans se faire capucin ? N'importe, tout le reste m'enchante ; vous êtes l'homme que je n'osais espérer ; et je vous conjure de m'aimer.

* 85. — A M. CLÉMENT DE DREUX,

En réponse à ses vers, à l'occasion d'un envoi de lentilles fait à madame du Châtelet et à M. de Voltaire, par madame la baronne du Goulet, qui avait remarqué, chez madame la duchesse du Maine, le goût qu'ils avaient pour ce genre de légumes.

A Paris.

On voit sans peine à vos rimes gentilles,
Dont vous ornez ce salutaire don,
Que dans vos champs les lauriers d'Apollon
Sont cultivés ainsi que vos lentilles.
Si, dans son temps, ce gourmand d'Esaü
Pour un tel mets vendit son droit d'aînesse,
C'est payer cher, il faut qu'on le confesse ;
Mais de surcroît si ce Juif eût reçu
D'aussi bons vers, il n'aurait jamais eu
De quoi payer les fruits de cette espèce.

* 86. — A M. THIRIOT.

A Versailles, 10 mars 1747.

Je vous renvoie vos livres italiens. Je ne lis plus que la religion des anciens mages, mon cher ami. Je suis à Babylone entre Sémiramis et Ninias. Il n'y a pas moyen de vous envoyer ce que je peux avoir de l'histoire de Louis XIV. Sémiramis dit qu'elle

demande la préférence, que ses jardins valaient bien ceux de Versailles, et qu'elle croit égaler tous les rois modernes, excepté peut-être ceux qui gagnent trois batailles en un an, et qui donnent la paix dans la capitale de leur ennemi. Mon ami, une tragédie engloutit son homme; il n'y aura pas de raison avec moi, tant que je serai sur les bords de l'Euphrate avec l'ombre de Ninus, des incestes et des parricides. Je mets sur la scène un grand-prêtre honnête homme; jugez si ma besogne est aisée Adieu; bonsoir, prenez patience à Bercy. C'est votre lot que la patience (1).

87. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Paris, le 12 de juin.

L'éternel malade, l'éternel persécuté, le plus ancien de vos courtisans et le plus éclopé, vous demande, avec l'instance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. Le Bret, avocat-général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler seul dans mon affaire assez instruite, et dont je lui remettrai les pièces incessamment. Il empêchera

(1) Ce billet accompagnait la lettre du 9 mars 1747 au roi de Prusse, dont Thiriot était à Paris l'agent littéraire, ainsi que celui de sa correspondance. En faisant passer à Berlin la lettre de son ami, Thiriot y joignit aussi ce billet, parce que les éloges qu'il contenait des victoires du roi lui donnaient l'occasion de faire sa cour d'une manière à la fois délicate et adroite, et surtout parce que la phrase qui le termine pouvait servir à rappeler à Frédéric qu'il lui devait depuis douze ans le payement de sa pension.

que la dignité du parlement ne soit avilie par le batelage indécent qu'un misérable tel que Manori apporte au barreau.

La bienséance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, méprisé de ses confrères, et qui porte la bassesse de son ingratitude jusqu'à plaider, de la manière la plus effrontée, contre un homme qui lui a fait l'aumône.

Enfin, je supplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de son âme bienfesante. Je suis né pour être vexé par les Desfontaines, les Rigolez, les Manori, et pour être protégé par les d'Argenson.

Je vous suis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employassiez, vous disaient qu'ils vous étaient dévoués.

Mille tendres respects.

88. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le......

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Se ella è ammalata, compiango; se stà bene, me ne rallegro; se si trastulla, lodo; se si ferma in Berlino, fà bene; se ella ritorna al nostro monastero, farà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran consolazione. Ma comunque si sia del come, e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle istoriche, le quali a portate seco à Berlino. Intanto baccio le leggiadre mani, che scrivono, che toccano le più delicate cose.

Adieu, belle fleur d'Italie,
Transplantée aux climats des géants grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers;
Quelle terre par vous ne serait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire souvenir de moi l'estomac de milord et miladi Tirconel, la poitrine de M. le maréchal Keit, les uretères de M. le comte de Rothembourg. Je me flatte que, par un si beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

*89 — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Moi! être fâché contre vous! je ne peux l'être que contre moi qui ne vois rien du tout de ce que vous voulez que je voie. Mais exigez-vous une foi aveugle? elle est impossible: commencez par me convaincre.

Adine (1) me paraît intéressante autant que neuve, et huit vers seulement, répandus à propos dans son rôle, en augmenteront l'intérêt. Son voyage, son amour sont fondés, et la curiosité me paraît excitée depuis le commencement jusqu'à la fin.

Darmin est lié tellement au sujet, que c'est lui qui amène Adine, lui qui l'engage à parler, lui qui fait un contraste perpétuel, lui qui est soupçonné par Blanford de vouloir calomnier Dorfise, lui enfin à qui la Mondaine est fidèle, tandis que la Prude le trompe.

Madame Burlet est encore plus nécessaire, puisque c'est sur elle que roule l'intrigue, et que c'est elle qui est accusée d'aimer Adine; et j'avoue qu'il

(1) Personnage de la comédie de la Prude.

est bien étrange qu'une chose aussi claire ne vous ait pas frappé. Tout ce qu'elle dit, d'ailleurs, me paraît écrit avec soin, et la morale me semble naître toujours de la gaîté. Si j'osais, je trouverais beaucoup d'art dans ce caractère.

La Prude est une femme qui est encore plus faible que fourbe; elle en est plus plaisante et moins odieuse. Je ne conçois pas comment vous trouvez qu'elle manque d'art, elle n'en a que trop en fesant accroire qu'elle doit épouser le chevalier, et en mettant par là Blanfort dans la nécessité de penser qu'on la calomnie.

Ce tour d'adresse doit nécessairement opérer sa justification dans l'esprit de Blanfort; et quand elle sera partie avec le jeune homme dont elle se croit aimée, elle ne doit plus se soucier de rien.

Pouvez-vous trouver quelque obscurité dans une chose qu'elle explique si clairement! Enfin, je ne peux m'empêcher de voir précisément tout le contraire de ce que vous apercevez. Si les friponneries de la Prude ne révoltent pas (ce qui est le grand point), je pense être sûr d'un très grand succès. Tout le monde convient que la lecture tient l'auditeur en haleine, sans qu'il y ait un instant de langueur. J'espère que le théâtre y mettra toute la chaleur nécessaire, et qu'il y aura infiniment de comique, si la pièce est jouée.

Plaignez ma folie; mais ne vous y opposez pas, et ne dites pas, mon cher ange, *curavimus Babylonem et non est sanata; derelinquamus eam.*

Mille tendres respects à l'autre ange.

* 90. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Tuum tibi mitto Ciceronem quem relegi ut barbari Crebillonii scelus expiarem. Te precor mihi Sémiramidem *mandare cum tuis animadversionibus. Timeo ne tempus me deficiat. Hanc comœdi* Semiramidem *requirunt, quòd reverendi patris de Nivelle comœdia non placuerit. Sed die et nocte operam dabo ut consiliis tuis possim opus meum perficere.*

* 91. — A M. DE MAIRAN.

A Versailles, ce 10 janvier 1748.

Je vous remercie bien tendrement, monsieur, de votre livre d'Éloges, et je souhaite que de très long-temps on ne prononce le vôtre, que tout le monde fait de votre vivant. Je n'ai qu'un regret, c'est que le tourbillon de ce monde, plus plein d'erreurs, s'il est possible, que ceux de Descartes, m'empêche de jouir de votre société qui est aussi aimable que vos lumières sont supérieures. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur d'être, monsieur, de tout mon cœur, votre, etc.

92. — A M. DE MARMONTEL.

A Lunéville, à la cour, le 13 de février.

J'avais bien raison, mon cher ami, de vous dire que j'espérais beaucoup de ce Denis, et de ne vous point faire de critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au succès d'une tragédie; c'est pour l'impression qu'il faut être sévère. L'exac-

titude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les situations sont tout ce que demande le spectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaisir extrême. Voilà votre succès assuré. C'est à présent qu'il faut corriger la pièce; c'est un grand plaisir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéresserai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde.

*93. — A DOM CALMET, ABBÉ DE SÉNONES.

De Lunéville, 13 février.

Je préfère, monsieur la retraite à la cour, et les grands hommes aux rois. J'aurais la plus grande envie d'aller passer quelques semaines avec vous et vos livres. Il ne me faudrait qu'une cellule chaude; et pourvu que j'eusse du potage gras, un peu de mouton et des œufs, j'aimerais mieux cette heureuse et saine frugalité qu'une chère royale. Enfin, monsieur, je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir été si près de vous et n'avoir point eu l'honneur de vous voir. Je veux m'instruire avec celui dont les livres m'ont formé, et aller puiser à la source. Je vous en demande la permission; je serai un de vos moines; ce sera Paul qui ira visiter Antoine. Mandez-moi si vous voulez bien me recevoir en solitaire; en ce cas, je profiterai de la première occasion que je trouverai ici, pour aller dans le séjour de la sagesse. J'ai l'honneur, etc.

94—A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Lunéville, le 14 de février.

Mes divins anges, me voici donc à Lunéville! et pourquoi? C'est un homme charmant que le roi Stanislas; mais quand on lui joindrait encore le roi Auguste, tout gros qu'ils sont, dans une balance, et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez; et s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de Pont-de-Veyle et M. de Choiseul sont-ils enfin contents de ma reine de Babylone? Comment va leur santé? sont-ils bien gourmands? Oui; et ensuite on prend de l'eau de tilleul. C'est ainsi, à peu près, que j'en use depuis quarante ans, disant toujours: j'aurai demain du régime. Mais madame du Châtelet, qui n'en eut jamais, se porte merveilleusement bien; elle vous fait les plus tendres compliments. Je ne sais si elle ne restera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne suis qu'une petite planète de son tourbillon, je la suis dans son orbite, cahin caha.

Je suis beaucoup plus aise, mon respectable et charmant ami, du succès de Marmontel, que je ne serais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette Sémiramis: elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup ce Marmontel; il me semble qu'il y a de bien bonnes choses à espérer de lui.

J'ai vu jouer ici le Glorieux: il a été cruellement massacré, mais la pièce n'a pas laissé de me faire un extrême plaisir. Je suis, plus que jamais, con-

vaincu que c'est un ouvrage égal aux meilleurs de Molière pour les mœurs, et supérieur à presque tous pour l'intrigue. Zaïre a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium.*

Je ne peux donc, mes divins anges, sortir de Paris sans être exilé ! Vos gens de Paris sont de bonnes gens d'avertir les rois et les ministres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles seront toujours les très bienvenues. Moi, une lettre à madame la dauphine ! Non, assurément. Il est bien vrai que j'ai écrit quelque chose à une princesse qui, après la reine et madame la dauphine, est, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à personne, pas même à vous. Je n'en fais pas assez de cas pour vous la montrer; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand-père de son auguste époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

Il est vrai que j'ai été malade, mais il y a plaisir à l'être chez le roi de Pologne ; il n'y a personne assurément qui ait plus soin de ses malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je serai charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du Méchant. Il ne nous donnera point de grammaire ridicule, comme l'abbé Girard son devancier; mais il fera de très jolis vers, ce qui vaut bien mieux.

Je vous supplie de dire à M. l'abbé de Bernis que, s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Est-il déjà

dans son palais des Tuileries ? Pour moi, si je ne vivais pas avec madame du Châtelet, je voudrais occuper l'appartement où la belle Babet (1) avait ses guirlandes et ses bouquets de fleurs. Madame du Châtelet se trouve si bien ici que je crois qu'elle n'en sortira plus, et je sens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne sauriez croire, couple adorable, avec quelle respectueuse tendresse je vous suis attaché à vous et aux vôtres.

95. — A M. MARMONTEL.

A Lunéville, 15 de février.

Je vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre succès m'intéresse. J'avais adressé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à présent pour enseigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit, *hederâ crescentem ornate poëtam.*

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire, en est un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les auteurs adressaient leurs ouvrages à leurs amis. Il eût été plus glorieux à Corneille de dédier Cinna à Rotrou qu'au trésorier de l'épargne Montauron. Je vous avoue que je suis bien flatté que notre amitié soit aussi publique qu'elle est solide, et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux gens de lettres. J'espère revenir à Paris assez à temps pour voir jouer votre pièce, quelque tard que j'y vienne. Comptez que tous les agréments de la cour

(1) Nom de société qu'on donnait au cardinal de Bernis.

de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaisir que votre réussite m'a causé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'est à présent qu'il faut corriger les détails; c'est une besogne aisée et agréable quand le succès est confirmé. Adieu, mon cher ami; il faut songer à présent à être de notre académie; c'est alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je compte à jamais sur votre amitié.

96. — A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Lunéville, le 15 de fevrier.

J'ai acquitté votre lettre de change, madame, le lendemain de sa réception; mais je crains bien de ne vous avoir payé qu'en mauvaise monnaie. L'envie même de vous obéir, ne m'a pu donner du génie. J'ai mon excuse dans le chagrin de savoir que votre santé va mal: comptez que cela est bien capable de me glacer. Vous ne savez peut-être pas, M. d'Argental et vous, avec quelle passion je prends la liberté de vous aimer tous deux.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais aussi pourquoi moi, quand vous avez la grosse et brillante Babet dont les fleurs sont si fraîches? les miennes sont fanées, mes divins anges, et je deviens, pour mon malheur, plus raisonneur et plus historiographe que jamais; mais enfin, il y a

remède à tout, et Babet est là pour mettre quelques roses à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner.

Mon prétendu exil serait bien doux ici, si je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce séjour-ci est délicieux; c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame du Châtelet a trouvé le secret d'y jouer Issé trois fois sur un très beau théâtre, et Issé a fort réussi. La troupe du roi m'a donné Mérope. Croiriez-vous, madame, qu'on y a pleuré tout comme à Paris? Et moi qui vous parle, je me suis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kiosque, ou d'un palais dans une cabane; et partout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame du Châtelet passerait ici sa vie; mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes, j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

Si M. d'Argental voit Marmontel, il me fera le plus sensible plaisir de lui dire combien je suis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami Marmontel, il y a plus de dix jours, pour le remercier; j'ai accepté, tout franchement et sans aucune modestie, un honneur qui m'est très précieux, et qui, à mon sens, rejaillit sur les belles-lettres. Je trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier son ouvrage à son ami et à son confrère, qu'à un prince. Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à Crébillon, s'il avait été un homme comme un autre. C'est un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'Argental

approuvera cette démarche de Marmontel, et que même il l'y encouragera.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi si respectables, et qui faites le charme de la société. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monsieur votre frère, ni auprès de M. de Choiseul et de vos amis.

97. — A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, juin.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, sur votre emploi (1), et sur l'Épître à Manon. Je souhaite que l'un fasse votre fortune, comme je suis sûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmants, et en grand nombre; mais vous êtes trop aimable pour n'être pas toujours un franc paresseux.

Je vais partir avec un joli viatique; vos vers égayeront mon imagination: je suis vieux et malade, je n'ai plus d'autre plaisir que de m'intéresser à ceux de mes amis. Les Manon sont bien heureuses d'avoir des amants et des poëtes comme vous. Je ne vous envie point Manon, mais je vous envie les princes de Virtemberg. Je pars sans avoir pu leur faire ma cour: peut-être, à leur tour, ils passeront chez le roi de Pologne en Lorraine. Il me semble, que c'est leur chemin; en ce cas, je réparerais la sottise que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes respects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

(1) La correspondance littéraire du roi de Prusse.

Si M. de Montaulieu est celui que j'ai vu à Berlin et à Bareith, je pars, désespéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon chèr d'Arnaud; entre les princes et les Manon, n'oubliez pas Voltaire. Adieu.

*98. — A M. CLÉMENT DE DREUX.

A Versailles, 11 juin.

Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié, monsieur; voici une occasion de m'en donner des marques. Votre intérêt s'y trouve joint au mien. J'apprends qu'on vient d'imprimer en Normandie, les uns disent à Rouen, les autres à Dreux, douze volumes, sous le nom de *mes OEuvres*, remplis d'ouvrages scandaleux, de libelles diffamatoires, et de pièces impies qui méritent la plus sévère punition. L'édition est intitulée: *d'Amsterdam, par la compagnie des Libraires;* mais il est démontré qu'elle est faite en Normandie, puisque c'était de là que venait le premier volume qui contient la Henriade, et que j'ai vu vendre publiquement à Versailles au commencement de cette année. Ce premier volume est précisément le même, sans qu'il y ait une lettre de changée. C'est ce que je viens de vérifier à la hâte. Je n'ai point encore vu les autres tomes; mais j'ai vu votre nom en plus d'un endroit de la table qui est à la tête. Vous voilà assurément en détestable compagnie: on y annonce plusieurs pièces de vous. Il n'est pas douteux, monsieur, que le gouvernement ne procède avec rigueur contre les éditeurs de cette édition abominable, et il y va de mon plus

grand intérêt de la supprimer. Vous y êtes intéressé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire d'abord. Le nom d'un honnête homme, d'un père de famille, ne doit pas se trouver avec des ouvrages qui attaquent la probité, la pudeur et la religion. Je vous demande en grâce de faire tous vos efforts pour savoir où l'on a imprimé et où l'on vend ce scandaleux ouvrage. Vous pourrez être sur la voie par ceux que vous serez à portée de soupçonner d'avoir si indignement abusé de votre nom. Je peux vous assurer que madame la duchesse du Maine et tous les honnêtes gens vous sauront gré d'avoir arrêté cette iniquité. En mon particulier, monsieur, j'en conserverai une reconnaissance qui durera autant que ma vie. Je vous supplie de faire chercher le livre chez les libraires de la province, d'employer vos amis et votre crédit avec votre prudence ordinaire, et de vouloir bien me donner avis de ce que vous aurez pu faire. Ce sera une grâce que je me croirai obligé de reconnaître par le plus tendre attachement et par l'empressement le plus vif à vous servir dans toutes les occasions où vous voudrez bien m'employer. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec les sentiments de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirés, votre très humble et très obéissant serviteur.

99. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin

Je n'ai point écrit à mes anges, depuis qu'ils m'ont abandonné. Je suis livré aux mauvais génies.

Buvez vos eaux tranquillement, charmants malades; pour moi j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous sachiez que je ne sais plus où j'en suis quand vous ne me tenez plus par la lisière. Il y a grande apparence qu'on ne pourra venir à bout de Sémiramis que quand vous y serez. Comment voulez-vous que je fasse quelque chose de bien et que je réussisse sans vous? D'ailleurs, me voilà, outre mes coliques, attaqué d'une édition en douze volumes qu'on vend à Paris sous mon nom, remplie de sottises à déshonorer, et d'impiétés à faire brûler son homme. Les Français me persécutent sur terre, les Anglais me pillent sur mer.

Ah! pour Sémiramis quel temps choisissez-vous?

Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame du Châtelet a essuyé mille contre-temps horribles sur ce commandement de Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille dans quelque temps à Commerci. Je vais donc aussi à Commerci; et Sémiramis que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire sans vous. Buvez, mes anges, buvez; que madame d'Argental revienne aussi rebondie que l'abbé de Bernis! Que M. de Choiseul (1) rapporte le meilleur estomac du royaume!

Pour vous, mon cher et respectable ami, qui dînez et soupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaisir, revenez comme vous y êtes allé; mais;

(1) Le comte de Choiseul, depuis duc de Praslin.

mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours sortir de chez soi à quatre heures? comment vous passez-vous d'opéra et de comédie? Je ne sais nulle nouvelle. Tout est tranquille dans l'Europe, tout l'est encore plus à Versailles. M. le grand-prieur n'est pas mort. Les prières des agonisants lui ont fait beaucoup de bien.

On vous aura sans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en prison. La rue du Four n'est pas philosophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

Adieu, madame; adieu, messieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir? Mille tendres respects.

100. — AU MÊME.

A Commerci, 27 de juin.

Je pars demain; je me rapproche d'environ soixante lieues de mon cher et respectable ami. M. l'abbé de Chauvelin peut vous dire des nouvelles d'une répétition de Sémiramis, les rôles à la main. Tout ce que je désire, c'est que la première représentation aille aussi bien. Ils ne répétèrent pas Mérope avec autant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'on fait frissonner. Sarrazin a joué mieux que Baron; mademoiselle Duménil s'est surpassée, etc. Si La Noue n'est pas froid, la pièce sera bien chaude. Elle demande un très grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de Fleuri, à madame de Pompadour. Il nous faut les secours du roi; mais, mon ange, il nous faut

le vôtre. Écrivez bien fortement à M. le duc d'Aumont; mais surtout revenez au plus vite protéger votre ouvrage, et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs seront prêts avant quinze jours. Encore une fois. s'ils jouent comme ils ont répété, M. Romancan leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore si je pourrai voir les premières représentations, mais vous les verrez. C'est pour vous qu'on joue Sémiramis. Portez-vous donc bien, tous mes anges; revenez gros et gras à Paris, et faites réussir votre fête.

Vraiment j'ai bien suivi votre conseil pour cette infâme édition. Les magistrats s'en mêlent, et moi je ne songe qu'à vous plaire. Adieu, madame; adieu, messieurs; tâchez de me prendre en repassant. Mille tendres respects.

101. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Commerci, ce 19 de juillet

Voulez-vous bien permettre, monsieur, que je prenne la liberté de vous adresser un gros paquet pour M. le comte de Maillebois? Ceci est du ressort de l'historiographerie.

Il me paraît, par tous les mémoires qui me sont passés par les mains, que M. le maréchal de Maillebois s'est toujours très bien conduit, quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un historien est de faire voir combien la fortune a souvent tort, combien les mesures les plus justes, les meilleures intentions, les services les plus réels, ont souvent une destinée désagréable. Bien d'hon-

nêtes gens sont traités par la fortune comme je le suis par la nature; je fais l'impossible pour avoir de la santé, et je ne puis en venir à bout.

Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec madame du Chatelet, et avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres pensants qui soient dans la nature. Je vous trouve heureux si vous vous portez bien: *Hoc est enim omnis homo.*

Est-il vrai que mon illustre confrère va incessamment porter ses grâces chez les Suisses? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il est marié et ambassadeur. Ma détestable santé m'a empêché de faire ma cour au père et au fils: on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y suis agonisant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, sans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laissez-moi toujours, je vous en prie, l'espérance de passer les dernières années de ma vie dans votre société. Il faut finir ses jours comme on les a commencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés: il ne faut pas se séparer pour rien.

Adieu, monsieur; je voudrais être au-dessus des maux comme vous êtes au-dessus des places; mais on peut être fort heureux sans tracasserie politique, et on ne peut l'être sans estomac. Comptez qu'il n'y a point de malade qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement dévoué que

VOLTAIRE.

* 102. — A M. DE LA NOUE,

A L'HÔTEL DES COMÉDIENS DU ROI, FAUBOURG S^t.-GERMAIN.

Commerci, ce 27 juillet.

J'eus l'honneur, monsieur, en partant de Paris, de vous faire tenir le changement qui vous parut convenable dans le rôle d'Assur. Je me flatte que vous avez bien voulu faire porter ce changement sur le rôle et sur la pièce. Permettez-moi de vous demander si vous n'aimeriez pas mieux :

Quand sa puissante main la ferma sous mes pas ;

que

Quand son adroite main ?

Il me semble que ce terme d'*adroite* n'est pas assez noble, et sent la comédie. Je vous prie d'y avoir égard, si vous êtes de mon avis.

J'apprends que M. le duc d'Aumont nous fait donner une décoration digne des bontés dont il honore les arts, et digne de vos talents. Cette distinction, que les auteurs méritent, me rend encore plus timide et plus méfiant sur mon ouvrage. Il serait bien triste de faire dire que le roi a placé sa magnificence et ses bontés sur un ouvrage qui ne les méritait pas. C'est à vous, monsieur, et à vos camarades, de réparer par votre art les défauts du mien; vous êtes un grand juge de l'un et de l'autre. Il y a pourtant un point sur lequel j'aurais quelques représentations à vous faire. C'est sur l'idée où vous

semblez être que le tragique doit être déclamé un peu uniment. Il y a beaucoup de cas où l'on doit en effet bannir toute pompe et tout tragique; mais je crois que, dans les pièces de la nature de celle-ci la plus haute déclamation est la plus convenable. Cette tragédie tient un peu de l'épique, et je souhaite qu'on trouve que je n'ai point violé cette règle:

Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Le cothurne est ici chaussé un peu plus haut que dans les intrigues d'amour, et je pense que le ton de la simplicité ne convient point à la pièce. C'est une réflexion que je soumets à vos lumières, comme je me repose du rôle uniquement sur vos talents. Je vous prie de me croire avec l'estime la plus sincère, etc.

103. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, le 2 d'auguste.

Plus de Cirey, mes chers anges. Madame du Châtelet joue le Double Veuvage et l'opéra. On ne peut se soustraire un moment à ces importantes occupations. Nous avons représenté au roi de Pologne, comme de raison, qu'il faut tout quitter pour M. et madame d'Argental. Il a bien été obligé d'en convenir; mais il est jaloux, et il veut que vous préferiez Commerci à Cirey. Il m'ordonne de vous prier de sa part de venir le voir. Vous serez bien à votre aise; il vous fera bonne chère: c'est le seigneur de château qui fait assurément le mieux les honneurs

de chez lui. Vous verrez son pavillon avec des colonnes d'eau. Vous aurez l'opéra ou la comédie le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philosophie effarouchée; mais, si vous avez quelque idée du roi de Pologne, elle doit s'apprivoiser. Cela serait charmant; c'est votre chemin le plus court; et, si vous voulez m'avertir de votre arrivée, le roi vous enverra probablement un relais, et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne sera pas retardé d'un seul jour. Vous serez les maîtres absolus du temps; vous arriverez à Paris le jour que vous aurez résolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'Aumont pour le remercier; mais je vous remercierai bien davantage si vous venez. A propos, on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois; cela pourrait fournir quelques spectateurs de plus à Sémiramis. Je commence à avoir grand'peur. Je ne serai rassuré que quand vous serez à Paris. Si elle était jouée sans vous, mon malheur serait sûr. Mes adorables anges, venez raisonner de tout cela à Commerci. Bonsoir. Madame du Châtelet joint ses prières aux miennes. Refuserez-vous les rois et l'amitié ?

Mille tendres respects à vous deux.

104. — AU MÊME.

A Lunéville, 15 d'auguste.

Souffrirez-vous, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le Double Veuvage ? Mon idée, à moi,

c'est qu'elle soit toute blanche, portant cuirasse dorée, sceptre à la main et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le suis plus que jamais. Je me flatte que madame d'Argental ne l'est pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette santé brillante, ou du moins ce tour de santé que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier si vous faites la fortune de Sémiramis.

Votre substitut, l'abbé de Chauvelin, me mande que le roi donne une décoration magnifique: chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaissance, car tout cela se fait pour vous; mais n'allons pas être sifflés avec une dépense royale, et qu'on ne dise pas:

> Le faste de votre dépense
> N'a point su réparer l'extrême impertinence, etc.

Cette petite distinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs; et, si je suis sifflé, je n'oserai jamais me présenter devant M. et madame d'Argental, ni devant le roi. Il n'y a que votre présence, à la première représentation, qui puisse me rassurer. Vous savez que la fête est pour vous. Je n'y serai pas, mais vous y serez. Cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

105. — AU MÊME.

A Châlons, ce 12 de septembre.

Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins

anges; j'ai la fièvre bien serrée à Châlons; je ne sais plus quand je pourrai partir.

On s'est bien plus pressé, ce me semble, de lire Catilina que de le faire ; mais faudra-t-il que mon ami Marmontel pâtisse de mon impatience, et qu'on ne reprenne pas son pauvre Denis dont il a besoin? Ce serait une extrême injustice, et mes anges ne le souffriront pas. Prault n'est-il pas venu la gueule enfarinée ? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer Sémiramis ? mais ne faut-il pas tenir le bec de Prault dans l'eau, afin de prévenir les éditions subreptices dont on me menace continuellement ?

Joue-t-on Sémiramis les mercredis et les samedis seulement, dans l'effroyable disette de monde où l'on est à Paris ? la laisse-t-on aller jusqu'à Fontainebleau ?

Au reste, vous parlez de Zadig comme si j'y avais part; mais, pourquoi moi ? pourquoi me nomme-t-on ? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans.

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez sur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre; c'est tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus. *V*.

106. — A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 d'octobre.

J'ai senti, madame mon ange, ce que c'est que la jalousie. J'ai trouvé un M. de Verdun, qui m'a dit du premier bond : J'ai reçu une lettre de ma-

dame d'Argental. C'est donc un heureux homme que ce M. de Verdun ? Eh bien! madame, si je n'ai pas eu le bonheur dont il se vante, j'ai la consolation de vous écrire. Je vous soupçonne d'être à Paris. M. d'Argental est, dit-il, à Guiscard; mais, où est Guiscard ? Voici, madame, une lettre pour cet ange-là, et je vous soumets tout ce que je lui écris. Je ne sais pas plus où adresser ma lettre pour l'abbé de Bernis; permettez que je la mette dans votre paquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de la calomnie; mais, qui plume a, guerre a. Le loyer de nous autres, pauvres diables de victimes publiques, c'est d'être honnis et persécutés. Je pardonne à l'envie; elle a raison de me croire heureux; elle sait l'amitié dont vous m'honorez. Si je m'avise de donner jamais une pièce qui ait du succès, je serai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte publication de la paix. Paris sera plus méchant et plus frivole que jamais. Si deux ou trois personnes ne soutenaient le bon goût, nous dégringolerions dans la barbarie. Songez à votre santé, madame; je veux vous retrouver avec un appétit désordonné. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'est bien tard; mon cœur me le dit. Je vous supplie de détruire, dans l'esprit de M. l'abbé de Bernis, la ridicule calomnie que je trouve encore plus désagréable que ridicule; c'est l'homme du monde dont je crois mériter le mieux l'amitié, et il s'en faut bien que j'aie rien à me reprocher sur son compte. Permettez-moi, en vous renouvelant mes plus tendres respects, de les présenter à M. de Pont-de-Veyle et à M. de Choiseul. Madame du

Châtelet, qui joue ou l'opéra, ou la comédie, ou la comète, vous fait mille compliments.

107. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 d'octobre.

Mon cher et respectable ami, voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens, Sarrazin m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans son jeu plus d'âme et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut, pour les avoir fait paraître en qualité d'assistants. La Noue a déclamé contre la pièce, beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot, je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez, je vous en prie, que je ne sacrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en sauraient aucun gré, et qui en sont indignes de toutes façons. Je ne prétends pas hasarder d'offenser l'amour-propre de mademoiselle Duménil, de mademoiselle Clairon et de Grandval. Quelques galanteries, données à propos, ne les fâcheront pas. Le chevalier de Mouhi et d'autres ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps, n'oblige personne. On ne peut s'adresser qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai, pour la reprise, avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de soin. Il est triste qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le théâtre

est impraticable; mais si on la joue, je vous supplie d'engager M. le duc d'Aumont à ne pas faire mettre de lustres sur le théâtre: nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très bien éclairé avec des bougies en grand nombre, et des reflets dans les coulisses. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit absolument nécessaire au troisième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les coulisses, tandis qu'on abaisserait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de Cindré; mais c'est de M. le duc d'Aumont que j'attends toute sorte de protection grande et petite, et c'est à vous que je la devrai, à vous à qui je dois tout, et dont l'amitié est si active, si indulgente et si inaltérable.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de Bernis; elle vient d'un homme (1) qui m'a fait depuis longtemps l'honneur d'être jaloux de moi, je ne sais pas pourquoi, et qui n'aime pas l'abbé de Bernis (je sais bien pourquoi), parce qu'il veut plaire, et que l'abbé de Bernis plaît. Je ne nomme personne, je ne veux me plaindre de personne; je vis dans une cour charmante et tranquille, où toute tracasserie est ignorée; mais je serais pénétré de douleur que M. l'abbé de Bernis me crût capable d'avoir dit une parole indiscrète sur son compte. Je lui écris; mais ne sachant où adresser ma lettre, je prends la liberté de la mettre dans votre paquet que j'adresse à Paris à madame d'Argental. Adieu, divin ami, mon

(1) Piron.

cher ange gardien; je vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuser.

108. — AU MÊME, A PARIS.

A Commerci, le 10 d'octobre.

Oui, respectable et divin ami ; oui, âme charmante, il faudrait que je partisse tout à l'heure, mais pour venir vous embrasser et vous remercier. Je suis ici assez malade, et très nécessaire aux affaires de madame du Châtelet. Voici ce que j'ai fait sur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le suppliais de permettre que j'eusse l'honneur de lui parler en particulier. Il est monté sur-le-champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine sa fille une lettre. Elle est faite, et il la trouve très touchante. Il en écrit une très forte; et il se charge de la mienne. Ce n'est pas tout, j'écris à madame de Pompadour, et je lui fais parler par M. de Montmartel.

J'écris à madame d'Aiguillon, et j'offre une chandelle à M. de Maurepas. J'intéresse la piété de la duchesse de Villars, la bonté de madame de Luynes, la facilité bienfesante du président Hénault, que je vous prie d'encourager. Je presse M. le duc de Fleuri; je représente fortement, et sans me commettre, à M. le duc de Gèvres, des raisons sans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre qu'il montrera; je me sers de toutes les raisons, de tous les motifs, et je mets surtout ma confiance en vous. Je suis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'Aumont; qu'il ne souffrira pas que les scan-

dales, qu'il a réprimés pendant six ans, se renouvellent contre moi, et qu'il soutiendra son autorité dans une cause si juste; qu'il engagera M. le duc de Fleuri à ne pas abandonner la sienne, et à ne pas souffrir l'avilissement des beaux-arts et d'un officier du roi, dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même.

Mes anges, engagez M. l'abbé de Bernis à ne pas abandonner son confrère, à ne pas souffrir un opprobre qui avilit l'Académie, à écrire fortement de son côté à madame de Pompadour; c'est ce que j'espère de son cœur et de son esprit; et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie. Au reste, je pense que peut-être une des meilleures réponses que je puisse employer est dans les amples corrections que je vous envoie pour Sémiramis. J'en ai fait faire une copie générale pour mademoiselle Duménil; qu'elle donnera à Minet, et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage, je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés celle d'envoyer le paquet à mademoiselle Duménil à Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'histoire de ma vie dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches nécessaires. Je ne laisse pas d'avoir des amis auprès du stathouder; mais si je ne réussis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de Frétillon, et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous sont une belle consolation. Le bénéfice l'emporte sur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres jusqu'au tombeau; méritons l'envie et mé-

prisons-là, en fesant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maison charmante où habitent la vertu, l'esprit et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui soupez; moi, qui dîne, je suis bien indigne de vous. Ah! M. de Pont-de-Veyle! oubliez-vous mes moyeux?

O anges! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'Aumont ne soit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, et que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la sécurité d'être à l'abri de l'infâme parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Représentez-lui tout cela avec cette éloquence persuasive que vous avez.

J'ai écrit à M. Berrier. Madame du Châtelet doit vous écrire; elle vous fait les plus tendres compliments. Comme notre cour est un peu voyageuse, je vous prie d'adresser vos ordres *à la cour du roi de Pologne, en Lorraine*. On ne laissera pas de la trouver.

P. S. Je serais très fâché de passer pour l'auteur de Zadig, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuses, et qu'on ose accuser de contenir des dogmes téméraires contre notre sainte religion. Voyez quelle apparence!

Mademoiselle Quinault, Quinault-comique, ne cesse de dire que j'en suis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit sans croire me nuire; mais les coquins. qui veulent y voir du mal, en abusent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien jusque sur le bout de la langue de mademoiselle Quinault, et lui dire ou lui faire dire

que ces bruits sont capables de me porter un très-grand préjudice? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma présence, encore une fois, irriterait l'envie qui aimerait bien mieux me blesser de près que de loin. Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables soupeurs et preneurs de lait. Conservez-moi une amitié précieuse, qui console de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaisirs.

109.—AU MÊME.

Ce 11 d'octobre.

Belles âmes, ces représentations si justes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux mesures que je prends, me donnent lieu d'espérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la scène française, la seule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et respectable ami, à défendre ce que vous avez fait réussir; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait suscitée depuis Phèdre. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. Ma présence animerait mes ennemis qui voudraient me rendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné; et, si je ne réussissais pas à faire défendre leur malheureuse satire, je ne serais venu que pour réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de Bernis ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de Pompadour, et

qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation.

Encore une fois, le soin que je prends de rendre Sémiramis moins indigne du public éclairé, est ma meilleure réponse, et ma meilleure manœuvre. Bien faire et être secondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui présidez à ma Babylone. L'envie a raison de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 d'octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain, l'emportent sur tant de justes raisons ; si on s'obstine à jouer l'infamie à la cour, M. le duc d'Aumont, qui assurément doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la représentation de Sémiramis ? ne pouvez-vous pas même engager très aisément mademoiselle Duménil à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre ? la disposition nouvelle du théâtre de Fontainebleau n'est-elle pas encore un motif pour différer ? ne peut-on pas pousser ce délai jusqu'au dernier jour, et, s'il le faut même, ne pas jouer la pièce ? Alors on ne pourrait donner la parodie ; et ce temps que nous aurions servirait non-seulement à prendre de nouvelles mesures, mais encore à faire de nouveaux changements pour l'hiver. Alors la pièce serait presque nouvelle, et les Slotz, qui sont prêts à réparer leur honneur en rajustant leurs décorations, donneraient un nouveau

cours et un nouveau prix à notre guenille qui aurait un plein triomphe, tandis que Catilina peut-être......

Mandez-moi si vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'Aumont, en conséquence. Conduisez ma tête et ma main comme mon cœur.

110. — AU MÊME, A PARIS.

Octobre.

Madame de Pompadour a plus fait que la reine. Elle me fait dire, mon cher et respectable ami, que l'infamie ne sera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne sera pas permise à la ville, et que M. le duc d'Aumont insistera sur une suppression de cinq ou six années, après laquelle il serait bien odieux de renouveler un scandale qu'on a eu tant de peine à déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'Aumont; il s'agirait de mettre M. de Maurepas dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris comme à la cour. Il faut assurément ôter à la cabale ce misérable sujet d'un si honteux triomphe. Pour réponse à toutes ces tracasseries, je vous enverrai incessamment un nouveau cinquième acte (1); c'est là le point principal.

Quand mes anges parlent, l'auteur de Sémiramis doit se taire. Je reçois dans ce moment un très beau mémoire de M. le coadjuteur contre les parodies, appuyé d'un mot de M. d'Argental. Je ne peux répondre à présent que par les plus tendres remer-

(1) De Sémiramis.

cîments. Je n'épargnerai point assurément mes peines pour mériter des bontés si continues, si vives et si encourageantes. J'avais encore, par la dernière poste, envoyé de la Malgrange quelques rogatons; mais tenons tout cela pour non avenu, et attendons qu'après avoir travaillé à tête reposée, je vienne travailler sous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaisirs quand on a pour critiques des amis si tendres et si éclairés.

Madame du Châtelet vous fait milles tendres complimcnts, et moi j'attends des moyeux. Cela est bien autrement intéressant que Sémiramis. Or, dites-moi, respectable ami, si vous êtes content de mon procédé avec M. l'abbé de Bernis? daignez-vous faire usage des mémoires, dont je vous ai assassiné? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités; je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous; je ne sais si j'en serai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens.

III. — AU MÊME.

A Lunéville, ce 23 d'octobre.

Voici, mon cher et respectable ami, un gros paquet de Babylone; mais, à présent, le point essentiel est d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penser que M. de Montmartel m'ayant écrit de la part de madame de Pompadour, et m'ayant redit ses propres paroles: « Que le roi était » bien éloigné de vouloir me faire la moindre peine, » et que la parodie ne serait certainement point

» jouée; » j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette proscription d'un abus aussi pernicieux est pour Paris comme pour Versailles.

Je vais écrire dans cet esprit à M. Berrier; et l'ordre du roi, à Fontainebleau, sera pour lui un nouveau motif de me marquer sa bienveillance, et une nouvelle facilité de se faire entendre aux personnes qui pourraient favoriser encore la cabale qui s'est élevée contre moi. Je suis fâché que M. le duc d'Aumont soit le seul qui ne réponde point à mes lettres, mais je n'en compte pas moins sur sa fermeté et sur la chaleur de ses bons offices, animé par votre amitié. Je vous prie de m'instruire sur tout ce qui se passe de cette affaire qui m'est devenue très essentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de Luynes, que les parodies étaient d'usage, et qu'on avait travesti Virgile. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de Virgile qui a fait l'Énéide travestie, que les Romains en étaient incapables; que si on avait recité une Énéide burlesque à Auguste et à Octavie, Virgile en aurait été indigné; que cette sottise était réservée à notre nation long-temps grossière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues; que le Théâtre Français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que Gilles et Pierrot ne sont pas faits pour former l'esprit des descendants de Saint-Louis.

Au reste, si j'ai écrit une capucinade, c'est à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vite de mademoiselle Quinault de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goître dont elle s'est défaite. Il y a ici une dame, beaucoup plus jolie qu'elle, qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand service à elle et à ses amants de nous envoyer la joyeuse recette de la demoiselle Quinault. Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés. Et mes moyeux ! ah ! M. de Pont-de-Veyle, mes moyeux !

Ce 24.

Le roi de Pologne, qui avait envoyé ma lettre à la reine, et qui en était très content, a été fort piqué que nos adversaires aient prévalu auprès de la reine, et que ce ne soit pas elle à qui j'aie l'obligation de la suppression de l'infamie. Les mêmes gens qui avaient fait la calomnie sur Zadig, ont continué sous main leurs bons offices, et le roi de Pologne en est très instruit. Dites cela à l'abbé de Bernis, et qu'il écrive à madame de Pompadour pour la suppression de l'infamie à la ville comme à la cour.

112. — A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, 25 d'octobre.

Mon cher ami, votre lettre sans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne m'apprend rien : j'ai toujours compté sur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que messeigneurs les princes de Virtemberg m'honorent de leur souvenir. Je vous prie de leur présenter mes profonds respects et

mes tendres remercîments, et de ne pas oublier M. de Montaulieu.

Il est vrai que je n'écris guère au roi de Prusse. J'attends que j'aie mis Sémiramis au point d'être moins indigne de lui être envoyée; j'y ai fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années que j'envoyai à sa majesté l'esquisse de cette pièce; j'en suis très honteux et très fâché. Ce n'est pas un homme à qui on doive présenter des choses informes; c'est un juge qui me fait trembler. Personne sur la terre n'a plus d'esprit et plus de goût, et c'est pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir passer ma vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable santé a encore plus besoin des eaux de Plombières que de la cour de Lunéville. Je compte aller à Paris au mois de décembre, et vous y embrasser. Si vous n'étiez pas aussi paresseux qu'aimable, je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature française. Je vous exhorterai toujours à faire usage de votre esprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût et vos premières productions m'ont donné d'espérances sur vous. Je suis très fâché de vous avoir été jusqu'ici bien inutile.

VOLTAIRE.

Sans compliment et sans cérémonie.

113. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lunéville, 30 d'octobre.

Je reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et respectable ami, que la prétention de M. de Maurepas est insoutenable; mais savez-vous qu'en réponse à la lettre la plus respectueuse, la plus soumise et la plus tendre, il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi était *d'attendre la suite des premières représentations de ma pièce.* Or, cette suite de premières représentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de Maurepas que les Italiens sont actuellement en droit de me bafouer; et s'ils ne le font pas, c'est qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs misérables farces faites pour la cour et pour la canaille.

M. le duc de Gèvres m'a mandé que les premiers gentilshommes de la chambre ne se mêlaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police; et peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'est de faire servir son autorité à intimider des faquins qui joueraient une pièce malgré eux, et à se faire obéir plutôt par menace que par droit.

Cependant, ce que vous me mandez, et la confiance extrême que j'ai en vous, me font suspendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très

sorte à madame de Pompadour, et même un placet au roi qui n'est pas assurément content à présent de celui qui me persécute. Je supprime tout cela, et je ne m'adresserai au maître que quand je serai abandonné d'ailleurs; mais j'ai besoin de savoir à quoi je dois m'en tenir, et jusqu'à quel point s'étendent les bontés et l'autorité de M. le duc de Fleuri et de M le duc d'Aumont. Je vous demande en grâce d'écrire sur cela promptement à M. le duc d'Aumont, et de me donner la réponse la plus positive sur laquelle je prendrai mes mesures. Je serais très aise de ne pas importuner le roi pour de pareilles sottises, et que la fermeté de M. d'Aumont m'épargnât cet embarras; mais s'il y a la moindre indécision du côté des premiers gentilshommes de la chambre, vous sentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de La Reynière. En voici un autre qui n'est pas de la même espèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un panégyrique; je devrais faire le sien.

Il y en a un aussi pour l'abbé de Bernis. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de sa part; mais j'espère que, s'il est nécessaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de Pompadour, contre les parodies en général, et contre celle de Sémiramis en particulier. Madame de Pompadour est très disposée à me favoriser, mais il ne faut rien négliger.

Madame du Châtelet promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais; mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

Je travaille sous terre pour Mouhi; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très aimables anges.

114. — AU MÊME.

10 de novembre.

Mais mes anges sont donc au diable? Que deviendrai-je? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il est trois heures après minuit; je reprends Sémiramis en sous-œuvre; je corrige partout, selon que le cœur m'en dit. *Spiritus flat ubi vult.*

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de Fleuri me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la sottise italienne qu'après que Sémiramis aurait été jouée à Fontainebleau. C'est encore pis que la lettre de M. de Maurepas. J'en rends compte à M. le duc d'Aumont, et je lui demande qu'au moins, si on persiste à renouveler contre moi le scandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des Italiens, que les premières représentations des Francais soient épuisées; il me semble qu'on en usait ainsi quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus juste. Les premières représentations de Sémiramis n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être censées finies qu'après la reprise. Je vous prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'Aumont.

Je vous prie aussi d'écrire à mademoiselle Duménil qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte

qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de Richelieu, et que je donnerai aux *catilinistes* tout le temps d'être sifflés.

Crébillon s'est conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très digne de sa mauvaise pièce de Sémiramis, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au reste, mandez-moi, je vous en prie, si vous croyez que ce soit à présent le temps de présenter un placet au roi.

L'établissement de madame du Châtelet à Lunéville ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges; vous êtes mes consolateurs.

115. — A M. D'ARNAUD, A PARIS.

Lunéville, 28 de novembre.

COMMENT! vous savez à qui l'on a donné un paquet, et que c'est M. de Montaulieu qui l'a envoyé chez moi! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami, vous deviendrez un homme essentiel, un homme d'importance.

Voici quelque chose de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Prusse; il aime ces guenilles-là. C'est une lettre au duc de Richelieu, qu'un homme de vos amis lui a écrite, sur la statue qu'on lui élève à Gênes (1). Cela ne vaut pas le Cu de Manon, mais je ne suis plus dans l'âge des Ma-

(1) *Voyez* tom. XII de cette édition, Épître LXVIII.



non. C'est votre affaire; mais je vous assure que je vous aime plus solidement que toutes les Manon de Paris.

Vous êtes mal instruit de l'histoire des histrions. Crébillon a retiré tous ses rôles, les a corrigés, les a rendus, et Grandval attend encore son quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer aussi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de Sémiramis que le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompense Arlequin donnera son approbation à Catilina. Le bon-homme aurait dû se souvenir qu'on ne put pas seulement parodier sa Sémiramis. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embrasse et je vous aime, parce que vous faites de bons vers, et que vous êtes un bon cœur.

116. — A M. MARMONTEL, A PARIS.

A Lunéville, 15 de décembre.

Mon cher ami, voici ce qui m'est arrivé; vous verrez que je ne suis pas heureux. J'étais à la suite du roi de Pologne, dans une de ses maisons de campagne; un paquet, qui, dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville; et comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contre-signés, on renvoie le paquet à Paris. Je soupçonne que c'était Denis, et je sens tout ce que j'ai perdu. Heureusement nous avons ici ce Denis si bien écrit, si rempli de belles choses, et si approuvé

de tous les gens de goût. Mon cher ami, j'ai été attendri jusqu'aux larmes de votre charmante épître. Elle me fait autant de plaisir que d'honneur; c'est un monument que vous érigez à l'amitié; c'est un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'est le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le vôtre console de toutes les fureurs de l'envie, et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites sur notre respectable ami Vauvenargues, doit bien faire souhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je désire, c'est d'hériter des sentiments que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, et voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir incessamment, vous embrasser, vous dire à quel point je suis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie achevée. Je m'imagine que les plaisirs font chez vous les entr'actes un peu longs, et que vous quittez souvent Melpomène pour quelque chose de mieux; mais vous êtes comme les héros qui réunissent les plaisirs et la gloire. Adieu, vous faites la mienne. Je vous embrasse mille fois. Madame du Châtelet est charmée de vos talents, et vous fait ses compliments.

117. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre.

Enfin, je ris aux anges en recevant leur lettre.

Vos conseils sont suivis ou plutôt prévenus, et partout j'ai rendu raison de l'inaction forcée d'Assur.

Il me semble que le point dont il s'agit, c'est la clarté. On voit bien nettement qu'Assur est entré dans ce mausolée (fait en labyrinthe, selon l'usage des anciens), par une issue secrète; et l'autre ange, M. de Pont-de-Veyle, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet Assur n'est pas parvenu plutôt à l'endroit du sacrifice. Ninias dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ses pas loin derrière lui dans ce tombeau. Autre degré de lumière; Azéma répond : C'est peut-être *votre mère qui a été assez hardie pour envoyer à votre secours dans cet asile inabordable et sacré*. Ces mots préparent, ce me semble, la terreur, et fortifient le tragique de la catastrophe, loin de le diminuer, puisqu'il se trouve enfin que c'est la reine elle-même qui est venue au secours de son fils.

Assur est donc tout naturellement amené du tombeau sur la scène; et Azéma, se jetant au-devant du coup qu'Assur veut porter à Ninias, augmente la force de l'action, en rend le jeu noble et naturel. Il est absolument nécessaire que cette action se passe sous les yeux et non en récit, et que Ninias commence à apprendre son malheur de la bouche même d'Assur. Si vous êtes contents, madame et messieurs, je le suis aussi, et je me mets à l'ombre de vos ailes.

118. — AU MÊME.

31 de décembre.

Je ne suis point étonné de la chute de Catilina: l'auteur n'avait pas consulté mes anges. Ce n'est pas avec une cabale, c'est avec des amis éclairés et sévères qu'on fait réussir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et respectable ami, me persuade que Catilina ne durera pas long-temps. La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a personne qui aille bâiller deux heures, pour avoir le plaisir de me rabaisser. Sémiramis est entièrement à vos ordres; elle ne se remontrera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un peu moins insolemment que Crébillon: il méritait un peu sa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi, par la sottise qu'il a faite de mettre son nom au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens, par l'approbation qu'il a donnée à la parodie, par la mauvaise grâce avec laquelle il voulait retrancher de mon ouvrage des vers que vous approuviez. On ne peut pas abuser davantage de la misérable place qu'il a de censeur de la police. Sa conduite est cent fois plus mauvaise que celle de sa pièce; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges.

Je suis bien fâché de l'état languissant où est encore madame d'Argental: je compte lui écrire quand je vous écris. Le digne coadjuteur devrait bien m'envoyer ses remarques sur Catilina. Un plan écrit de sa main, avec cette éloquence que je lui connais, amuserait bien madame du Châtelet dans sa soli-

tude. Nous ne revenons qu'après les Rois; nous aurons le temps de recevoir de vos nouvelles.

Bonsoir, mes chers anges, je soupire après le moment de vous revoir.

M. de Betz ne marie-t-il pas incessamment sa seconde fille au fils du *Bon-Dieu?* (1)

119. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

Décembre.

Je vous avais déjà mandé, monsieur, que j'étais très fâché qu'on se fût hâté d'envoyer, malgré moi, des copies informes de cette petite pièce (2), qui d'ailleurs a, ce me semble, l'approbation de tous les gens de goût et de bon sens. Je suis encore plus fâché et moins surpris qu'il y ait des hommes assez méchamment bêtes pour trouver à redire qu'on mette, parmi les agréments de la vie, de bons soupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on est les délices et le modèle La seconde leçon vaut certainement mieux; mais à votre place, j'aurais laissé subsister la première pour punir les sots. Les caillettes et les imbéciles du bel air qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'esprit, ni en autre chose, cherchent à mordre sur tout. Ces honnêtes gens là ont fait ce qu'ils ont pu pour que M. de Richelieu trouvât mauvais que je lui écrivisse comme Voiture écrivait au prince de Condé; mais il n'a pas été leur dupe; et, en vérité, plus je vais en avant,

(1) M. de *Choiseul Bon-Dieu*, nom de société qu'on lui donnait à la cour de Lorraine.

(2) *Voyez* les Variantes de l'Épître au président Hénault, du 28 de novembre 1748, tom. XII de cette édition.

plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriser les sots discours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi je me console de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation, et de la haine des demi-beaux esprits, par l'honneur de votre amitié. Madame du Châtelet pense comme moi. Elle vous fait mille compliments. Elle vient d'achever une préface de Newton, qui est un chef d'œuvre et qui fait honneur à son sexe et à la France. Elle a résisté avec courage aux impertinences des caillettes, et passera, dans la postérité, pour un génie respectable. Si elle n'avait pas méprisé les mauvaises plaisanteries, elle n'aurait pas fait des choses admirables que les ricaneurs n'entendront pas.

* 120. — A Mme DE CHAMBONIN.

De Lunéville, décembre.

Le plaisir d'aller vous surprendre au Chambonin, madame, du moins l'espérance que j'en avais, m'empêche depuis long-temps d'avoir l'honneur de vous écrire. J'ai toujours compté partir de jour en jour, et quitter la cour de Lorraine pour aller goûter auprès de vous les charmes de l'amitié et de cette vie que vous m'avez fait aimer. Je n'attends plus qu'une lettre de votre amie madame du Châtelet et de madame de Roncières pour partir. Permettez donc, madame, que je vous adresse celle-ci que j'écris à madame de Roncières, et que je vous supplie de la lui faire tenir par un exprès, afin qu'une réponse prompte me mette en état d'al-

ler bientôt vous faire ma cour. Une des plus agréables nouvelles que je puisse jamais recevoir, serait que votre fortune fût un peu augmentée. Il me semble que c'est la seule chose qu'on puisse vous désirer. Pardonnez ce petit mouvement qui est peut-être d'indiscrétion, au tendre attachement, que je vous ai voué pour jamais. Quand on aime véritablement, on se passe hardiment des choses dont on ne dit mot au reste du monde. Nous attendons tous les jours ici une bataille gagnée ou perdue. Il y a ordre aux portes de ne point laisser passer des courriers extraordinaires. Cet ordre fait penser qu'on veut donner le temps au courrier de l'armée de porter la nouvelle. D'ailleurs, on sait ici très peu de chose de la façon dont les armées sont postées. Le lansquenet et l'amour occupent cette petite cour. Pour moi, quand la tendre amitié m'occupera au Chambonin, je serai bien content de mon sort. Comptez, madame, pour toute ma vie, sur mon tendre et respectueux attachement.

121. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Cirey, le 21 de janvier 1749.

O ANGES ! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau que de faire tournoyer Assur à l'entour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conspiration et de la manquer, que de faire venir Assur enchaîné, que de prévenir la catastrophe, et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéressants, et dont l'exposé serait le comble de l'ennui. Un vraisemblable froid et

glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu; et quand on est arrivé aux bornes de son talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vite au colin-maillard du tombeau, quand il sera touché du reste. Voilà une très petite partie de mes raisons; je remets le reste au bienheureux moment où je serai dans votre ciel.

Je ne sais pas quelles sont les choses essentielles dont il faut que je parle à M. de Richelieu; il nous mande qu'il a proscrit pour jamais les parodies. Je ne sais rien de plus essentiel que le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caisse de Bar, mais il faut que madame du Châtelet règle ses affaires avec son fermier, et que ses forges passent devant Sémiramis.

A l'égard des Slotz, il vaut mieux leur parler le 1er février que de leur envoyer des plans de décorations; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds.

Madame du Châtelet vous fait les plus tendres compliments; elle vient d'achever une préface de son Newton, qui est un chef-d'œuvre. Il n'y a personne à l'Académie des Sciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à son sexe et à la France. En vérité, je suis saisi d'admiration.

Valete, angeli.

122. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 de mars.

Je vous envoie donc, monsieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d'esprit que vous, et

dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez surtout le secret à M. de Valori : il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les personnes qui vous ont ôté le ministère protégent Catilina, cela est juste.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

123. — AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 23 aprile.

O ricevuto l'orore della sua lettera, del 17 marte, coi bellissimi versi che sono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo stimolo, che m'instigarebbe à correre più allegramente nella strada della virtù, se la mia debole salute non ritardasse il mio corso, et non fosse per infiacchire le mie piccolo forze. Non posso credere che cotali versi sieno tutti composti da un giovane suo parente, et me viene un piccolo dubbio, che vostra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò seriosamente, et con riverenza ed amminirazione, ciò che dice Didone da scherzo, o piutosto con un amaro rimprovero :

Egregiam verò laudem, et spolio ampla refertis,
Tuque, puerque tuus.

E dirò ancora al nipote :

Avunculus excitet Hector.

Sperò di recevere frà pochi giorni il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto le do avviso, che ho presa la libertà di mandargli un piego per la via di Venezia, non sapendo allora che vostra eminenza fosse per andarsene à Roma: questo piego contiene una piccola dissertatione intorno l'opinione volgare, che pretende tutto il nostro globo esser stato spesso rovesciato e fracassato e che asserisce le balene aver nuotato durante molti secoli sulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra sia esta sempre come fù creata (li 150 giorni del diluvio in fuori.)

Gli esemplari che o mandati à vostra eminenza le capitaranno in Roma, e le sarranno rimandati dà Brescia. O che commercio! Mi cumula ella di perle, e d' oro, e gli mando in contracambio chiocchevie; mà se i miei tributi sono leggieri, non è così fralle il mio ossequio, e la mia costante ammirazione.

Sarò sempre coll' umiltà più rispettosa, et colle più ardenti brame del mio cuore, etc.

124. — A M. MARMONTEL.

Vendredi au soir, m[illegible].

« Je suis très reconnaissant de l'honneur que me » veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom » qu'il veut mettre à la tête de son ouvrage. On dit » qu'il a eu le plus grand succès. Je vous en fais mon » compliment à tous deux. »

Ces paroles sont tirées de l'Épître de M. le maréchal de Richelieu, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hom-

mes, écrite aujourd'hui de Marly à votre ami Voltaire. Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi, et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner madame du Châtelet toute la journée pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de Richelieu, que je ferai partir sur-le-champ. *Te amo, tua tueor, te diligo, te plurimùm, etc.*

125. — À Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

Cela n'est pas vrai, madame; vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne soit trop vrai, et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir, mort ou vif, savoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gaussin sort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle est. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de Sémiramis. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, si jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à Nanine, mais je me meurs.

126. — A M. MARMONTEL.

Mercredi au soir, mai.

Voici votre second triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres pardevers vous à l'Académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite, a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher Vauvenargues s'il vivait! J'ai relu son livre à Versailles; c'était bien là le germe d'un grand homme que les sots ne connaîtront pas. *Vale.*

127.—AU MÊME.

16 de juin.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'Aristomène est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières, ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé; (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts ?) mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore

mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique, entend mal son métier quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'Inès de M. de La Motte; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? les satires passent, comme dit le grand Racine, et les bons écrits qu'elle attaque, demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents et de très grands talents au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très pénible, et souvent très mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuf-

fisance, qui louent à tort à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant, c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner long-temps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

128. — A. M. DIDEROT.

Juin.

Je vous remercie, monsieur, du livre ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites des jugements qui formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils

n'entendent point, et les méchants qui se joignent aux imbécilles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de Sanderson, qui nie un Dieu parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être; mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très intelligent, qui m'aurait donné tant de suppléments de la vue; et en apercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion nécessairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, monsieur, que vous me fassiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être, etc.

129. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Cirey, 28 juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter des appartements délicieux, ses livres, sa liberté, pour aller jouer à la comète. Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles.

Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine Nanine, quand on ne la jouera plus. Le sieur Minet, homme fort dangereux en fait de manuscrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre Nanine entre les mains de mademoiselle Gaussin, après la représentation: et mademoiselle Gaussin doit la serrer et vous la rendre après son enterrement. Cela fait, je vous supplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, sous l'enveloppe de M. Alliot, conseiller aulique de sa majesté, etc.

Comment va la santé de madame d'Argental? Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit à Auteuil. M. de Choiseul digère-t-il? M. de Pont-de-Veyle est-il toujours gras à lard? M. l'abbé de Chauvelin prend-il son lait tous les soirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois où je vais aller avec madame du Châtelet. J'ai tant fait parler ces messieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire et tout ce qu'ils disent, ne vaut pas assurément le charme de votre société.

Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur serait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

n'entendent point, et les méc[illegible] ARGENTA[illegible]
aux imbécilles pour proscri[illegible]

Mais je vous avoue qu[illegible] de juill[illegible] de l'avis de Sanderson [illegible] est né aveugle. Je m[illegible] enc[illegible] rais, à sa place, [illegible] qui m'aurait don[illegible] et en apercev[illegible] nis dans to[illegible] [illegible]t poi[illegible] ouvrier ir[illegible] [illegible]oyer ma pi[illegible] préten[illegible] [illegible]ut vous vous portez, tout [illegible]s ne sauriez croire dans qu[illegible] n[illegible] [illegible]es son silence me jette.

[illegible]adame du Châtelet, qui vous fait ses compliments, compte accoucher ici d'un garçon, et moi d'une tragédie; mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier Sémiramis. Je vais écrire aux Slotz, et leur recommander un beau mausolée. Adam en fait ici un pour la reine de Pologne, qui est digne de Girardon. Pourquoi faut-il que Ninus soit enterré comme un gredin? Il faudra que le Curi fasse de son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de Catilina.

Écrivez-moi donc, paresseux anges.

131. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 24 de juillet.

Enfin je respire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la santé de madame d'Argental; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que

ra-t-il toujours si mesquinement
M. de Richelieu, premier gentil-
; j'envoie à M. de Curi, inten-
ux, un petit mémoire, pour
porte qui se brise avec
e, et une trappe qui
abîmes. Notre ami
sur N ier du mausolée.
aïde. Je fesa s, comme un
tais au désespoir. J
Gaussin, j'avais écrit à ma nie aient fait
d'envoyer chez vous. Mon ange, adame
jamais dans ces tourments-là, tant que la sa j'en
madame d'Argental ne sera pas raffermie. er

Je reçois donc Nanine, et je la mets dans le fond d'une armoire pour y travailler à loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes ? Le sujet le comporte. La Chaussée avait bien fait cinq actes de sa Paméla, dans laquelle il n'y avait pas une scène. Je n'interromprai point notre tragédie (1). Ce n'est pas une pièce tout-à-fait nouvelle; ce n'est pas non plus Adélaïde ; c'est quelque chose qui tient des deux; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondements. Vous aurez, dans un mois, cette esquisse, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles, en me fesant entrevoir qu'on pourrait jouer Mahomet ? Je serais bien content, surtout si Roselli jouait Séide.

(1) Le duc de Foix.

Pourquoi permet-on que ce coquin de Fréron succède à ce maraud de Desfontaines? Pourquoi souffrir Rafiat après Cartouche? Est-ce que Bicêtre est plein?

Adieu, divins anges; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Je souhaite sa santé et son ventre à madame d'Argental. Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas de votre race; mais que madame d'Argental se porte bien : il vaut mieux avoir de la santé que des enfants.

132. — AU MÊME, A PARIS.

A Lunéville, 29 de juillet.

Anges, voici le cas de déployer vos ailes. M. de La Reynière doit vous envoyer une tragédie : ce n'est pas lui pourtant qui en est l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser madame d'Argental dans son superbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà assemblés, messieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais Nanine, mais Sémiramis, que deviendront-elles? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illustre poëte Roi, outré, comme de raison, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette Nanine à une excellente pièce de sa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuse. Il ne serait pas mal, pour mortifier ce scorpion qu'on ne peut écraser, de reprendre Nanine avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des personnes qui, dans le fond du cœur, n'en seront pas mécontentes. Mais Sémiramis! Sémiramis! c'est là l'objet de mon am-

bition. Ninus sera-t-il toujours si mesquinement enterré? J'écris à M. de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de Curi, intendant des menus tombeaux, un petit mémoire, pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abîmes. Notre ami Le Grand avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras, comme un moine?

On ne m'a pas dit que les Amazones aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour madame du Bocage, qui prenait la chose fort à cœur; et j'en suis fâché pour ma nièce, qui veut vite réparer l'honneur du sexe; mais si elle se presse, cet honneur là restera comme il est: elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre Diderot? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philosophe.

P. S. Je vous avais parlé de mettre Nanine en cinq actes; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter, je vous supplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou six représentations de Nanine, quand ce ne serait que pour faire faire la grimace à Roi, et enlaidir encore le vilain.

133. — AU MÊME.

A Lunéville, le 12 d'auguste

O ANGES ! j'oserai écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prussse est un peu plus sévère que celui de nos partisans; mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand homme.

Ah ! vraiment, il est bien question de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire; je n'y veux pas assurément songer. Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie; vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 trois du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi et me dit : Venge Cicéron et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouse de Catilina, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir; mais qu'importe ? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, Catilina a été fait, et tel à peu près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de Tullie amoureuse, point de Cicéron proxenète; mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. Fulvie vous déchirera le cœur, vous adorerez Cicéron. Que vous aimerez César ! que vous direz : voilà Caton ! Et Lucullus, Crassus, qu'en dirons-nous ?

O mes chers anges ! Mérope est à peine une tra-

gédie en comparaison; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre, mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

J'ai fait à peu près ce que vous avez voulu pour Nanine; c'est l'affaire de deux minutes.

Adieu, adieu; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille compliments. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la comète qu'elle et moi.

P. S. Je suis peu de votre avis, messieurs, sur bien des points qui concernent Adélaïde; mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

134. — AU MÊME, A PARIS.

A Lunéville, le 16 d'auguste.

Cet ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina? C'est Cicéron qui est le héros; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: Cicéron et Catilina.

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais avoir tous ceux qui aiment les grands hommes; Cicéron l'était.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte

au président Hénault. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés : mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que Sémiramis. Courage, coadjuteur ! Aux armes, monsieur de Choiseul ! Animez-vous, M. de Pont-de-Veyle ! Soyez tous de vrais Romains; battez les barbares.

135. — A Mme DU BOCAGE, A PARIS.

A Lunéville, le 21 d'auguste.

Madame du Châtelet, madame, a reçu votre présent. Vous êtes deux amazones qui, dans des genres différents êtes au-dessus des hommes. Orithie fait mille remercîments à Antiope. Pour moi, qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étais un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame; et les miens sont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talents. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin; et si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode, mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut

rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière, que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de Catilina, et même de l'avoir fait prodigieusement vite; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'est pas que j'ai voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître, M. de Crébillon; mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu peindre Cicéron tel qu'il était en effet. Figurez-vous le François II de M. le président Hénault; voilà à peu près mon Catilina. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène; ainsi, nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes compliments à M. du Bocage. J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnaissance respectueuse, etc.

136. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 d'auguste.

Je reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau de rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse, c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de Catilina; la véhémence, la vertu agissante de Cicéron; la jalousie du sénat, le développement du caractère de César. Point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus narellement séduite par Catilina, qu'on dit dans l'histoire et dans la pièce, que ce monstre était aimable.

Je ne sais pas si vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas : *In nova fert animus.* Je sais que c'est un préjugé dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait six mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le bassin s'est rempli tout d'un coup.

Ah ! que madame d'Argental a dit un beau mot! qu'il faut ne songer qu'à bien faire, et ne pas crain-

dre les cabales. Ce que je crains, ce sont les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire estropier; mais avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir Romains. Sarrazin Romain! quel conte! et César, où est-il? Du secret: vraiment oui; c'est bien cela sur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'âme d'un bout à l'autre, et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de Pompadour; car il ne faut pas braver les Grâces, et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aiment Cicéron seront de mon parti! Ah! si Sarrazin jouait ce rôle comme Cicéron déclamait ses Catilinaires, je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos Français musqués ne connaissent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuse* ne donnent point. Il est temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans Électre.

Que diable est donc devenue la lettre du coadjuteur? s'il l'a adressée à Cirey, tout est perdu. Coadjuteur, voyez si j'ai peint les chambres assemblées.

Bonsoir, vous tous que j'aime, que je respecte, à qui je veux plaire. Bonsoir, mon public. Madame du Châtelet est plus grosse que jamais.

137. — AU MÊME, A PARIS.

A Lunéville, 23 d'augusto.

Je reçois, ô anges! votre foudroyante lettre du

17; ne contristez pas votre créature, et ne me demandez pas un secret qui m'aurait fait une affaire très sérieuse avec une personne très aimable et très puissante. Il était impossible de faire secrètement Catilina dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas instruire madame de Pompadour. C'est un devoir indispensable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui est ici.

Je sais bien tout ce que j'aurai à essuyer; je sais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes; enrôlez-moi des soldats, créez des officiers. Le président Hénault est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très instamment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé; il est indigné de la monstrueuse farce dans laquelle Cicéron a été représenté comme le plus imbécille des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon respectable ami.

Comptez que la scène de César et de Catilina fera plaisir à tout le monde, et surtout au président Hénault. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau fidèle. J'avais oublié de vous dire que le sujet de cette tragédie est encore moins Catilina que Rome sauvée. C'est là, je crois, son vrai nom, si on n'aime mieux l'appeler Cicéron et Catilina.

Ces misérables comédiens allaient jouer tranquil-

tement l'Amant précepteur (1), où il y avait cinquante vers contre moi, que ce bon Crébillon avait autorisés gracieusement du sceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle Gaussin, malgré ses infâmes confrères qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme Cicéron, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de Marc-Antoine, mais j'ai trouvé en vous un Atticus.

Madame du Châtelet joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de M. le coadjuteur.

138. — AU MÊME.

A Lunéville, 28 d'auguste.

J'ATTENDS la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de Pompadour, pleine de bontés; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes, qui ne cherchent qu'à me nuire, ont pu lui donner.

Soyez très convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de Pompadour de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son âme à

(1) Ou le Faux savant, et ensuite l'Amour précepteur, par du Vaure.

tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de Pompadour, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse du Maine que j'ai fait ce Catilina qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse du Maine, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président Hénault. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret, font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve Rome sauvée fort audessus de Sémiramis. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que j'en dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des Saisons de M. de Saint-Lambert. Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux; il les fait aussi bien, et à mon gré beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en

attends que des vessies de cochon par le nez. Saint-Lambert, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre Rome sauvée et Sémiramis. Savez-vous que c'est un homme qui trouve Électre détestable? Il pense comme Boileau, s'il écrit comme lui. Électre amoureuse! et une Iphianasse, et un plat tyran, et une Clytemnestre qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un Palamède, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce! Ma foi Saint-Lambert a raison: cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger Cicéron, mordieu, je vengerai Sophocle.

Madame du Châtelet n'accouche encore que de problèmes.

Bonsoir, bonsoir, anges charmants! Comment se porte madame d'Argental? Ma nièce doit vous prier de lui faire lire Catilina; ma nièce est du métier; elle mérite vos bontés.

139. — AU MÊME.

A Lunéville, 1er de septembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleste; je ne sais encore ce que je dois penser de Rome sauvée. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame du Châtelet n'est point encore accouchée, mais Fulvie l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie Nanine telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'Électre, et d'Électre sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de Mérope; mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de Curi m'a écrit qu'on avait ordonné un beau tombeau pour très haut et très puissant prince Ninus, roi d'Assyrie. Détachez, je vous en prie, M. de Bachaumont aux sieurs Slotz ; Slotz signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du Catilina ; mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et j'ose dire embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, Catilina est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai Sémiramis à cœur. Quand jouera-t-on cette Sémiramis ? quand viendra Catilina? Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois écrire à madame de Pompadour. Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame, qui fit travailler Racine et Corneille à Bérénice.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise; et cela, parce que le rapporteur (je ne sais quel est ce bon-homme) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

140. — AU MÊME, A PARIS.

A Lunéville, 4 de septembre.

Grâces vous soient rendues; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'Argental que du sort de Rome. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à Catilina ni à Électre que je n'aie l'esprit en repos.

Madame du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son Newton, s'est senti un petit besoin; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'Argental se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'Électre, avant d'achever de sauver Rome. Je vous demande en grâce de faire au président Hénault la galanterie de lui montrer le premier acte. Qu'importe que l'épée de Catilina soit mal placée sur une table? ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre usage? L'objet de ce premier acte est de donner une grande idée de Cicéron, et de

peindre César. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je suis sûr que le président Hénault en sera très content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite, mais je veux que le public la désire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen de M. de La Reynière, l'ouvrage du docteur Smith. C'est un excellent homme que ce Smith. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami. Est-il bien vrai que les échevins vont devenir connaisseurs, et que la ville a l'Opéra? Est-il bien vrai que la façade de Perrault, tant bernée par Boileau, sera découverte? qu'on fait une belle place devers la Comédie? Dites-moi, je vous en prie, quel est l'architecte?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Versailles, et lui ôter cet œil de bœuf. Comment le fastueux Louis XIV avait-il pu se loger si mal? Voilà bien des choses à la fois. On n'en saurait trop faire: la vie est courte. Si on employait bien son temps, on en ferait cent fois davantage.

Chers conjurés, mille tendres respects.

141. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, 4 de septembre.

Mon cher abbé Greluchon saura que madame du Châtelet étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit: *Mais je sens quelque chose!*

Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse, ne savais que faire, je me suis mis à faire un enfant tout seul; j'ai accouché en huit jours de Catilina. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fisse, en une semaine, ce que Crébillon avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame du Châtelet, et épouvanté des miennes.

Je ne sais si madame du Châtelet m'imitera, si elle sera grosse encore; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de Catilina, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur-le-champ Électre. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules dans la maison de Crébillon.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau sujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cicéron ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous?

Mille respects, je vous en prie, à madame de Voisenon.

* 142. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Lunéville, 4 septembre.

Madame du Châtelet vous mande, monsieur, que cette nuit, étant à son secrétaire et griffonnant

quelque pancarte newtonienne, elle a eu un petit besoin. Ce petit besoin était une fille qui a paru sur-le-champ. On l'a étendue sur un livre de géométrie *in* 4°. La mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se coucher; et si elle ne dormait pas, elle vous écrirait. Pour moi qui ai accouché d'une tragédie de Catilina, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot, et moi, il m'a fallu faire un Cicéron, un César, et il est plus difficile de faire parler ces gens là que de faire des enfants, surtout quand on ne veut pas faire un second affront à l'ancienne Rome et au Théâtre Français. Conservez-moi vos bontés; aimez Cicéron de tout votre cœur; il était bon citoyen comme vous, et n'était point m......... de sa fille, comme l'a dit Crébillon. Mille respects.

143. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 de septembre.

Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans (1) qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux: il y avait un grand article pour vous dans ma lettre; madame du Châtelet m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président Hénault. Cette malheureuse petite fille dont elle

(1) Madame la marquise du Châtelet.

était accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas ! madame, nous avions tourné cet évènement en plaisanterie; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaîté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey avec M. du Châtelet. De là je reviens à Paris sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une âme respectable.

144. — A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar, ce 14 de septembre.

Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit ! quelle joie malheureuse, quelle suite funeste! quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être ! Conservez-vous, vivez; et si je suis en vie, je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. du Châtelet, je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte

vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raisons. Ah! cher abbé, quelle perte!

145. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Cirey, 21 de septembre.

Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me fesant fondre en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château: une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi, j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible; vous en sentez toute l'amertume, et vos âmes charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me pro-

curer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser; mais que je retrouve donc madame d'Argental en bonne santé! Je me flatte que M. de Pont-de-Veyle et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

146. — AU MÊME.

A Cirey, 23 de septembre.

Mon adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie de ce grand homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin, je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'Argental. Vous faites ma consolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui serait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur-le-champ des locataires, et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas supporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez; mais les lieux qu'elle embellissait

me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse; j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vu naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à parler à son mari, à son fils. Enfin, les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse, en arrivant, trouver madame d'Argental en bonne santé, et je me croirai capable de quelque plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

147. — AU MÊME.

A Châlons, 3 d'octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées; me voici à Châlons; j'irai passer deux ou trois jours à Reims chez M. de Pouilli; c'est une âme comme la vôtre, et un esprit bien philosophique; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame du Châtelet avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraie. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies ? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah ! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite !

Madame Denis m'a mandé que vous aviez lu sa pièce, et que vous en étiez plus content qu'autrefois; mais ce n'est pas là mon compte. Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de madame du Bocage! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme ne doit point sortir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims chez M. de Pouilli. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment se portent madame d'Argental, monsieur votre frère, M. de Choiseul et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce Catilina dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'auguste. Depuis le 15 auguste jusqu'au premier de septembre j'avais travaillé à Électre, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de Catilina, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec Électre que j'avais laissée là après l'avoir faite; et j'avais repris Catilina avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon âme, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin

Catilina dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous serez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

148. — AU MÊME.

A Reims, 5 au soir, en arrivant.

S'il n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et que j'ai beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'Argental m'inquiète! cela est bien long! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous; il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le soyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce; mais je se-

rais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société; mais que madame d'Argental, qui en fait le charme, se porte donc mieux!

149. — AU MÊME.

A Reims, 8 d'octobre.

J'AI cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire, et voici ce que mon écrivain m'a envoyé après avoir lu la pièce (1). Ce n'est pas que je pré-

(1) Ce sont les vers suivants, que nous imprimons sur le manuscrit original de M. Tindis.

A M. DE VOLTAIRE.

Sur sa tragédie de Catilina.

Enfin, le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître;
Tout Paris dira: Le voilà;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,
Montreront leur vrai caractère;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,

tende captiver votre suffrage par le sien; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien, et ait si bien écrit. M. de Pouilli pense comme le copiste; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de Pouilli, au reste, est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore Cicéron, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce Pouilli; il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million; il a mis ce million en bienfaits, il vient de mourir. Mon Pouilli, qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraison funèbre de ce chanoine qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer Cicéron, car il l'imite bien heureusement. Je pars, mes adorables anges; car, quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure santé. C'est là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plutôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
César, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Par son très humble et très obéissant serviteur,
TINOIS, de Reims.

130. — A Mme DU BOCAGE.

A Paris, ce 12 d'octobre.

J'arrive à Paris, madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle fesait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne qui venait de traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire, de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre Milton avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisan plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre, nommé Roi, en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, madame, qu'une tache dans

votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentiments où l'on se borne, quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes compliments à M. du Bocage.

151. — A M. D'ARNAUD.

Ce 14 d'octobre.

Mon cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très grand homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamants et le cavagnole: voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes compliments à M. Morand.

Adieu, mon cher d'Arnaud; je vous embrasse.

152.—A M. D'AIGUEBÈRE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, 26 d'octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très inutile à notre cendre. Elle a laissé des monuments qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamants, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aiguebère, et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à vos procès; mais à présent qu'ils sont finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris; Dieu le veuille! Si vous faites cas d'une vie douce avec d'anciens amis et des philosophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi seul la maison que je partageais avec madame du Châtelet. Les lieux qu'elle a

habités nourrissent une douleur qui m'est chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame Denis, qui pense aussi philosophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-dessus tout cela, a beaucoup d'amis, et est dans le monde sur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le second appartement où vous seriez très à votre aise; vous pourriez vivre avec nous, et vous seriez le maître des arrangements. Je vous avertis que nous tiendrons une assez bonne maison. Elle y entre à Noël; et même, si vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement; il me semble que vous êtes fait pour qu'on ait soin de vous. Je vous avoue que ce serait pour moi une consolation bien chère de passer avec vous le reste de mes jours. Songez-y et faites-moi réponse; je vous embrasse tendrement.

* 153. — A Mme DE MONTRÉVAL,

SOEUR DE Mme DU CHATELET.

15 novembre.

Madame, permettez que je remette sous vos yeux le résultat de l'entretien que j'eus l'honneur d'avoir avec vous il y a deux jours. M. le marquis du Châtelet se souvient que, de plus de quarante mille francs à lui prêtés pour bâtir Cirey et pour d'autres dépenses, je me restreignis à trente mille livres, en considération de sa fortune et de l'amitié dont il m'a toujours honoré; que, de cette somme réduite à trente mille livres, il me passa une promesse de

deux mille livres de rente viagère que lui dicta Bronod, notaire. Vous savez, madame, si j'ai jamais touché un sou de cette rente, si j'en ai rien demandé, et si même je n'ai pas donné quittance plusieurs années de suite, étant assurément très éloigné d'en exiger le payement.

Vous n'ignorez pas, madame, et M. du Châtelet se souvient toujours avec amitié, qu'après avoir eu le bonheur d'accommoder son procès de Bruxelles, et de lui procurer deux cent mille livres d'argent comptant, je le priai de trouver bon que je transigeasse avec lui pour cette somme de trente mille livres, et pour les arrérages dont je n'avais pas donné quittance, et que je touchasse seulement pour finir tout compte entre nous, une somme de quinze mille livres une fois payée. Il daigna accepter d'un ancien serviteur cet arrangement qu'il n'eût pas accepté d'un homme moins attaché, et sa lettre est un témoignage de sa satisfaction et de sa reconnaissance. En conséquence, je reçus dix mille livres, savoir : deux mille livres qu'il me donna à Lunéville, et huit mille livres que me compta le sieur de La Croix, à Paris.

Les cinq mille livres restant devaient être employées par madame du Châtelet à mon appartement d'Argenteuil et à l'acquisition d'un terrain, et je remis une quittance générale à madame du Châtelet.

L'emploi de ces cinq mille livres n'ayant pu être fait, vous voulez que j'en agisse toujours avec M. du Châtelet comme j'en ai déjà usé. J'avais cédé trente mille livres pour quinze mille livres ; eh bien!

aujourd'hui, je céderai cinq mille livres pour cent louis, et ces cent louis encore je demande qu'ils me soient rendus en meubles; et en quels meubles? dans les mêmes effets qui viennent de moi, que j'ai achetés et payés, comme la commode de Boule, par moi achetée à l'inventaire de madame du Tort, mon portrait garni de diamants et autres bagatelles. Je prendrai d'ailleurs d'autres effets que je payerai argent comptant. Vous n'avez pas été mécontente de cet arrangement, et je me flatte que M. le marquis du Châtelet m'en saura quelque gré, et qu'il me conserve des bontés qui me sont aussi précieuses que les vôtres. Je fais plus de cas de son amitié que de cinq mille livres.

J'ai l'honneur, etc.

154. — AU PÈRE VIONNET,

JÉSUITE, QUI LUI AVAIT ENVOYÉ SA TRAGÉDIE DE XERXÈS.

Paris, 14 de décembre.

J'ai l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très faible reconnaissance d'un fort beau présent. Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres; mais j'offre ce que j'ai (1). Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de Crébillon que moi. Vous avez fait plus de tort à son Xerxès que je n'en ai fait à sa Sémiramis. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a long-temps

(1) Il lui envoyait un exemplaire de sa tragédie de Sémiramis.

que je suis sous les étendards de votre société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

155.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Versailles, janvier 1750.

Vous saurez, mes anges, que votre créature s'est trouvée un peu mal à Versailles. Que dites-vous de madame Denis qui l'a su, je ne sais comment, et qui est partie sur-le-champ pour venir me servir de garde? Je souhaite qu'Oreste se porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à Catilina.

Il n'y a point de vraie tragédie d'Oreste sans les cris de Clytemnestre. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que Clytemnestre s'en aille, et laisse là son mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les sœurs; surtout quand une Gaussin parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné assez d'étendue à la scène de l'urne; elle est étranglée à la lecture, il semble que tous les personnages soient

hâtés d'aller : mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète Oreste dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger Sophocle, mais surtout pour vous faire ma cour ; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire, et je ne suis ici qu'en retraite.

156. — A Mlle CLAIRON.

Janvier.

Votre courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques, à la cabale et à la fatigue ? Comment vous portez-vous, belle Électre ? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi ; ce n'est pas là mon compte ; il me faut des espaces terribles. Vous demandez qu'on accourcisse la scène des deux sœurs au second acte ; cela est fait, sans qu'il vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'Iphise, et n'ai point touché à la jupe d'Électre.

Je prie la divine Électre, dont je me confesse très indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentiments qui doivent y régner, et les nuances des sentiments qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais ; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talents dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner, et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

157. — A LA MÊME.

SUR LA TRAGÉDIE D'ORESTE.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très léger, mais qui est très important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit:

Pammène vous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure;
Il y va de ses jours. . . .

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très douloureux,

> Ah!... que m'avez-vous dit!
> Vous vous êtes trompée....

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents (1).

158. A LA MÊME.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiselle Clairon, et cela est bien juste. Elle trouvera dans son rôle plusieurs changements. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau; il est copié et porté sur les rôles. Mademoiselle Clairon est suppliée de vouloir bien se trouver demain

(1) Mademoiselle Clairon, en communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de Voltaire lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir: tant il est vrai que la modestie est le partage des talents supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talents médiocres! Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité. (*Édit. de Kehl.*)

aux foyers. Elle sera le soutien d'Oreste, si Oreste peut se soutenir. Madame Denis lui fait les plus tendres compliments, et Voltaire est à ses pieds. Il lui demande pardon à genoux des insolences dont il a chargé son rôle. Il est si docile qu'il se flatte que des talents supérieurs aux siens ne dédaigneront pas à leur tour les observations que son admiration pour mademoiselle Clairon lui a arrachées. Il est moins attaché à sa propre gloire (si gloire y a) qu'à celle de mademoiselle Clairon.

En général, je suis persuadé que si la pièce peut réussir chez des Français, toute grecque qu'elle est, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de Richelieu dit que vous avez joué supérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'*adagio*. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu pressée: c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix se déploye d'une manière pompeuse et terrible, s'élevant par degrés, et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'âme. Le premier est celui des furies: *Euménides, venez*; le second:

Que font tous ces amis dont se vantait Pammène?

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les passages que vous faites si admira-

blement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance; ici du débit, là les mouvements entrecoupés de curiosité, d'espérance, de crainte; les reproches, les sanglots, l'abandonnement du désespoir, et ce désespoir même tantôt tendre, tantôt terrible: voilà ce que vous mettez dans votre rôle; mais surtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesantissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse, mais qui cesse alors d'être touchante, et qui est un secret sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à Mérope que par la raison contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot; mais ce ne sera pas la dernière de mes actions de grâce.

159. A LA MÊME.

Le 12 janvier, au soir, (après la première représentation d'Oreste.)

Vous avez été admirable, vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Électre est certainement votre triomphe; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme:

Sans trouble, sans remords, Égisthe renouvelle
De son hymen affreux la pompe criminelle. . . .
Vous vous trompiez, ma sœur, hélas! tout nous trahit, etc.,

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime est trop heureux.

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Électre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri*, *le crime est trop heureux*; c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mademoiselle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou*; *la foudre va partir*. Ah! que ce *fou* est favorable! m'a-t-elle dit.

La nature en tout temps est funeste en ces lieux.

vous avez mis l'accent sur *fu*, comme mademoiselle Gaussin sur *fou*; aussi a-t-on applaudi : mais vous n'avez pas encore fait assez résonner cette corde.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, Melpomène, portez-vous bien.

160. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 de mars.

J'ARRIVE; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'Argenson. Il y a bien longtemps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui; mais j'arrive malingre; je suis à pied; s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner? ou aura-t-il le courage de venir dans la maison que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleur et de regrets que de sentiments inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère?

161. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Compiègne, ce 26 de juin.

POURQUOI suis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages : *video meliora proboque, deteriora sequor.*

M. le duc d'Aumont vous écrit, sans doute, aujourd'hui que Le Kain aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame Denis de lui faire réciter Hérode, Titus et Zamore, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours jusqu'à présent faible et sourde. C'est peut-être le seul défaut qu'il ait, mais c'est le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'espère que je ferai

quelque chose d'Aurélie; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un personnage aussi important que le consul Catilina et César. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais; mais ma pièce n'est guère française; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez, si vous voulez, mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de Choiseul et de M. l'abbé de Chauvelin. Mes chers anges, ne me grondez point; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi. On les fera tenir à votre errante créature.

162. — A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

A Potsdam, 7 d'auguste.

Je vous jure, ma chère Atide(1), que vous n'avez été oublié ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai souvent recommandé Atide à Zulime, et je suis aussi fâché que Ramire le serait d'être parti sans vous. Le hasard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien soudainement dispersés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux: vous êtes assurément aussi aimable dans la société que dans le rôle d'Atide ou de madame la comtesse de Pimbesche. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne sont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraissée. Si un régime aussi austère que le vô-

(1) Rôle que madame de Fontaine avait joué plusieurs fois dans Zulime. Celui de Zulime l'avait été par madame Denis.

tre ne vous a pas rendu la santé, que faire donc? Nous sommes donc destinés, vous et moi, à souffrir! Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres insensibles; mais nous donner à nous, êtres sensibles, le sentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité, cela est trop fort.

Le palais de Sans-Souci a beau être aussi joli que Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être aussi charmant que vous dans la société, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux-arts qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins? J'ai passé ici des jours délicieux; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de Louis XIV; mais il n'y a que des gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère. Je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes compliments à M. de Fontaine, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

163.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 d'auguste.

Mes divins anges! votre Sans-Souci est donc à Neuilly? vous avez moins de colonnes de marbre, moins de balustrades de cuivre doré; votre salon,

quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'Athènes, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes; avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-Souci; mais je détesterai et Neuilly et votre bois de Boulogne si madame d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de Choiseul ne soupe pas à fond, si M. le coadjuteur a mal à la poitrine. Je vous passe à vous une indigestion. Heureux les gens qui ne sont malades que quand ils le veulent!

Tout ce que j'apprends des spectacles de Paris, fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années; c'est une maladie épidémique qui doit avoir son cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous serez fatigués du mauvais. La profusion vous a perdus; l'excès de l'esprit a égaré, dans presque tous les genres, le talent et le génie, et la protection donnée à Catilina a achevé de tout perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas de meilleures tragédies que nous; mais vous aurez bien de la peine à donner, pour les couches de madame la dauphine, un spectacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrousel composé de quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises, persanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour; les prix distribués par une belle princesse, une foule d'étrangers qui accourent à ce

spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de Louis XIV, qui renaît sur les bords de la Sprée? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls ? J'y mets aussi madame Denis. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'Aurélie, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitants de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite ! Mon âme se partage entre vous et Frédéric-le-Grand.

164. — A Mme DENIS, A PARIS.

Potsdam, 11 d'auguste.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'Argental et de Thibouville. Rome sauvée ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos

premières loges. Je crois que notre élève Le Kain jouerait très bien; mais la conjuration de Catilina n'est bonne que pour messieurs de l'université qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines et des jurisconsultes. D'ailleurs, il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain, et si j'étais là, l'envie y serait aussi avec ses sifflets.

Le Catilina de Crébillon a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on serait las de Cicéron et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de Louis XIV n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du Catilina de Crébillon. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première répésentation sont de vraies assemblées de peuple: on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'Adhémar que je pense efficacement à lui et à ses desseins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de Pompadour à Compiègne, elle me chargea de présenter ses respects au

roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâces; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas*. Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de Pompadour que Mars a reçu, comme il le devait, les compliments de Vénus (1).

Madame la margrave de Bareith est ici; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

165. — A LA MÊME, A PARIS.

A Charlottembourg, 14 d'auguste.

Voici le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau; et qu'il y a de meilleurs opéras. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'Arnaud. Je lui ai pardonné, comme à Heurtaud,

(1) *Voyez* les Lettres en vers, 1750.

les petits vers galants que sa majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui, si vous y consentez; et il sera, lui, dans son midi, fesant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Potsdam que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi j'irais, sur la fin de cette automne, faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de Médicis, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il serait plaisant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie; vous auriez une bonne maison. Il faut d'abord que le roi, notre maître, y consente. Cela lui sera, je pense, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou vingt-trois millions de sujets passe sa vie; mais il serait affreux de vivre sans vous.

166. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottembourg, 20 d'auguste.

Mes chers anges, si je vous disais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-Neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir Phaéton dont les décorations seront de glace, que tous les jours sont des fêtes, que d'Arnaud a fait jouer son Mauvais riche, et qu'il a été jugé ici pour le fond et pour les détails tout comme à Paris, vous ne vous en soucieriez peut-être que très médiocrement, J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma résolution, que je ne suis ébloui de nos fêtes; et je sens bien que le reste de mes jours sera empoisonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les excessives bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à Marc-Aurèle, à cela près que Marc-Aurèle ne fesait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellents quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi, pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à Marmontel, ou à d'Arnaud, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait, mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il

soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cesar est supra grammaticam.* César écrivait comme il combattait. Frédéric joue de la flûte comme Blavet, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son Histoire de Brandebourg sera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui: voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame Denis à venir avec moi s'établir au mois de mars à Berlin dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure à Paris une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer. Le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse,

son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin, je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon âme; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre; conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu.

167. — A Mme DENIS.

A Berlin, 22 d'auguste.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de Phaéton; c'est un peu Phaéton travesti. Le roi a un poëte italien, nommé Villati, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte ni au roi. Cet Orphée prend le matin un flacon d'eau-de-vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora Astrua et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701; vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de Bareith voudrait bien attirer auprès d'elle madame de Grafigni, et je lui propose aussi le marquis d'Adhémar. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de Bareith. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux.

Pour madame la péruvienne, elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère

à son âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux; mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez mal avisé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher danscette idée.

168. — A LA MÊME.

A Berlin, 24 d'auguste.

Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon âme, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas; il ne s'agit point ici de passions malhonnêtes.

Un marquis de Montperni, attaché à madame la margrave de Bareith, et qui est venu avec elle, tombe très dangereusement malade. Il est catholique; car on est ici ce que l'on veut. Un domestique, encore meilleur catholique, a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du salut de son maître, va chercher le Viatique; un prêtre arrive; Montperni, qui ne songe qu'à sa colique, et qui a la vue fort

mauvaise, ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte, il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une posture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; Montperni lui parle de seringue; le prêtre se fâche; Montperni l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de Montperni prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me suit partout. D'Arnaud fait des stances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales ? On y prend pour du vin de Baune, le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome sauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince Henri, frère du roi, et la princesse

Amélie sa sœur, récitent très bien des vers et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaîté aux soupers des reines, et quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon âme, qui ne sait plus où elle en est.

169. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 d'auguste.

Jugez en partie, mes très chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très sages, très éloquentes et très fortes raisons que ma nièce alléguait sur un simple pressentiment. Je lui envoie cette lettre (1); qu'elle vous la montre, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de Trajan ou de Marc-Aurèle. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abîme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah, mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé; mais

(1) Mélanges littéraires, tom. XLII de cette édition.

autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée: aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je résiste ? comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du Mondain, c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infâmes superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler. Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces sont toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. Je serai toujours son sujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si maltraité ? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à Zulime, à Adélaïde, à Aurélie; mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Prusse que six semaines. Je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous, que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté, auprès de mon Marc-Aurèle, le peu de jours qui me restent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de Phaëton, ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'Argental conserve sa santé;

que M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin fassent à Neuilly des soupers délicieux ; que M. de Pont-de-Veyle se souvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrousel que je viens de voir: c'était à la fois le carrousel de Louis XIV, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous les armes bordaient toutes les avenues ; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à....... Quatre quadrilles ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans et de Grecs, entrant dans la lice, et en fesant le tour au bruit de leur musique guerrière ; la princesse Amélie entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était Vénus qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle ; le tout, terminé par un souper à dix tables et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dresde étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de Pont-de-Veyle avouera sans peine que Frédéric-le-Grand

est plus grand que Louis XIV. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

170.—A. M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguste.

Mon héros, cette lettre partira quand il plaira à Dieu; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome, ni de Cicéron, ni de Louis XIV; mais, puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres, a à essuyer en France; mais vous savez en général que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirey, et le théatin Boyer m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle se prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de Fleuri? C'était la plaisanterie très innocente du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. Le garde des sceaux Chauvelin me poursuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prusse un asile honorable; mais j'avais promis à madame du Châtelet, votre amie, de ne l'abandonner jamais.

Je lui tins parole; je revins auprès d'elle, et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie, et je vous proteste que, si quelque hasard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de Fronsac. C'était là de mes châteaux en Espagne; mais je me suis trouvé à Paris un objet de jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire, et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville, le roi Stanislas s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage intitulé: *Le Philosophe chrétien*: il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire Solignac, et envoya le manuscrit à la reine sa fille, la priant de lui en dire son avis. Je soupçonne fort celui que la reine consulta; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi son père, que le manuscrit était l'ouvrage d'un athée; qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur; et que madame du Châtelet et moi nous le pervertissions. La reine s'imagina que nous étions les confidents du goût du roi Stanislas pour madame de Boufflers; que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ses remords. Jugez de là quelles impressions elle a données de moi à M. le dauphin et à ses filles. Le théatin Boyer a donné encore de moi à M. le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame de Pompadour; mais tous les gens de lettres fesaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je songeai alors à me faire une espèce de rempart des Académies contre les persécutions qu'un homme, qui a écrit avec liberté, doit toujours craindre en France. Je m'adressai à M. d'Argenson, lorsqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît, pour son ancien camarade de collége, ce que M. de Maurepas m'avait promis avant qu'il lui plût de me persécuter; c'était de me faire entrer dans l'Académie des Sciences et dans celle des Belles-Lettres[1], comme associé libre ou surnuméraire. La grâce était petite; je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741; mais, malgré mes travaux, Moncrif eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonstances, le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrousels et des plaisirs. Je connaissais toute cette cour depuis long-temps. Le roi de Prusse me traite aussi bien qu'on me traitait mal chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité, s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors

venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, désespérerait une femme, je consens à me priver de ma nièce; je lui laisse à Paris ma maison, ma vaisselle d'argent, mes chevaux; j'augmente sa fortune.

Il fallait bien que j'acceptasse une pension du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacements coûtent cher; parce que, lorsque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de noblesse à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une pension d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reste, le roi de Prusse m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis surtout de mon temps; je ne suis gêné en rien. Croiriez-vous bien, monseigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou souper chez elles quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très rarement? Les soupers avec le roi sont très agréables; je m'y amuse; cela tient l'esprit en haleine. La conversation est souvent instructive et nourrit l'âme. Je m'en dispense quand ma très mauvaise santé l'ordonne. Si vous voyez milord Maréchal, il peut vous dire comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient surtout à une santé aussi délabrée que la mienne.

Maupertuis est devenu à la vérité insociable, mais Algarotti et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'est au point que la considération, nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain, est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix, et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le Siècle de Louis XIV que pour me préparer les voies en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage; je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de Louis XIV avec un électeur de Brandebourg. Ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage, mais je me suis bien donné de garde de lui

faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui, et moi j'ai fait le Siècle de Louis XIV pour la France. Vous me rendrez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'état, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de Louis XIV; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur: j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune et mes désirs. Ces désirs seront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent de revenir en France dans les circonstances où je suis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'exposer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de Pompadour, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment serai-je donc traité si je reviens? Madame de Pompadour, en dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'Argenson, dans ma vieillesse, la permission de passer une

heure quelquefois aux assemblées de l'Académie des Sciences et des Inscriptions, après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation ?

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi à Paris, et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle ! quelle condition équivoque ! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée, et par les gens de lettres, et par ceux qui ont donné de moi à M. le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte ?

Daignez donc, monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons; puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de Pompadour ma situation et mes raisons ? ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne l'aiment pas ? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé *la Voix du peuple et du sage*: écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, etc.

Celui qu'on m'imputait soutenait les droits du roi. Mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits; et ceux qui les usurpent persécutent tant



qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais au moins madame de Pompadour et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin, si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout se termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de représensenter à madame de Pompadour que j'ai précisément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle est piquée de ma désertion, et si elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut rester où je suis si bien; mais si elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; si elle souhaite que je revienne, ne pourriez-vous pas lui dire que vous connaissez mon attachement pour elle; qu'elle seule pourrait me faire quitter le roi de Prusse; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été persécuté par ceux qui la haïssent? Il me semble que de telles insinuations employées à propos, et avec cet ascendant que votre esprit doit avoir sur le sien, ne seraient pas sans effet; et si elle ne les goûtait pas, ce serait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je propose, ce sont seulement des essais que je vous supplierais de faire sans vous compromettre, et sans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne suis point un exilé qui demande son rappel, je ne suis point un homme nécessaire qui veut se faire acheter; je suis votre ancien serviteur, votre attaché, qui désire passionnément de vivre auprès de vous d'une

manière convenable et également honorable, pour vous qui me protégez, et pour moi qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'état, mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout, monseigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de Rome sauvée, malgré mes serments.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réussira si elle est bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des Français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec sûreté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de Louis XIV. Je suis enchanté que son caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendresse pour elle, et mon extrême attachement pour vous sont les seules raisons qui puissent me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la nécessité d'amortir l'envie; je donnerai le reste à l'amitié, si pourtant ce reste peut

encore être quelque chose, si mes maux ne me jettent pas enfin dans un état absolument inutile à la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je souffrirai mes maux très patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monseigneur: jouissez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre considération personnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philosophie et les belles-lettres amuseront les moments que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaisirs, et vous ferez toujours ceux de la société. Vous serez le seul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'estime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, monseigneur; je ne sais si je vaux Saint-Évremont, mais quel plaisant héros que son comte de Grammont ! et que sont les d'Épernon et les Candale au prix de vous ! Adieu, mon héros, pour qui je suis pénétré de la plus vive tendresse.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de La Métrie, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'histoire de Brandebourg, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de La Métrie. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il

peut y passer une année, sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, monseigneur, de vouloir bien me mander, si *le vin de Hongrie se gâte sur mer*; s'il ne se gâte pas, La Métrie partira; s'il se gâte, La Métrie restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête-à-tête, et vous dire combien je vous suis attaché!

171.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1er de septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'auguste. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux postes par semaine: souvent même les lettres d'une poste attendent à Vésel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous

m'accusez de faiblesse; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse que vous avez vue, je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestables où le public semble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agréments d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis seize ans me consoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un sort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose, c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au sujet d'un officier français, condamné cruellement par son père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne savais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très belles actions sans en avertir son monde Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite cassette fort jolie, à une vieille dame de la cour que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout-à-

fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injustice despotique du feu roi. Il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père, ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes, espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami, comment sont donc faits les grands hommes, si celui-là n'en est pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne suis pas moins affligé, je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse; et si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie; je resterai chez lui pendant son absence pour quelques arrangements littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre et le pape; mais si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon. Rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Écrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Prusse est de votre avis; il trouve que Rome sauvée est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber à

Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental, à votre famille, à vos amis. Soit que je voie Rome ou non, je vous embrasserai sûrement cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de Lucullus, et aux vertus de Marc-Aurèle?

172.—A Mme DENIS.

Berlin, 12 de septembre.

Qui donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de Hugues-Capet? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse, l'église de Saint-Barthélemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce Hugues. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot; remarquez en passant qu'on ne donne plus de carrousels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de mau-

res, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune Scipion. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de Scipion, ne le prendront pas pour modèle; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce carrousel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons joué Rome sauvée sur un petit théâtre assez joli, que j'ai fait construire dans l'antichambre de la princesse Amélie. Moi, qui vous parle, j'ai joué Cicéron. J'aurais bien voulu que le marquis d'Adhémar eût été là en César, et que M. de Thibouville eût joué son rôle de Catilina; mais on ne peut pas tout avoir.

Nous avons eu l'opéra d'Iphigénie en Aulide. Quinault n'a plus à se plaindre; Racine a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, si vous voulez, que les vers des opéras qu'on donne ici, sont dignes du temps de Hugues-Capet; mais, en vérité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Prusse.

J'ai écrit à notre cher d'Argental. J'ai dit à Algarotti que nous avions lu ensemble à Paris son *Congresso di Citera*. Il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux-arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

173. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 septembre.

Vous devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame Denis doit vous en avoir rendu une; elle doit avoir dit que je vous sacrifie le pape, mais pour le roi de Prusse cela est impossible. Je n'irai point en Italie cette automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre, j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai par conséquent dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmants quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi deux vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter Frédéric-le-Grand comme le Saint Père. Je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de Le Kain. Pour nous, nous jouons ici Rome sauvée sans tracasserie; je gronde comme je fesais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essaierai le rôle d'Aurélie, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'Argental. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pilules de Stahl. Qu'est-ce que trois ou quatre cents

lieues? bagatelle. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs sibarites. Vive le roi de Prusse, il va à Kœnigsberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la santé de madame d'Argental.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

174. — AU MÊME.

A Berlin, ce 23 de septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'âme et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'Argental; mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'Argental pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon Français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que

j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié; mais je suis un peu comme Chiantpot-la-Perruque. Vous ne savez peut-être pas son histoire; c'était un homme qui quitta Paris, parce que les petits garçons couraient après lui. Il alla à Lyon par la diligence, et en descendant, il fut salué d'une huée de polissons. Voilà à peu près mon cas. D'Arnaud fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les gazettes: *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie.* Un chambellan de la princesse de Bareith, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le Viatique et l'extrême-onction; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cu: et de rire. Une façon de secrétaire, que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime: Vers de l'illustre Voltaire, sur le cu d'un chambellan de Bareith, et sur son extrême-onction. Ainsi, je porte glorieusement les péchés de d'Arnaud et de Tinois; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de Tinois, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte; et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie; car, quoique les vers aient l'air à peu près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux, à moi qui suis, à mon corps défen-

dant, un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Protestez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame Doublet, contre les impertinents qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire, c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte passer ma vie entre Frédéric, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines, et on travaille chemin fesant; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape.

Nous jouâmes avant-hier Rome sauvée; le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui sait par cœur les Catilinaires. Ce n'est pas milord Tirconel, c'est l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très beaux vers anglais sur Rome sauvée; il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres; madame la chancelière en est fort contente. Nos d'Aguesseau aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je suis un bavard; je vous aime de tout mon cœur.

175.—A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

A Berlin, 23 de septembre.

QUAND vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient

au monde. Vous augmentez mes regrets; vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et puisque Mahomet m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons; mais vous et votre sœur vous me rappelez en France: je vous sacrifie le Saint-Père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize ans; il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à son nom; qu'il avait gagné cinq batailles; qu'il était le plus grand général de l'Europe; qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds: tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'Arnaud des vers qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; mais songez qu'à qua-

tre cents lieues de Paris il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non : de plus, c'est toujours des vers ; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs, d'Arnaud est un bon diable qui, par-ci par-là, ne laisse pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût, il se forme ; et s'il arrive qu'il se déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il ne soit le plus aimable et le plus singulier de tous les hommes.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'imagine. Vous autres Parisiennes vous pensez que je suis en Laponie : sachez que nous avons eu un été aussi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muscats ; et que, pour trois ou quatre degrés du soleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens de haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi à Paris des Mahomet ; mais moi je joue à Berlin des Rome sauvée, et je suis le plus enroué Cicéron que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons ; voilà le grand point. Ma santé est à peu près comme elle était à Paris ; et quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins soupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Prusse ; il m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi ! ai-je dit, voilà un roi né gourmand, qui se met à table sans manger, et qui y est de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot !

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui avec cela n'avez point de santé! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes compliments à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très tendrement. J'écris à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

176. — A M. DEVAUX, A NANCY.

A Potsdam, le 7 d'octobre.

Ce n'est point ma paresse, monsieur, mais ma mauvaise santé qui a retardé ma réponse, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand besoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage. Le désir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir, fera mon principal motif. Je voudrais bien, en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami; mais les places sont ici bien rares. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d'élus; mais il n'y a aussi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaise santé ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne suis sorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je suis son malade, comme Scarron était celui de la reine.

Je vous remercie, avec bien de la sensibilité, des offres obligeantes que vous me faites au sujet du manuscrit que j'ai perdu. La copie qui est entre les

mains du valet de chambre de monseigneur le prince Charles de Lorraine, n'est point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuscrit qui est entre les mains de plus de trente personnes. L'Histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint, a été copiée plusieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce sont des matériaux pour l'histoire des temps suivants jusqu'au siècle de Louis XIV. Je regrette surtout ce que j'avais rassemblé sur les progrès des sciences et des arts dans différents pays, et les traductions en vers que j'avais faites de plusieurs poëtes italiens, espagnols et orientaux. Le manuscrit m'a été volé à Paris; c'est une perte que je ne puis réparer, et dont il faut que je me console. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie.

Adieu, mon cher et ancien ami; je vous embrasse du meilleur de mon âme.

177. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, 13 d'octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam : le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement, au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe

serais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de Le Kain et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne sait guère dans mon nouveau pays ce que c'est que des évêques; mais on y est charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raison des personnes assez sacrées pour croire ne devoir rien à l'état dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour sait combien elle est approuvée de ma nouvelle cour. Je ne sais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'est répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma transmigration. Il s'en faut bien que j'y aie donné le moindre sujet: le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée, qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de grâces, d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très grand et très puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin, toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roses. Eh bien! mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heu-

reux, et je ne le serai point; non, je ne le serais point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue : le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à présent, je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baume.

Préparez-vous à voir encore Rome sauvée sur notre petit théâtre du grenier. Je me soucie fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour Frédéric-le-Grand. Mille tendres respects au bois de Boulogne.

* 179. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE (1).

A Potsdam, ce 24 d'octobre.

Non-seulement je suis un transfuge, mon cher Catilina, mais j'ai encore tout l'air d'être un paresseux. Je m'excuserai d'abord sur ma paresse en vous disant que j'ai travaillé à Rome sauvée, que je me suis avisé de faire un opéra italien de la tragédie de Sémiramis, que j'ai corrigé presque tous mes ouvrages, et tout cela sans compter le temps perdu à apprendre le peu d'allemand qu'il faut pour n'être pas à *quia* en voyage, chose assez difficile à mon âge. Vous trouverez fort ridicule et moi aussi, qu'à cin-

(1) Henri de Lambert d'Exbigny, marquis de Thibouville, ancien colonel du régiment de la reine-dragons, auteur de quelques romans et de deux tragédies, *Ramir* et *Thélamire*. Il se piquait de dire parfaitement les vers. Il était de la société de M. d'Argental.

quante-six ans l'auteur de la Henriade s'avisa de vouloir parler allemand à des servantes de cabaret; mais vous me faites des reproches un peu plus vifs que je ne mérite assurément pas. Ma transmigration a coûté beaucoup à mon cœur. Mais elle a des motifs si raisonnables, si légitimes, et j'ose le dire, si respectables, qu'en me plaignant de n'être plus en France, personne ne peut m'en blâmer. J'espère avoir le bonheur de vous embrasser vers la fin de novembre. Catilina (1) et le Duc d'Alençon (2) se recommanderont à vos bonnes grâces dans mon grenier, et les nouveaux rôles de Rome sauvée arriveront à ma nièce dans peu de temps. Je n'attends qu'une occasion pour les lui faire parvenir. Comment puis-je mieux mériter ma grâce auprès de vous que par deux tragédies et un théâtre? Nous étions faits pour courir les champs ensemble comme les anciens troubadours. Je bâtis un théâtre, je fais jouer la comédie partout où je me trouve, à Berlin, à Potsdam. C'est une chose plaisante d'avoir trouvé un prince et une princesse de Prusse, tous deux de la taille de mademoiselle Gaussin, déclamant sans aucun accent et avec beaucoup de grâce. Mademoiselle Gaussin est à la vérité supérieure à la princesse. Mais celle-ci a de grands yeux bleus qui ne laissent pas d'avoir leur mérite. Je me trouve ici en France. On ne parle que notre langue. L'allemand est pour les soldats et pour les chevaux; il n'est nécessaire

(1) Rome sauvée.

(2) Le duc d'Alençon est le titre d'une tragédie de Voltaire qu'on n'a point imprimée dans ses OEuvres. Elle ressemblait à Adélaïde du Guesclin, et plus encore au Duc de Foix.

que pour la route. En qualité de bon patriote je suis un peu flatté de voir ce petit hommage qu'on rend à notre patrie à trois cents lieues de Paris. Je trouve des gens élevés à Kœnigsberg qui savent mes vers par cœur, qui ne sont point jaloux, qui ne cherchent point à me faire de niches.

A l'égard de la vie que je mène auprès du roi, je ne vous en ferai point le détail. C'est le paradis des philosophes. Cela est au-dessus de toute expression. C'est César, c'est Marc-Aurèle, c'est Julien, c'est quelquefois l'abbé de Chaulieu, avec qui on soupe; c'est le charme de la retraite, c'est la liberté de la campagne avec tous les petits agréments de la vie qu'un seigneur de château qui est roi peut procurer à ses très humbles convives. Pardonnez-moi donc, mon cher Catilina, et croyez que quand je vous aurai parlé, vous me pardonnerez bien davantage. Dites à César les choses les plus tendres. Gardez avec César un secret inviolable, cela est de conséquence. Bonsoir, je vous embrasse tendrement.

180. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 27 d'octobre.

Mon historiographerie est donnée, mes anges; madame de Pompadour, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France, ne seront que la voix de la

vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra Rome sauvée, Zulime, Adélaïde. Cela est bien honnête, et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que madame d'Argental viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous; je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam, quand vous êtes à Paris? pourquoi tous les êtres pensants et bien pensants, les gens de goût, les bons cœurs ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde? Quand vous reverrai-je? il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci, surtout dans les abominables campagnes de la Westphalie; il faudra absolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du nord, et on n'a jamais froid; car on est tout fourré dans son carosse, et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver, parce qu'on y oublie au mois de juin qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre; mais, encore une fois et cent fois, je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable pour de bien moins fortes raisons. Non-seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés

de la fortune. Or, je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire le roi mon maître. Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin; je n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre, et s'il gelait plutôt, je partirais plutôt. Moi qui redoutais tant le vent du nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphyr. Que faites-vous cependant? avez-vous reçu Le Kain? y a-t-il bien des tracasseries à la comédie? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit? joue-t-on des opéras détestables? fait-on de mauvaises chansons? qui est-ce qui fait un plat discours à l'Académie, en succédant à Gilles le philosophe? Duclos n'est-il pas historiographe? mademoiselle Duménil boit-elle toujours pinte? en perd-elle sa santé et son talent? mademoiselle Gaussin croit-elle toujours être grande tragique? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu.

181. — A Mme DENIS.

A Potsdam, 28 d'octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire; c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien; j'aurais moins l'air de la flatterie; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, avait assurément bien raison; aussi pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers. Je suis son grammairien, et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce Siècle de Louis XIV, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos après son Histoire de Louis XI. S'il est mon successeur en historiographerie, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus

impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendants retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit: C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords et sans amertume.

182. — A LA MÊME.

A Potsdam, 6 de novembre.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam la mort de César, que le prince Henri est bon acteur, n'a point d'accent, et est très aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai;.... mais.... les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, sciences; la liberté y règne: il est l'âme de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée; mais... mais..., opéras, comédies, carrousels, soupers à Sans-Souci, manœuvres de guerres, concerts, études, lectures; mais... mais... la ville de Berlin grande, bien mieux

percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de madame de Tirconel toujours pleine et souvent trop;... mais... mais..., ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai, mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentiments qui me rappellent à vous; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'Argental; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre Isaac d'Argens est allé se confiner à Monaco avec sa femme qui est grande virtuose? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai, c'est La Métrie. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans

mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit; il écrira demain le contraire si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin! il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'Histoire de l'Église. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris Rome sauvée? mais... mais... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

183. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 de novembre.

Chantpot-la-Perruque a été fidèle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'Arnaud la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'Argens, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies et les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointements, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique, en vérité, je n'aie pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées ; mais Rome sauvée a été très bien reçue, et son Mauvais Riche assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adressés à la princesse Amélie , quel parti a pris mon Baculard d'Arnaud? mon Baculard a voulu aussi désavouer une mauvaise préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie dont, par parenthèse, j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami Fréron, il lui mande que je l'ai perdu à la cour; que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi; que j'ai ajouté à sa préface des choses horribles contre la France; et qu'en un mot, il prie l'illustre Fréron d'annoncer au public, qui a les yeux sur Baculard, qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les sottises de Paris, mandent ce beau désaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue , et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France ; que par conséquent Baculard est un peu menteur. Il a été

un peu courroucé du procédé, et il avait quelque envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. Baculard d'Arnaud ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit; il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à Fréron que je l'avais desservi dans l'esprit de sa majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris; que M. Berrier avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à Fréron; que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plutôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz: Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous Baculard briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout

ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'Arnaud à Fréron? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'Arnaud désavoue la préface en question; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que Fréron aura sans doute communiquée.

A l'égard de cette préface que j'ai proscrite, il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu; mais à trois cents lieues on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la préface, et l'édition, et d'Arnaud, fussent à tous les diables. Je vous demande très humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries; mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfesant.

P. S. J'écris à M. Berrier. Je lui envoie cette préface, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture; qu'il impose silence à Fréron, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

184. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, 17 de novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchaînées, comme elles l'étaient à Montpellier

contre M. d'Assouci; mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page:
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voisinage
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dresde un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet abbate ce qu'il faisait: *Io sono*, répondit-il, *il cattolico di sua maestà;* pour moi, je suis *il pedagogo di sua maestà*. Je me flatte qu'en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquille.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de Pasiphaé, je l'aurais laissé faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet Anglais à peu près en pareil cas: « Je ne me » mêle pas de leurs amours. » Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre, ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie Rome par le courrier de milord Tirconel. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais, devant messieurs des enquêtes ou devant l'université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de

César ou de Catilina, que tout Zaïre; mais cette Zaïre fait pleurer les saintes âmes et les âmes tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de Romains.

Puisque le courrier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme Jasmin: « Vous n'êtes pas trop cor» rigé, mon maître. » J'avais vu une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne que le roi avait daigné écrire à Darget sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa majesté avait fait une épigramme contre la défunte; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de nous! Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia.* Où l'envie ne se fourre-t-elle pas, puisqu'elle est ici? Ah! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement; mais les rois sont comme les coquettes: leurs regards font des jaloux, et Frédéric est une très grande coquette; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne som-

mes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris, et nous raisonnerons. Adieu; que votre amitié me soutienne.

185. — A LA MÊME.

A Potsdam, 24 de novembre.

Le soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'Arnaud s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlottembourg, il y a quelque temps, sa comédie du Mauvais Riche; mais les pièces tirées du Nouveau Testament ne réussissent pas ici: elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme Ovide dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très durement de partir dans vingt-quatre heures; et comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'Arnaud avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et sa majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très galants. Nous n'avons point, depuis Bélisaire, de plus terrible chute. Comme le monarque bel esprit traite un de ses deux soleils! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour:

Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais pate de velours; mais.... adieu, adieu; je brûle de venir vous embrasser.

186. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 de novembre.

Mon cher ange, vous me rendez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais, ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de Frédéric-le-Grand, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'Arnaud, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de Mouhi s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi, dans un petit écrit intitulé *la Bigarrure*? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'est plus vrai, ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre son ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de Mouhi; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce Mouhi me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il se flatte que je le placerai à la cour de

Berlin. Je veux ignorer ces petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponse pour moi, et qu'elle l'assurât de tous mes sentiments pour lui et pour la chevalière.

Votre Aménophis est de Linant; c'est l'Artaxerce de Metastasio. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr, digne sort d'un auteur. Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me persécutait, des graves pédants qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie qui ne cesse de sucer le sang que quand on en a plus. La nature a fait Frédéric-le-Grand pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, si les dernières années de ma vie ne sont pas heureuses auprès d'un prince qui pense en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en est capable. On croit que je suis dans une cour, et je suis dans une retraite philosophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me suis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en sûreté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuser, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me semble que vous y êtes pour quelque chose. Il s'agit de la vertu

et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand a gâté mon français, et si je me suis rouillé comme Rousseau. N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque ; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne suis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicatesses de cette langue si douce et si harmonieuse; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me meneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'Argental, M. de Pont-de-Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin auront toujours pour moi les mêmes bontés: et qui sait si un jour....car....Adieu; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

187. — A M. THIRIOT.

Novembre.

Quoique vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'Arnaud. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait; mais j'en suis bien honteux; s'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas.

Voilà, mon ancien ami, ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature: *O inhumaniores litteræ!* Je gémis sur les belles-lettres, si elles sont ainsi infectées; et je gémis sur ma patrie, si elle souffre les serpents que les cendres des Desfontaines ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchants et ceux qui les tolèrent, en plaignant jusqu'à d'Arnaud même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux, de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philosophe sur le trône, d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme, et qui vit dans Potsdam comme Platon vivait avec ses amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits dont il me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné le matin, et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris; ils sont toujours délicieux, mais on y parle toujours raison; on y pense hardiment, on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'Arnaud avait raison de vouloir souper avec lui; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu; quand vous souperez avec M. de La Poplinière, songez aux soupers de Frédéric-le-Grand; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

188. — A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 8 de décembre.

Recevez, madame, mes hommages, mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'Hoffmann et des pilules de Stahl, par M. d'Ammon, mon camarade en chambellanie, et mon très supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse; il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner! Mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi; mon cœur m'avait séduit selon sa louable coutume; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges; mais l'archange Frédéric, et le froid, et ma poitrine serrée me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de Bareith; et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de Stahl, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi; elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé. Tout cela est à présent chez vous. M. d'Argental m'a mandé que votre santé était raffermie; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'Ammon vous dira, ma-

dame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de Frédéric-le-Grand et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a bien loin de la rue Saint-Honoré à Potsdam; mais vous étendez votre empire partout. Je suis à Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de Pont-de-Veyle, M. de Choiseul, M. l'abbé de Chauvelin; ils sont tous des indifférents; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi. Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaisir, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices et de méchancetés ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le séjour de la gloire. Adieu, madame; conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'Argental, du 24 de novembre, toute en Baculard. Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est réfugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce grand Baculard, l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

189. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 de décembre.

Me voilà toujours Sancho-Pança dans mon île, après avoir été Chiantpot-la-Perruque par fois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Westphalie? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier. Vous me fesiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même; mais quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéras italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsque enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit Baculard demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu? Mes anges, pardon; je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent; mais, ô mes anges! Belzébuth aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome sauvée à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie? Le public a été pour moi quand Boyer, l'ancien âne de Mirepoix, me persécutait; quand il avait, avec l'eunuque Bagoas, l'insolence et le crédit de m'exclure de l'Académie; mais à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu Boyer. Mon éloignement ramènerait les esprits si c'était un exil; mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus

impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit Fabius *cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer Sémiramis et Oreste. On va bien les représenter ici. Pourquoi leur préférerait-on à Paris le Comte d'Essex, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et d'être méprisés? Cependant, dites-moi si M. Maboul, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur en France, contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prévôté du Louvre, sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau règlement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni; car le roi a dit de lui-même:

J'appris à distinguer l'homme du souverain,
Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. Salomon était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plutôt ses Baculard. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de Fréron. Et on souffre des Frérons! et ils sont protégés!

et on veut que je revienne! *Virtutem incolumem odimus sublatam ex oculis, quærimus invidi.* On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux, je ne le quitterai assurément que pour vous.

190. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Berlin, au château, 26 de décembre.

Je vous écris à côté d'un poêle; la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans Phaéton. Mademoiselle Astrua est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le cour-

rier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants; César et Catilina couchaient avec vous, j'en conviens; mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre et son Cicéron, et lisez Rome sauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de Louis XIV, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstet. *Variété, c'est ma devise*. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

191.—A LA MÊME, A PARIS.

A Berlin, 3 de janvier 1751.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connais-

sez Jeanne, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de Chapelain. Cette Pucelle, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de Tinois n'a pas résisté aux prières et aux présents du prince Henri qui mourait d'envie d'avoir Jeanne et Agnès en sa possession. Il a transcrit le poëme, il a livré mon sérail au prince Henri pour quelques ducats. J'ai chassé Tinois; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince Henri; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin, il est aimable, il m'a séduit; je suis faible, je lui ai laissé Jeanne; mais s'il arrive jamais un malheur, si l'on fait une seconde copie, où me cacher? ma barbe devient fort grise; le poëme de la Pucelle jure avec mon âge et le Siècle de Louis XIV.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit: *Dove avete pigliato tante coglionerie?* mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé *le Palladium*! Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles, et vous savez que, *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.* Enfin, j'éprouve deux sentiments bien désagréables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'âme.

Je vous ai priée, par ma dernière lettre, de faire

préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah, faut-il vivre d'espérance! Adieu; je vous embrasse tristement.

192.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de semaine en semaine. Une petite partie de mon âme est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire: je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt. Ne le soyez pas non plus, si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels; elle vous force, vous, M. d'Argental, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester madame d'Argental dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade Roselli par l'insipide Ribou; elle tue le maréchal de Saxe à Chambord, après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et

à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec Dieu, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon-homme Lusignan; je le représente d'après nature; et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que Bellecour ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que quand je serai à Paris. Puisque vous êtes toujours comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre Prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

193. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Berlin, 12 de janvier.

Enfin voici notre chambellan d'Ammon. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand électeur. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembouré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi; mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué Zaïre. La princesse Amélie était Zaïre, et moi le bon-homme Lusignan. Notre princesse joue bien mieux Hermione; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame de Tirconel s'est très honnêtement tirée d'Andromaque. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord Tirconel, c'est un digne Anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un Anglais envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour auprès

d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins; voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'Ammon doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'Ammon est un vrai nom de comédie; mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue, ni à votre absence, soyez-en bien convaincue.

194. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, dernier de janvier.

Mon cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire longtemps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer ces éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux Frérons. Il est impossible qu'un homme de lettres, qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que quand l'ancien évêque de Mirepoix me persécutait.

Lambert a très mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose, sans m'en

avertir; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philosophie, il en naîtra une hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue, mon cher et respectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages seront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié est à l'épreuve du temps et de l'absence. Vous ne me verrez plus jouer Cicéron. Je l'ai représenté sur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous assure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris; mais, pour jouer Cicéron, il faut avoir des dents, et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne suis plus qu'un vieux radoteur.

Et je ne vis pas un moment
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le

parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'Argental a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pilules de Stahl que je lui adressai au commencement de décembre, quand le chambellan d'Ammon fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je suis, il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu; je ne ferai plus de compliments à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

* 195. — A. M. DARGET.

Janvier.

Mon cher ami, quand je vous écris, c'est pour vous seul, c'est à vous seul que j'ouvre mon cœur. Je suis si malade que je ne sens plus mes afflictions. Mon âme est morte et mon corps se meurt. Je vous conjure de vous jeter, s'il le faut, aux pieds du roi, et d'obtenir de lui que je me retire au Marquisat à la fin de ce mois, et que j'y reste jusqu'au mois de mai. Il est vrai que je ne pourrais guère m'y passer des mêmes bontés et des mêmes générosités dont il daigne m'honorer à Berlin, et qu'il est impertinent à moi d'en abuser à ce point. Mais, mon cher ami, tâchez d'obtenir bien respectueusement, bien tendrement que ma pension soit retranchée à compter depuis février jusqu'au temps de mon retour. J'aime infiniment mieux raccommoder ma santé au Marquisat, que de toucher de l'argent. Ce que le roi

daigne faire pour moi coûte autant qu'une forte pension. Ce double emploi n'est pas juste. Je n'ai que faire d'argent, mon cher ami; je veux la campagne, du petit-lait, de bon potage, des livres, votre société, et les nouveaux ouvrages d'un grand homme, qui m'a juré de ne me pas rendre malheureux. Ce que je lui demande adoucira tous mes maux. Qu'il dise seulement à M. Fédersdoff qu'on ait soin de moi au Marquisat. J'ai des meubles que j'y ferai porter. J'ai presque tout ce qu'il me faut, hors un cuisinier et des carrosses. Je n'aurai cela que quand je reviendrai avec ma nièce qui prend enfin pitié de mon état, et qui consent de se retirer avec moi à la campagne pour me consoler. En un mot, il dépend du roi de me rendre la vie. J'ai tout quitté pour lui; il ne peut me refuser ce que je lui demande. Il s'agit de rétablir ma santé pendant deux mois et demi au Marquisat, et d'y vivre à ma fantaisie. Mais je veux absolument que la pension me soit retranchée pendant tout ce temps-là, et pendant celui de mon absence, jusqu'à mon retour avec ma nièce. Elle fera partir tous mes meubles de Paris, le premier juin, et je vous réponds que le reste de ma vie sera tranquille et philosophique. Soyez sûr que son amitié et la mienne contribueront à la douceur de votre vie. Elle ne me parle que de vous: elle vous aime déjà de tout son cœur, et je vous demanderai bientôt votre protection auprès d'elle. Comptez que c'est une femme charmante, et que personne n'a plus de goût, plus de raison et plus de douceur. Elle est plus capable de sentir le mérite des ouvrages du Salomon du Nord, que

tout ce qui l'entoure. Si je peux espérer de rester au Marquisat avec elle, ma vie sera aussi heureuse qu'elle a été horrible depuis trois mois. Je vous embrasse tendrement; réussissez dans votre négociation : il le faut absolument.

La vraie amitié réussit toujours.

* 196. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, ce 5 février.

Je reçois à la fois vos deux lettres, mon cher duc d'Alençon. Vous ignorez peut-être qu'il a plu à la divine Providence de me faire deux niches; l'une par le moyen d'un échappé de l'ancien Testament qui a voulu me voler à Berlin cinquante mille livres, et l'autre, par un échappé du système, nommé André, qui s'est avisé de faire saisir tout mon bien à Paris pour une prétendue dette de billets de banque qu'il a la mauvaise foi et l'impudence de renouveler juste au bout de trente ans. Il a retrouvé un torche-cul du temps du *visa*. Il a vendu, sans m'en dire un mot, ce torche-cul à un procureur, et ce procureur me poursuit avec toutes les horreurs de son métier. Voilà le cas où je me trouve, et cette aventure imprévue ne me tourmenterait pas sans vous. Si je peux réussir à plâtrer une trève avec ce maraud de procureur, je suis à vous sur-le-champ et dans tous les quarts d'heure de ma vie. Quand je dis que je suis à vous, c'est de ma bourse et de mon cœur que je parle; car pour ma présence réelle, n'y comptez pas sitôt. Ni ma santé, ni d'autres raisons ne peuvent me permettre d'aller à Paris dans le temps que je m'étais prescrit. Aimez-moi, dites aux

anges et à ma nièce qu'il faut qu'ils m'aiment. Je n'écris à personne cet ordinaire, pas même à madame Denis. Ma santé est misérable. Adieu, je vous embrasse tendrement, mon cher Catilina.

197. — A Mme DENIS.

A Berlin, 20 de février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de Louis XIV. Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne serait pas écrit si librement. Je me retrouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes; la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner Mahomet avant Catilina? Nous verrons si vous réussirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le grand prophète des osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé Desfontaines, eût persuadé à quelques gens de robe mal instruits que cette tragédie était dangereuse à la religion? Encore, si j'avais fait l'embrasement de Sodome, cet honnête abbé aurait eu

quelque prétexte de se plaindre; mais rien ne l'attachait à Mahomet. Enfin, il parvint à exciter le zèle d'un homme en place; et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste encore, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de Richelieu aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfants d'Apollon, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qu'il vous plaira. Je vous remets Rome et la Mecque entre les mains; ce sont deux saintes villes. Pour moi je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

198. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de février, des neiges de Berlin.

O destinée! destinée! ô neiges! ô maladies! ô absence! Comment vous portez-vous, mes anges? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante; mais, tout Salomon qu'il est, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. André, cet échappé du système, s'avisa,

au bout de trente ans, un jour avant la prescription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du système, et que je voulus faire en vain passer au *visa*, en faveur de madame de Vinterfeld, qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'André étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là; aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence, il le vend à un procureur, et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé ici une espèce d'André qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable; mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'André de Paris, je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de La Bourdonnaie avait gagné son procès; mais qui lui rendra ses dents qu'il a perdues à la Bastille? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la Bastille? Ma santé est bien déplorable; sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le Salomon du nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Al-

lons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre qui vous aime de tout son cœur.

199. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 de mars.

J'ESPÈRE, monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme qui méritait le prix; c'est le sort des Ximenès d'être vengés de l'Académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce, pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

200. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Potsdam, 15 de mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon Prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'Argental et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à Rome sauvée, à Adélaïde, à Zulime, et cent feuilles du Siècle de Louis XIV; car je serai historiographe de France en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge, que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de Pont-de-Veyle avouera que si Louis XIV n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'Arnaud et compagnie, et les petits barbouilleurs auraient été trop aises. D'Arnaud, animé du vrai désir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec un Rozemberg, mauvais comédien souffert à Berlin, et avec les Frérons soufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi qui, sans doute, prend contre moi le parti de l'ancien Testament, m'avait disgracié; et j'étais perdu, et Fréron riait, et Nivelle la-

Chaussée racontait tout cela aussi froidement qu'il en est capable, et on imprimait ma Pucelle, et ensuite on me fesait mort. Je suis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bontés pour moi pendant ma maladie, que je serais le plus ingrat des hommes si je ne passais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le seul animal de mon espèce qu'il logeât dans son palais à Berlin, et quand il partit pour Potsdam, et que je ne pus le suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, *et cœtera*; et ses mulets et ses chevaux conduisaient mes meubles de passade à une maison délicieuse, dont il m'a laissé la jouissance, aux portes de Potsdam; et il me conservait un appartement charmant dans son palais de Potsdam, où je couche une partie de la semaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne se communiquer à moi; et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des Desfontaines, aux petits beaux esprits, aux cuistres qui disent : Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point ? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons point de mouchoir ? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler ? ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que

je vis heureux, et que je serai encore plus heureux, quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers moments de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis.

201. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, 20 de mars.

Me voici renclôitré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre Louis XIV et Frédéric. Je ferais bien mieux de corriger assidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé Villers, qui avait fait un livre intitulé *Réflexions sur les défauts d'autrui*. Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit en nasillant, à son auditoire: « Mes très chers frères, j'avais dessein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu afficher à la porte de l'église, *Réflexions sur les défauts d'autrui*: eh! mon ami, que n'en fais-tu sur les tiens! Je vous parlerai donc de l'orgueil. »

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards; je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseries. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit!

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le siècle passé a été le précepteur du nôtre; mais le génie est un don de Dieu; c'est la grâce, c'est le partage du très petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour: elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter Virgile et Racine pour les feuilles volantes de nos jours! Don Quichotte fit une infidelité d'un moment à Dulcinée pour Maritorne. Adieu, adieu; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

* 202. — A M. DARGET.

Ce dimanche.

Mon cher ami, voici une lettre pour le roi, que je vous prie de lui remettre. Ma foi, j'ai tort d'avoir voulu avoir publiquement raison contre un misérable, et le roi a plus de bon sens que moi, comme il a plus de talent. Je ne sais pas comment diable il fait pour être si sage en fesant des vers. Il serait plaisant que je mourusse de cela. Je voudrais déjà être au Marquisat, mais ce ne sera que pour le 6 ou le 7; car l'humeur s'est un peu jetée sur la poitrine, et les gencives ne sont pas mieux. Malgré le peu d'approbation qu'a eue la saignée de M. de Rothembourg, j'ai très grande foi à La Métrie. Qu'on me montre un élève de Boerhaave qui ait plus d'esprit et qui ait mieux écrit sur son métier?

Mais qu'il guérisse vos yeux: voilà d'abord ce que je lui demande.

J'étais fort en peine de M. d'Ammon et d'un gros

paquet pour l'édition qu'on fait à Paris, de mes rêveries, édition qui, par parenthèse, ne vaudra pas mieux que les autres, parce qu'elle a été faite sans me consulter et pendant mon absence.

Ce d'Ammon, en arrivant chez moi, a trouvé des Damis, des Érastes et des Angéliques et des Clarisses qui l'attendaient à souper. On va le voir par curiosité, comme un homme venant de la part de Frédéric-le-Grand. Un certain marquis, un peu bavard, lui ayant fait une enfilade de questions fort longues, M. de Thibouville qui n'avait encore rien dit, s'approcha de l'oreille de d'Ammon, et lui dit: « Monsieur, je prends acte que tous les Français ne sont pas si pressants. » Il a été huit jours enfermé chez moi, sans sortir, parce qu'il fallait qu'il ne fît point de visite avant d'avoir été présenté; et le roi de France est à Versailles tout le moins qu'il peut. M. de Boufflers, colonel des gardes du roi Stanislas, a été tué sans qu'on sache trop comment. Tout le monde en raisonne, et demain personne n'en parlera. Vanité des vanités! Adieu.

203. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 27 d'avril.

Mon cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle Guichard. Vous ne m'en dites rien; vous ne me confiez jamais ni vos plaisirs ni vos peines, comme si je ne les partageais pas, comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur, et pouvaient affaiblir les sentiments. Voilà donc cette pauvre petite fleur, si souvent battue de la grêle, à la fin coupée pour jamais! Mon cher ange,

conservez bien madame d'Argental; c'est une fleur d'une plus belle espèce et plus forte; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir: sans doute, je le devrais et je le voudrais; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperasses, il faut finir ce qu'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon Siècle de Louis XIV avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaise santé peut me laisser encore, pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon Français? n'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les Algarotti et les Maupertuis y sont. On travaille, on soupe ensuite gaîment avec un roi qui est un grand homme de bonne compagnie. Tout cela serait charmant; mais la santé! Ah! la santé, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un Fontenelle, cent Guichard. Allons toujours pourtant; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute, à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale: et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains,

et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait mon paradis. Être dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillants, trop considérables, trop malsains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son Siècle dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'-chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux-arts, de spectacle et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour; mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

204. — AU MÊME, A PARIS.

4 de mai.

Mon cher ange, le roi de Prusse, tout roi et tout grand homme qu'il est ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle âme du monde et le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-

ce auprès des rois qu'il faut les passer ? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent dévots, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissants, et d'avoir toujours des rivaux à craindre ? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement ? ai-je de grandes obligations aux ministres ? et qu'est-ce qu'un public bizarre, qui approuve et qui condamne tout de travers ? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère Bellecour à Le Kain, Coypel à Vanloo, Royer à Rameau ? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme César, qui pense comme Julien, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs, pour souper avec lui ? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. Mesnard. Malgré tout cela, mon cœur me ramenera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'Oreste, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette Sémiramis que vous aimiez, et dont M. l'abbé de Chauvelin était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous

avez approuvé ? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte du public qui crie. J'espère que le Siècle de Louis XIV ramenera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce Siècle, que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame Denis. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à Zulime et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous ? C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères, je m'étudierai surtout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon Siècle, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de Mairan ? voulez-vous bien le faire souvenir de moi ? Son ennemi est un homme un peu dur, médiocrement sociable, et assez baissé ; mais point de vérité odieuse. *Valete, ô cari!*

205. — A M. DEVAUX.

A Potsdam, le 8 de mai.

Mon cher Panpan (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable), le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami, prière est ordre en ce cas, je courus chez un prince; et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur d'un héros, à la di-

gne sœur du Marc-Aurèle du nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé Wuillelmine, pour votre ami; mais puisqu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera sûrement l'exécution de vos volontés, et M. de Liébaud pourra partir sur-le-champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher Panpan, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre Académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie perpétuelle. Je laisse le roi faire le Mars tout le matin; mais le soir il fait l'Apollon, et il ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq ou six mille héros de six pieds; ceci est Sparte et Athènes; c'est un camp et le jardin d'Épicure; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philosophie. J'ai tout mon temps à moi; je suis à la cour, je suis libre; et si je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme pension, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni le licou qu'on appelle *cordon d'un ordre*, ni même les soupers avec un philosophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur.

Je vieillis, je n'ai guère de santé, et je préfère d'être à mon aise avec mes paperasses, mon Catilina, mon Siècle de Louis XIV et mes pilules, aux soupers des rois, et à ce qu'on appelle *honneur et fortune*. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reste est chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher Panpan. S'il y a quelqu'un par hasard dans Lunéville, qui se souvienne du solitaire de Potsdam, présentez mes respects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de Beauvau me prenait sous sa protection; ce temps est-il absolument passé? madame la marquise de Boufflers daigne-t-elle me conserver quelques bontés? serait-elle bien aise de me revoir à sa cour? serait-elle assez bonne pour dire au roi de Pologne, qui ne s'en souciera peut-être guère, que je serai toute ma vie pénétré des bontés et des vertus de sa majesté? C'est le meilleur des rois; car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon cher Panpan. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

206. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 29 de mai.

Mon très cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'est parce que je suis le meilleur Français du monde, que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. La

retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfants. Rome sauvée, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite Guichard valait mieux: *La mort ravit tout sans pudeur*. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu Mars. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses états voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier, je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très rarement: Louis XIV a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchants soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin, voilà donc M. de Chauvelin en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car

le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de Chauvelin ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que M. l'abbé son frère me garde toujours rancune; je veux que mon Siècle me racommode avec lui. Algarotti en est bien content: ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme Dufresni: *Fais-moi bien peur*; car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais à faire! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis; mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre Catilina et Rome sauvée. Je ne demande pas que ma Rome soit imprimée au Louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidèle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths.

Virtutem incolumem odimus
Sublatam ex oculis, quærimus invidi.

Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'Argental en bonne santé; donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des Mémoires qui ont paru sur mademoiselle de Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre du saint Évangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille: je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les Huguenots (1).

Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agréments de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement.

207. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, ce dernier de mai.

Apparemment, madame, que mon camarade d'Ammon sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu

(1) *Voyez* Mélanges littéraires, tome III, Lettre sur mademoiselle de Lenclos.

d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, madame, ce que nous fesons? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici; et cela est fort honnête: on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est beaucoup plus correcte; j'aurais l'honneur de vous la présenter si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie; mais je ne sais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentiments de pénitence, je ne prends

aucun parti, et je continue à mettre en ordre le Siècle de Louis XIV. J'ai apporté tous mes matériaux; ils sont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux! Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président Hénault, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de Louis XIV.

Vous allez donc toujours à Sceaux, madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'Ammon pour madame la duchesse du Maine; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour, un peu différentes l'une de l'autre; madame de Staal et madame de Malauze.

Conservez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très long-temps. Surtout ne vous dégoûtez point de la vie; car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conserverai pendant toute la mienne les sentiments que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris à cause de vous et du petit nombre des élus.

208. — A M. DEVAUX.

Mon cher Panpan, je vous assure que je ressens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi Stanislas, et venir me mettre aux pieds de madame de Boufflers au premier voyage que je ferai en France; et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me serait encore plus précieuse si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de Bassompierre, et c'est en partie ce qui m'a privé longtemps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les gens qui se portent bien. Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de Boufflers. Est-ce que M. le marquis du Châtelet est actuellement à Lunéville? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commerci. Tout ce que je sais de votre cour,

c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de Saint-Lambert d'avoir exclus Roi, ce méchant homme. Voudra-t-il se souvenir de moi avec amitié ? Je vous assure que j'en ressentirais une graude consolation, quoique j'aie absolument renoncé à la comète. Cependant je n'ai point oublié la maison de M. Alliot, et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison.

Mon cher Panpan, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'aie manqué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

209. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam 13 de juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de Rome suscite un autre César que Drouin pour la sauver. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en seront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changements; mais ils étaient faits trop à la hâte et trop insuffisants. Je crois toujours qu'il faut rendre Aurélie un peu complice de Catilina. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousé en secret pour ne pas prendre son parti. Il me sem-

ble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter Aurélie comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs, je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point Aurélie. Le sujet est Rome, Cicéron, Caton, César. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodements. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de Cicéron, de Catilina, de César, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi, on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au Louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'Aurélie arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir César de son caractère, et donner une espèce de triomphe à Catilina, afin que l'arrivée d'Aurélie produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la scène d'Auguste avec Cinna et Maxime. Le

cas sont bien différents, et le goût consiste à mettre les choses à leur place.

La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire, cependant elle est froide; ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer, il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène, que Cicéron est allé combattre dans Rome avec une partie du sénat, tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de Caton et de Claudius soient plus vifs, et qu'on voie que Cicéron sera puni d'avoir sauvé la patrie; c'est là un des objets de la pièce. Cicéron, sauvant le sénat malgré lui, est la principale figure du tableau; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit; il est une peinture assez fidèle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne sera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et respectable ami, mettre tous mes soins à fortifier et à embellir, autant que ma faiblesse le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changements; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de disposer l'armée avec laquelle vous daignez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite

question que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France, qui est très fautif dans tous les livres, et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très bien communiquer, sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marseille, très singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu, société charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

210. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, 20 de juillet.

Votre souvenir et vos bontés, madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie dans le palais d'Alcine. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire ? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite: mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très douce, très libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être

libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'âme m'a toujours paru un supplice : savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet ? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici ; et c'est un superflu qui n'est pas chose très nécessaire.

Avec tout cela, madame, je vous regrette très sincèrement, vous et M. le président Hénault, et M. d'Alembert pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président Hénault, je le lis, et je crois que je sais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le Siècle de Louis XIV. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite ; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome sauvée ! vous me prenez par mon faible, madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible ; mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable : j'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à Caton,

et à Cicéron, que c'est à peu près comme si je fesais jouer Confucius.

Vous me direz que le Catilina de Crébillon a réussi mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent et au discret d'Argental; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand; je ne peux répondre que de mes sentiments; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'Encyclopédie, et peut-être mademoiselle Puvigné. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la Sorbonne? On disait que cette Sorbonne voulait condamner le système de Buffon et les saillies du président de Montesquieu. On prétend qu'ils ont mis les *Étrennes de la Saint-Jean sur le bureau, et messieurs du clergé*.... Adieu, madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de Chauvelin? il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, et il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens parce qu'ils sont à Potsdam: il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui.

Conservez-moi vos bontés, madame; et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

211. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Juillet.

Je viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la Conjuration de Venise de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal; et en voici, je crois, les raisons.

1°. La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2°. Manlius est d'abord le premier personnage; ensuite Servilius le devient.

3°. Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu, sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux et absolu.

4°. La femme de Servilius devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père, et Servilius l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5°. Cette faiblesse de Servilius fait toute la pièce,

et éclipse absolument Manlius qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6°. Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécille de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que Manlius.

7°. Autre évènement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres; le sénat manque honteusement de parole à Valérie.

8°. Manlius une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un évènement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que dans une tragédie il faut que le dénoûment soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? Catilina fera-t-il égorger Cicéron, ou Cicéron le fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive; Catilina prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de Rome sauvée a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très instamment de mettre un très long intervalle entre Manlius et Rome sauvée. On serait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau-fils comme Drouin ferait tomber César sur le nez; j'aimerais mieux que La Noue jouât Cicéron; et Grandval, César; mais, en ce cas, il faudrait mettre La Noue trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

212. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27....

Ecco il vostro Dubos; quando potrò io dire in Potsdam: Ecco il mio caro conte, ecco la consolazione della mia monastica vita? La ringrazio pe'l suo libro, per tutti i suoi favori, e specialmente per la sua lettera soprà il Cartesio. Le gros abbé Dubos

è un buon autore, e degno d' esser letto attentamente. Non dirò di lui:

Molto egli oprò col senno, e collo stile.

Il senno è grande, lo stile cattivo; bisogna leggerlo, mà rileggerlo sarebbe tedioso; questa bella prerogativa d'esser spesso riletto è il prévilegio dell' ingegno, e quello dell' Ariosto. Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle vostre grazie. Addio mio cigno del canal grande; vi amerò sempre.

* 213.—AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, 1er auguste.

Je mérite votre souvenir, monsieur, par mon tendre attachement. Mais Aurélie n'est pas encore digne de Catilina. Comment voulez-vous que je fasse? Trouver tous les charmes de la société dans un roi qui a gagné cinq batailles, être au milieu des tambours et entendre la lyre d'Apollon, jouir d'une conversation délicieuse à quatre cents lieues de Paris, passer ses jours moitié dans les fêtes, moitié dans les agréments d'une vie douce et occupée, tantôt avec Frédéric-le-Grand, tantôt avec Maupertuis, tout cela distrait un peu d'une tragédie. Nous aurons dans quelques jours à Berlin un carrousel digne en tout de celui de Louis XIV; on y accourt des bouts de l'Europe. Il y a même des Espagnols. Qui aurait dit, il y a vingt ans, que Berlin deviendrait l'asile des arts, de la magnificence et du goût? Il ne faut qu'un homme pour changer la triste Sparte en la brillante Athènes. Tout cela doit exciter le génie; mais tout cela dissipe et prend du

temps. Il me faudrait un recueillement extrême. J'ai ici trop de plaisir. Je vous recommande Hérode et le duc d'Alençon; je les mets avec mon petit théâtre sous votre protection. Si vous voyez César (1), dites lui, je vous en supplie, à quel point je lui suis dévoué. Je ne veux pas le fatiguer de lettres. Moins je lui écris, plus il doit être content de moi. Adieu, digne successeur de Baron. Il n'y a que votre aimable commerce qui soit au-dessus de votre déclamation. Conservez-moi votre amitié; je vous serai bien tendrement attaché toute ma vie.

214.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 7 d'auguste.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet, et la poste, qui repart presque au même instant qu'elle arrive, me laisse un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle Rome, avant qu'il soit peu, peut-être par M. le maréchal de Lovendal, peut-être par une autre voie; mais vous aurez une Rome. Je vous avertis que ce n'est plus Fulvius qu'on tue, c'est Nonnius. Ce M. Nonnius n'est connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de son droit. Je me souviens même que Crébillon, dans sa belle tragédie de Catilina, avait fait égorger Nonnius *cette nuit*, sans trop en dire la raison. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raisons de le tuer. Vous serez encore plus content d'Aurélie; et je

(1) Le Kain, qui devait jouer dans Rome sauvée.

crois qu'il est absolument nécessaire que Catilina ait dans le sénat un si grand parti, qu'il puisse s'évader impunément, lors même que sa femme l'a convaincu.

Le grand point encore est que Cicéron puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais Zaïre, ni Inès, ni Bérénice; mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de Catilina et de César vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidèle des mœurs de l'ancienne Rome; et pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la Henriade? Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement; mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez Rome, il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq-d'inde, qui des deux

représentera César. Il est bien douloureux de n'avoir à choisir qu'entre de tels héros; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, si ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour jamais, sain, malade, triste ou gai, Prussien, Français, bon ou mauvais poëte, plat historien.

Adieu, adorables anges.

215. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, 24 d'auguste.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, russe, polonais et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en dise, que M. le maréchal de Lovendal soit chargé d'autres négociations. Il est venu en Allemagne pour ses affaires; et en qualité de preneur de Berg-op-Zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats, et ne lui montrera point ses ouvrages qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris, aveugle comme La Motte; et messieurs les écumeurs littéraires n'en seront pas moins déchaînés contre moi.

Ma santé dépérit tous les jours; l'abbé de Bernis ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer Fontenelle d'avoir su parvenir à l'âge de quatre-vingt-seize ans; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne se mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûre que je serais à Paris sans les imprimeurs de Berlin, qui ne me servent pas si vite que le roi. Je supporte Maupertuis, n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé Raynal de son Académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie! Quand il eut bien mis le trouble dans l'Académie des Sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de Fleuri lui cita, quand il prit congé, un vers de Virgile qui revient à peu près à celui-ci:

Ah! réprimez dans vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à son éminence; mais le cardinal de Fleuri régnait doucement et poliment. Je vous jure que Maupertuis n'en use pas ainsi dans son tripot où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le Bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent ni ceux qui vivent

avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de Lovendal. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris ; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un Anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand maréchal d'Écosse; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de Stuart, condamné dans son pays depuis long-temps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal Keith, alla battre les bons Musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin, les deux frères sont ici, et le milord Maréchal est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite Turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siège d'Oczakow, et on en fit présent à notre Écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen ; pour lui, il est, je crois, anglican ou à peu près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très bien vivre ensemble en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un Irlandais ministre de France à Berlin, et un Écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord Maréchal part incessamment. Vous verrez sa Turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point éton-

née que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

216. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin 28 d'auguste.

Mon cher et respectable ami, milord Maréchal, qui est une espèce d'ancien Romain, apporte Rome à madame Denis. Cicéron ne se doutait pas qu'un jour un Écossais apporterait de Prusse à Paris ses Catilinaires en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi George, que deux braves rebelles de chez lui, ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord Maréchal a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré: cependant il a été conjuré. C'est peut-être en cette qualité qu'il m'a paru assez content de Rome sauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer Cicéron. Enfin, il apporte la pièce, et Nonnius est le père d'Aurélie; ce qui est beaucoup mieux, parce que Nonnius est fort connu pour avoir été tué.

Si j'avais reçu votre lettre plutôt, j'aurais glissé quatre vers à Catilina pour accuser ce Nonnius d'être un perfide qui trompait Cicéron. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de Tellus, et que Caton, au cinquième acte, dit au reste des sénateurs qui sont là, qu'il a marché avec Cicéron et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord Maréchal peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois; car non-seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi

philosophe, mais j'ai un Siècle sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de Malesherbes, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de Richelieu doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle; lui et M. le maréchal de Bellisle sont les deux seuls hommes vivants dont je parle; mais en même temps il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce Siècle soit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son Siècle et une nouvelle édition de ses pauvres OEuvres; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat;* de courir après toutes ses fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte; les abandonner, ce serait les jeter par terre. Mon cher ange, représentez vivement à M. le maréchal de Richelieu la nécessité indispensable où je me trouve, de toutes façons, de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal; mais elle n'a jamais été bien : je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir. Je viens de lire Zarès; l'imprimera-t-on au Louvre ? Adieu ; mille tendres respects à tous les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma

lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet, c'est qu'il finit par une pantalonnade, mais Le Kain dit si bien : *Il est donc des remords !*

A propos de remords, j'en ai bien d'être si loin de vous, et si long-temps ! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

217. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin 31 d'auguste.

Mon héros, un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaisir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi qui suis *prime-sautier*, comme dit Montaigne, je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier, si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laisser prier Dieu en français dans vos montagnes du Languedoc, sont deux choses qui m'édifient merveilleusement ; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâce. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape ; car enfin, il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome ; mais la pièce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne, qui est, com-

me vous savez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en sûreté de conscience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le Catilina; car, quoique celui de Crébillon ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère Crébillon, parce que je ne suis pas si vieux.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode: heureusement, pour l'état s'entend, et très malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très françaises et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma Rome sauvée fût jouée aussi souvent que Zaïre; mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord Maréchal, ancien conjuré d'Écosse, tout propre à se charger de ma conspiration de Catilina; vous en jugerez: ainsi je laisse là tous les raisonnements que

je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser en vous envoyant quelques petits morceaux du Siècle de Louis XIV. C'est ce Siècle qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes sottises qu'on réimprime et que je dirige, des Rome sauvée à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon Siècle.

Dites-moi, je vous en prie, monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans son pays, l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la littérature quand je quittai Paris; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin Boyer, très vénérable d'ailleurs, mais qui a très peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à M. le dauphin et à madame la dauphine. Je

vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements, de l'Église, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de Montespan, et madame de Maintenon, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer de ces faits. Il faut faire sentir ce que les suites très mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent, dans un tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleuri comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point de détails; j'ai voulu seule-

ment montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie; et comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de Bellisle; mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois surtout que madame de Pompadour pourrait ne pas désaprouver la manière dont je parle de mesdames de La Vallière, de Montespan et de Maintenon, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageants.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très heureuse; mais je me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir sondé les

esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet essai sur Louis XIV, et par les anecdotes où je dis des choses très fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même verité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le Siècle de Louis XIV en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers, et pour la prose; enfin, des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement, et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi ni madame de Pompadour prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais: Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France, harcelé, balotté, persécuté de-

puis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille, je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé, j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an; et je vous avoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si longtemps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix, et vingt mille francs de pension? parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi; elle y était toute préparée: mais la vie de Potsdam, qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme; ainsi, me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma sensibilité et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi! vous avez du temps! Ah! si vous étiez un peu sédentaire, comme mon roi de Prusse!... mais.... Vous auriez mis le comble à vos grâces si vous m'aviez dit un petit mot de mademoiselle de Richelieu et de M. le duc de Fronsac. Vous me dites que vous devenez vieux: vous ne le serez jamais; la nature vous a donné ce

feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. Vous serez plus philosophe, mais vous ne serez jamais vieux; c'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler! On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et ce songe pénible de la vie est bientôt fini.

Je doute fort que vous puissiez avoir le volume qui a été envoyé au roi. Il me semble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président Hénault, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste, le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce La Métrie. Cet homme est le contraire de don Quichotte; il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. Dieu l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensants, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher Isaac d'Argens; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris pour y être examinée, je viendrai

assurément me mettre à vos pieds, moi et Rome. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez, et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agréments, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les sentiments que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

218. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le......

Io sono un poco casalingo, e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non o gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero, e quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa Venere astrua, e quando avrà goduto abbastanza i favori della sua Elena, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suoi dotti, e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istruttive lettere, che faranno l' onor della bella Italia e le delizie di tutte le nazioni. Le baccio di cuore le mani.

219. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le. . . . . septembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de Catilina et de Nonnius; car, si je me mettais d'abord sur vos bontés, sur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis m'inspirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour Rome sauvée.

Sans doute il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre Nonnius; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à Aurélie, au troisième acte;

> Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
> Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre;
> Je vole et je reviens.

Cette promesse de revenir, fait déjà voir qu'elle ne sera pas long-temps avec son père, et donne à Catilina le loisir d'exécuter son projet, dès qu'Aurélie aura quitté Nonnius. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point du tout sur le pouvoir de sa femme auprès de Nonnius. Ainsi, il dit à part :

> Ciel! quel nouveau danger!
> Écoutez. . . . le sort change, il me force à changer. . . .
> Je me rends, je vous cède, il faut vous satisfaire. . . .
> Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père, etc.;

ensuite quand il a laissé sortir Aurélie, voici l'ordre précis qu'il donne à Martian et à Septime :

> Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
> Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
> Observez Aurélie, observez Nonnius;
> Allez, et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,

Abordez-le en secret, parlez-lui de sa fille,
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur, etc.

Il me semble qu'à présent tout est éclairci. Vous savez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de Nonnius et d'Aurélie lui donnerait le temps nécessaire à son dessein; c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de Nonnius; Aurélie a donc très grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père qu'elle l'a conduit à la mort; et alors ces deux vers:

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire;

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très touchant.

A l'égard du vers: *Vous nous perdez tous trois; je vous en averti*, qui rime, à *démenti*, il rime très bien; il est permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. Racine a usé de cette permission en pareil cas:

Vizir, je vous en averti,
Et sans compter sur moi prenez votre parti.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques, pour relever les autres, et pour conserver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers suivants:

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix
Qu'on y ménage à peine une épouse timide;
Je sais, Catilina, que ton âme intrépide
Sacrifîra sans trouble et ta femme et ton fils
A l'espoir incertain d'accabler ton pays, etc.

. . . .

Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouse tremblante, indigne de ta foi, etc.

Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très juste. Voici comme je corrige cet endroit:

Achevez son naufrage; allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis,
Songez que ces destins font celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir;
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidèle!

et à l'égard du vers,

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous.

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'état*! Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'état*. Plus je lis ce Corneille, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à peu près tout ce que vous avez demandé; mais comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas,

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux,

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre, par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie: le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

226.—A Mme DENIS, A PARIS.

A Berlin, 2 de septembre.

J'ai encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de La Métrie pour M. le maréchal de Richelieu; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de Richelieu à lui obtenir sa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Métrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi!.... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce La Métrie est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi après la lecture.

Il me parle avec confiance; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu: *J'aurai besoin de lui encore un an, tout au plus; on presse l'orange, et on en jette l'écorce.*

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ses serments. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plaît? dans le temps que je sacrifie tout pour le servir, que non-seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me fesais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me disait qu'il m'aimait; pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances? je m'y perds! je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire La Métrie.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé Pène, qui est à lui; en voici les premiers vers:

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
Cher Pène ton pinceau te place au rang des dieux.

Ce Pène est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pène*, c'est *un dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire, pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. Jourdain qui disait : *Puis-je rien refuser à un seigneur de la cour qui m'appelle son cher ami?* Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de La Métrie fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir ; et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire ? ignorer que La Métrie m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous serez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine, vous seriez sincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long tout ce que vous pensez, par le premier courrier qu'on dépêchera à milord Tirconel.

221. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, septembre.

Mon cher Isaac, soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre Rebecca, si je me portais bien; et même, sain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, si mon cher Isaac me traite en ismaélite, je ne ferai point de pèlerinage pour lui.

222. — AU MÊME.

J'ai reçu votre lettre et celle de madame Denis; je vous en remercie. Ah! ah! vous m'appelez monsieur; et moi, sur la parole du maréchal de Richelieu et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous disais bonnement, mon cher Isaac! Eh bien! monsieur, je vous aime de tout mon cœur; je grille de vous embrasser.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse, madame la marquise d'Argens, et je vous prie surtout de me conserver une amitié qui fera ici la douceur de ma vie.

223. — AU MÊME.

Très-cher frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la sottise, une fois pour toutes; ce serait un petit amusement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainsi que j'ai

corrigé le vers sur Despréaux, que le roi avait condamné avec raison. Mon frère, il faut passer sa vie à se corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatisme, et de la friponnerie.

224. — AU MÊME.

Frère, vous avez un don de Dieu pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père Meccenati? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugements téméraires. Cet homme est prêtre; il a son obédience en bonne forme, sa croix de mathurin; il parle latin.... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme avant de le condamner.

Vis content et heureux.

225. — AU MÊME.

Frère équitable, vous avez lu le libelle de Boindin; lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décrotteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs allongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin lisez-moi, et jugez-moi.

Ayez la bonté de me renvoyer le livre avec votre décision. *Vale, et me ama.*

226. — AU MÊME.

Frère, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est Piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchants confondus. Mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant tremblons de condamner nos frères légèrement, examinons encore. Craignons les justes jugements de Dieu.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-Puissant. La paix soit avec vous.

227. — A M. LE DUC D'UZÈS.

A Berlin, le 14 de septembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monsieur le duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remercîments. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs: elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'âme jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ces grandes qualités

celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui tant qu'a vécu madame du Châtelet dont je vois, avec consolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de La Vallière, votre sœur, et madame de Luxembourg m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire les thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'Académie de Dijon; mais, sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très indécent qu'une Académie ait paru douter si les belles-lettres ont épuré les mœurs.

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talents; mais de quoi n'abuse-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces Dijonais que toutes les Académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une méprise et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de Montesquieu. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur*, comme dit Montaigne: ses imaginations élancent les miennes. Madame du Deffant a eu raison d'appeler son livre:

de l'Esprit sur les Lois; on ne peut mieux, ce me semble, le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés; c'est un des mérites de notre siècle, que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garotté des mêmes chaînes qu'eux.

Vous ne paraissez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain, et vous pensez surtout en *magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma discrétion et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je suis avec beaucoup de respect, etc.

228. — A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 de septembre.

Non posso imaginare, caro mio conte, quali siano i commenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro re piucchè eretico. Se io l'avessi posto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concederli alcune indulgenze; ma giacchè l' ho dannato affato senza misericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano à fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia e leggiadra risposta à questo indefesso scrittore, à questo valente cardinal Quirini; egli mi à favorito d'una lettera, e d' alcune nuove stampe dove la sua modestia

è vigorosamente combattuta. Non gli o ancora risposto, mà lo farò coll' ajuto di dio, di voi, mio agno di Padova, et di Berlino: *Si Mimnermus uti, censet, sine amore jocisque non est vivendum, vivas in amore jocisque*; mà non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

* 229. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, ce 7 d'octobre.

Mon cher marquis, je souffre beaucoup aujourd'hui, et ma main me refuse encore le service. La tête ne laisse pas de travailler toujours, et mon cœur est plein pour vous de l'amitié la plus tendre. Vous savez que je n'ai point donné de Siècle de Louis XIV. L'édition de Berlin sur laquelle malheureusement on en a fait tant d'autres, était trop incomplète et trop fautive. J'en ai envoyé seulement à madame Denis quelques exemplaires corrigés à la main, pour être examinés par les fureteurs d'anecdoctes, et pour servir à une nouvelle édition. Si j'étais à Paris, vous sentez bien que vous seriez le premier à qui je porterais mon tribut. Il sera bien difficile que je jouisse avant le commencement du printemps prochain du bonheur de revoir madame Denis et mes amis. Je suis actuellement si malingre que, si j'arrivais à Paris dans cet état, on me demanderait mon billet de confession aux barrières; et comme les sous-fermiers ont traité de cette affaire, je courrais risque de me brouiller à la fois avec le clergé et la finance.

Je serai un peu consolé si je ne suis pas brouillé avec le parterre, si Grandval veut devenir Catilina

à Fontainebleau et à Paris, et si on peut faire de Le Kain un César. Je demande surtout qu'on ne change rien à la pièce que j'ai envoyée à madame Denis. Qu'on la joue telle que je l'ai envoyée, et qu'on la joue bien. Il est fort triste de n'en être pas le témoin; mais c'est un malheur qui disparaît devant celui d'être si loin des personnes auxquelles on est attaché. Je n'ai pu faire autrement. Vous autres Parisiens, vous êtes des Athéniens avec qui un peu d'ostracisme volontaire est quelquefois très convenable; et d'ailleurs qu'importe qu'un moribond végète dans un lieu ou dans un autre? Cela est très indifférent au public et à ceux qui le gouvernent. Il n'y a que mon amitié qui en souffre. Mes amis, qui connaissent mon cœur, doivent me plaindre et non pas me gronder.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

230. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire, page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de Caumartin (j'entends le vieux conseiller d'état) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il fau-

drait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant, il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées; mais que surtout elle raie ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de Rome comme dans celle de la Mecque. Tout le monde dit que Dubois est devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre Rome, que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de Louis XIV, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra; vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame Denis combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument Borack de Mahomet pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre et *dulces moriens reminiscitur Argos*. Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon Argos.

231. — A Mme DENIS, A PARIS.

À Potsdam, 29 d'octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai

raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire: vous triomphez des cabales et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait Mahomet un peu plus méchant qu'il n'était; aussi milord Maréchal me mande-t-il que sa jeune Turque, qu'il a menée à Mahomet, a été très scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète à Berlin. Cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer Mahomet devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de la Mecque à Rome. Laissons dormir quelque temps Cicéron, et prions Dieu qu'il n'endorme point son monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord Tirconel. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à *l'écorce d'orange*; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très fidèles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très sûr, c'est que mon gracieux

maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les Mémoires qu'il a faits de son règne depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre des rois; cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que sa majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire d'Arget d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du *Palladium*, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits dont ils se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très aise du retour de frère Isaac d'Argens. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec Algarotti. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre dont je ne sors guère; de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaîment. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui se trouvant fort mollement dans l'air, disait: *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maison.

272. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 13 de novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout-à-fait du parti d'Aurélie; elle vous a paru faible; et dans le fond, vous ne seriez pas fâché quelle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais Catilina les yeux égarés et l'air terrible, Cicéron fesant de grands gestes, Caton menaçant, César se moquant d'eux, et Aurélie craintive et éplorée; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes, soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de frère Philippe, où il n'y a point d'oies; mais enfin j'ai cédé: la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de Catilina, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin, j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différents. Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux; vous en jugerez; pour moi je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu; mes maladies ne m'ont point découragé; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que Catilina aimât sa femme; il ne l'aime, à la vérité, qu'en Catilina; mais s'il ne la regardait que comme une personne indifférente, dont il se sert pour cacher des armes

dans sa cave, cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre personnage s'intéresse à lui, à moins qu'il n'ait une violente passion; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin, vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un Siècle à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries que je réforme d'un bout à l'autre, et Rome sauvée par-dessus: en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame Denis à donner Rome sauvée. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promise; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer.

J'ai envoyé aussi l'ancienne Adélaïde pour laquelle vous vous sentiez un peu de faible; mais gardez-vous bien de la préférer à Rome. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute Adélaïde. Je ne sais pas trop ce que madame Denis a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne Rome sauvée; c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le Catilina de Crébillon un chef-d'œuvre; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de Bernis va être ambassadeur à Venise. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez vous entendu parler d'un

médecin nommé La Métrie, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord Tirconel qui se mourait; notre Irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. Astruc en rira, s'il peut rire.

233.—A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 13 de novembre.

Ce La Métrie, cet homme machine, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevées. La Métrie est mort précisément de la même maladie dont le roi échappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfants qui meurent de faim. Il a prié milord Tirconel, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, monseigneur, une grande ennuyeuse lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assay, qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très volontiers. Vous êtes mon seigneur suzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas qu'Aurélie soit traitée en petite fille, et que Catilina et Céthégus la ren-

voient faire de la tapisserie au premier acte. Vous la voulez plus nécessaire, plus résolue, plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, si c'en est un, sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de Louis XIV. J'aurais bien voulu en raisonner avec vous à Richelieu, mais on ne peut pas être partout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdam me plaît toujours beaucoup, sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal, mais mon âme va bien, elle est tranquille; et cette âme est tout à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin, sain ou malade, philosophe ou faible, je vous suis bien tendrement dévoué jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, monseigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus long-temps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

234. — A Mme DENIS.

A Potsdam, 14 de novembre.

Protectrice, de l'Alcoran, nous sommes tous ici malades. Milord Tirconel empire, le comte de

Rothembourg se meurt, d'Arget se plaint à Dieu et aux dames du col de sa vessie; pour le major Chasot, qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps; mais notre fou de La Métrie n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord Tirconel envoie prier La Métrie de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur qui le fait rire, et avec qui il joue. La Métrie part, arrive chez son malade dans le temps que madame Tirconel se met à table, il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord Tirconel, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de Tirconel de le faire enterrer dans son jardin. Les bienséances n'ont pas

permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré malgré, dans l'église catholique où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les chênes tombent, et les roseaux demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode, et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de *divin*, comme le peintre Pène. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le tartare païen de milord Maréchal, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon calmouc au plus vite !

235. — A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, 4 de décembre.

C'est par un heureux hasard, monsieur le Duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait long-temps que deux Genevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise genevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les ré-

flexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur-le-champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe, peut inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le Duc, que vous connaissez très bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une âme bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les âmes pensantes se frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à Uzès à peu près comme le roi de Prusse à Potsdam, soupant avec trois ou quatre philosophes, après avoir expédié les affaires de votre duché? Cette vie serait assez douce. Il y a apparence que c'est là meilleure, puisque c'est celle qu'a choisie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puissance et tout l'attirail de la vanité. Il me semble encore que vos idées philosophiques sont sem-

blables aux siennes. Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philosophes. Pour rendre la ressemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poésies; en vérité, c'est tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potsdam. Je comptais passer l'hiver à Paris; mais les bontés du roi d'un côté, et mes maladies de l'autre, m'ont retenu, et je me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon âme, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers, sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieurs-là sont fort curieux.

Pardonnez, monsieur le Duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

236. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

14 de décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être allongé de quelques lignes, car notre Aurélie ne dit plus:

Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
Par un maître absolu dans le piége conduite?

ai

> Une esclave trop tendre encor trop peu soumise;

mais elle dit :

> J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
> S'ils étaient généreux tu m'aurais consultée.

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme; elle s'anime par degrés; elle aime, mais en femme vertueuse; et on sent que dans le fond elle impose un peu à Catilina, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de Catilina pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus; et quoique Catilina aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que Cicéron dit à Catilina,

> Je te protégerai si tu n'es point coupable,
> Fuis Rome si tu l'es.................

C'est précisément ce que Cicéron a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera *Eh bien! ferme, Caton*, comme on prononcerait : *Allons, ferme, Caton*? On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras? n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la comédie? il me

semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres, de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina : je voudrais plutôt être désiré que d'entrer par la brêche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés, et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de Crébillon il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce Siècle de Louis XIV. On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à Reboulet, et à Larrey, et à Limiers, et à La Martinière, et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France pour ne devoir point écrire l'histoire? Duclos fait fort bien d'écrire des romans : voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels malentendus n'y a-t-il pas eu pour ces Siècles! J'en avais envoyé deux paquets à madame Denis; il y en avait pour vous, pour votre société des anges : un de ces paquets a été arrêté à la douane sur la frontière; l'autre, qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne sais comment faire.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au président Hénault, qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en restant n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui fesaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de Choiseul, et lui envoyer des Siècles. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés ou qu'on lui a pris! Louis XIV et Catilina me coûtent bien des tourments; mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

Mille tendres respects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la santé de madame d'Argental. Je vous embrasse bien tendrement.

237. — AU MÊME.

Décembre.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous. J'ai déjà envoyé à madame Denis trois feuilles du Siècle de Louis XIV. Je ne

crois pas qu'elles réussissent auprès d'un certain homme de beaucoup d'esprit, à qui j'ai grande envie de plaire. Louis XIV est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un bien grand homme dans l'administration intérieure de son état. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent; mais enfin quiconque écrit, et surtout sur des matières si délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de saisir le premier Chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reste. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parce qu'il est le seul qui ait donné à sa patrie un poëme épique, et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie; et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférents. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, en quelque genre que ce puisse être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas

contre Rome sauvée et contre l'histoire du siècle! J'enverrai incessamment à madame Denis le premier tome tout entier; je vous donnerai encore Adélaïde toute refondue; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang connu. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi*. J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien Charles VII et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquents hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu; je vous recommande Rome et mon Siècle. Votre amitié, votre zèle et mon éloignement font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de Richelieu dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce cet ordinaire; la poste va partir; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise; mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse sur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de Rome et de la Mecque qui l'occupent. Adieu; comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

238. — A Mme DENIS.

A Potsdam, 24 de décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du Siècle de Louis XIV, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire-jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à La Métrie, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle âme, sur le point de paraître devant Dieu, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très exactement de la manière dont il était mort; s'il avait passé par toutes les formes catholiques, s'il y avait eu quelque édification: enfin, il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe. *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son âme*; nous nous sommes mis à rire et lui aussi.

Il me disait hier devant d'Argens qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui; cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de Chasot. Je suis très sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires

plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse? Je vous répète que cette clef de chambellan que je ne porte presque jamais, n'est qu'un bénéfice simple; que je n'ai point fait de serment; que ma croix est un joujou auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne suis point naturalisé vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'histoire de Louis XIV verront bien que je suis Français. Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. Le meûnier, l'âne et son fils n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus, m'écrivent: *Comme vous êtes l'ami du roi de Prusse, je vous prie de faire ma fortune.* Un autre m'envoie un paquet de rêveries; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos

lettres qui me plaisent et qui me consolent; elles font le charme de ma vie.

239. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT, A PARIS.

A Berlin, le 8 de janvier 1752.

Une des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit: j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur-le-champ de la plupart de vos remarques; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de Vaudémont; il ne s'agit pas là du père, mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de Commerci.

Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de Turenne changea de religion à cinquante ans par persuasion, vous avez assurément une bonne âme. Cependant si, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que Mademoiselle fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'arpès coup; et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de Gaston.

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand Condé: il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de Scipion à Linterne, et de Marlbo-

rough à Blenheim; si c'est du dixième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de Montespan. C'est vous autres, messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de Condé les dernières années de sa vie: et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des évènements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie, sans quoi on n'est qu'un Réboulet, ou un Limiers, ou un La Hode. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : Philippe V sera-t-il roi ? sera-t-il chassé d'Espagne ? la Hollande sera-t-elle détruite ? Louis XIV succombera-t-il ? En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion : les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre : les gens sages doivent m'approuver.

La liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée si j'avais pu travailler à Paris ; je me serais plus étendu sur tous les arts : c'était mon principal objet ; mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que Louis XIV paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume : ce se-

rait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous : vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

240. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Berlin, ce 8 de janvier.

Article par article, mon cher ange :

1°. Je vois que madame Denis, ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où Cicéron dit expressément, en parlant de Catilina à Caton :

Je viens de lui parler ; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.

Non-seulement cela doit être dans la copie de madame Denis, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je suis bien trompé.

2°. Il y a aussi au second acte la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré
Armerait le sénat qui flotte et qui s'arrête ;
L'orage au même instant doit fondre sur leur tête.

3°. Si vous voulez que Catilina recommande son

fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons :

> Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
> Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ce sera un peu de peine pour madame Denis, de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulière, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que Cicéron, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne *par interim* la puissance de dictateur; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de Cicéron, et avec quelques mouvements passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous, de le faire si mal parler; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce *Siècle de Louis XIV*, et dans l'épuisement des forces où mes maladies continuelles me laissent.

> Allez; de tous côtés poursuivez ces pervers,
> Et que, malgré César, on les charge de fers.
> Sénat, tu m'as remis les rênes de l'empire;
> Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.
> Je vengerai l'état; je vengerai la loi:
> Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
> Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, etc.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à

l'habit de Catilina. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce : *Assis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte, Catilina dise :

> Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
> Plébéien qui régis les souverains du monde.

Si, avec tous ces changements, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'Aurélie, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des personnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que Rome sauvée peut être jouée, je ne m'y oppose pas; mais je tremble beaucoup. Je dois tomber, puisque la farce allobroge de Crébillon a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire siffler le mien. Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin, je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse, si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence, et si je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur.

Il s'est certainement perdu un paquet qui conte-

nait des exemplaires du Siècle de Louis XIV, corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ses aises où je suis. Des ouvriers allemands sont de terribles gens. Enfin vous recevrez ce Siècle. Je supplie instamment M. de Choiseul, M. de Chauvelin, aussi-bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le secours de ses amis, et surtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, messieurs, pour amuser votre loisir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'est point du tout un petit plaisir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir; c'est un très grand service que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va se donner pour Rome. Il y a une conspiration contre moi plus forte que celle de Catilina; soyez mes Cicérons. Je ne sais comment va la santé de madame d'Argental. Je lui présente mes respects, et lui souhaite une meilleure santé que la mienne.

241.—A Mme DENIS, A PARIS.

A Berlin, 18 de janvier.

Nous avons perdu, au commencement de l'année, ce comte de Rothembourg qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme: je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts

prématurées, que la vie est un songe; que les hommes ne sont que des ombres passagères ; qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit; et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain : pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous ? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de Rothembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa majesté. C'est là l'étiquette des cours : on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de Rothembourg a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie : cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie : les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais; et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau dou-

blé de peaux de loup ou de renard, et très souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du Siècle de Louis XIV ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle: cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait François Ier, ou saint François, d'avec un Français? ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*; il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait*? Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*; pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois: parce que voy*oit*, lis*oit*, rimait avec expl*oit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

242.—A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 27 de janvier.

J'envoie à mon héros des folies qu'il m'a deman-

dées, et qui orneront sa bibliothèque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. La Métrie aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout-à-fait fou. Son livre contre les médecins est d'un enragé et d'un malhonnête homme; avec cela c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères. Il est fort triste qu'on ait lu son éloge à l'Académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de La Métrie soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain; mais, avec cent cinquante mille hommes, on se moque de tout, et on brave les jugements des hommes.

Madame de Pompadour m'a écrit que *mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais quitté la France que parce que j'étais au désespoir qu'elle protégeât Crébillon*. Ce serait bien là une autre folie, dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France parce que j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté, et que je me suis laissé enchanter par les empressements et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le

monde. Madame de Pompadour peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais musiciens et de mauvais peintres, sans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs, mes maladies qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarrasser ni des faveurs du roi, ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon du soleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je serais fâché seulement de mourir sans avoir vu Saint-Pierre de Rome, la ville souterraine, votre statue, et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser.

J'ai écrit à M. le maréchal de Noailles, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du siècle, et que le vôtre s'y trouve. Le président Hénault est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est à quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de Rome sauvée, en use despotiquement; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres: cela doit faire un beau conflit de cabales! je suis bien aise de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, monseigneur; c'est auprès de votre belle âme et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand une décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin

de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas: Ah, si M. le maréchal de Richelieu était là! Le roi de Prusse en pense autant; mais il serait jaloux de vous: car, il faut l'avouer, il n'est que le second des hommes séduisants. Adieu, monseigneur, n'oubliez pas votre ancien courtisan.

243.—A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT, A PARIS.

A Berlin, 28 de janvier.

Je vous dois de nouveaux remercîments, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le Siècle de Louis XIV, si on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé selon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas à l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome: j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité: j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres, qui dans leur temps causent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un siècle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini aussi ce premier tome.

« Voilà le précis, peut-être encore trop long, des » plus importants évènements de ce siècle; ces » grandes choses paraîtront petites un jour, quand » elles seront confondues dans la multitude im- » mense des révolutions qui bouleversent le mon- » de; et il n'en resterait alors qu'un faible souvenir,

» si les arts perfectionnés ne répandaient sur ce
» siècle une gloire unique qui ne périra jamais. »

Vous voyez par là que mon second tome est mon principal objet; et cet objet aurait été bien mieux rempli, si j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi, et l'acharnement de mes ennemis, m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie, monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à M. d'Argenson que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre Louis XIV et le roi Guillaume.

Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici:

« Ceux qui estiment plus un roi de France qui
» fait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gen-
» dre qui détrône son beau-père; ceux qui admi-
» rent davantage le protecteur que le persécuteur
» du roi Jacques, ceux-là donneront la préférence
» à Louis XIV. »

D'ailleurs, M. d'Argenson ne peut ignorer que Louis XIV et Guillaume ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un fade panégyrique: et s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, sans m'écarter de la vérité, j'ai loué autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie, et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour une lapi-

der. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières, a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de madame du Deffant, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de Condé était mort à Chantilly de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres; si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience.

A propos, je suis bien malade; si je meurs, dites, je vous en prie, comme frère Jean: J'y perds un bon ami.

244. — AU MÊME.

A Berlin, 1er de février.

J'apprends que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère; je crains que vous ne le soyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la santé? Je l'ai perdue sans ressource; mais comptez que personne au monde ne s'intéresse comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimas; mais quelles eaux? je n'en sais rien. Si vous en preniez, les vôtres seraient les miennes. . . .

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez

eu la bonté de remarquer dans le Siècle de Louis XIV. Je vous avertis très sérieusement que si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que si Corneille vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoie deux petits morceaux que j'ajoute à ce Siècle; ils sont bien à la gloire de Louis XIV. Je vous supplie, quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur Louis XIV. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire Louis XIV plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la conversion du maréchal de Turenne. J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi, qu'un vieux général, un vieux politique et un vieux galant ne changent point de religion par un coup de la grâce.

Enfin, j'ai tâché en tout de respecter la vérité, de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre Louis XIV et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains; nous avons enseigné les nations; mais on n'en hait pas moins notre gouvernement: croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande;

Si vous pouvez, par votre suffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permission tacite de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse; et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait.

Ces difficultés sont abominables. J'ai sans peine un privilége de l'empereur pour dire que Léopold était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je peux hardiment imprimer, sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul, le grand-électeur, s'abaissa inutilement devant Louis XIV, et lui résista aussi inutilement: il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de Louis XIV et de la France! et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisements. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud; car le climat où je suis me fait autant de mal que les désagréments attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir: en ce cas, vous me procurerez un très grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'Argenson et Mme du Deffant. Bon soir; je me meurs et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin; il n'y en a que douze; Pélisson même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du Tholus. Le fameux fort de Shenk, dont parle Boileau, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'Albe. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie; je vous prie de le dire à M. d'Argenson.

245.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 6 de février.

Mon très cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre âme, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de Pandore; mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que Rome sauvée me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle Gaussin; je m'en accuse très sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder Zaïre. Je vous assure que si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de

changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des Crébillon sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût aux sentiments des autres. Je voulais un contraste de douleur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de Catilina; il y a assez de Romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un Caton en cornettes: on m'y a forcé, et M. le maréchal de Richelieu a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de Catilina se bornât à aimer, qu'elle dît:

> J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
> Dans ces divisions dont Rome est déchirée.

Il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de mademoiselle Gaussin. Je l'aurais déparée; ce serait donner des bottes et des éperons à Vénus. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du Siècle, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme (1). Je remercie madame d'Argental de ses

(1) M. d'Argental est neveu du cardinal de Tencin qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun.

anecdotes, et surtout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établissement que le grand Duquêne (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne sais si les exemplaires, qui vous sont enfin parvenus, sont corrigés ou non; mais il y en a un entre les mains de madame Denis, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'est celui là qui est destiné pour l'impression, en cas que le président Hénault ait, comme je l'espère, la vertu et le courage de dire à M. d'Argenson qu'une histoire n'est point un panégyrique, et que, quand le mensonge paraît à Paris sous les noms de Limiers, de La Martinière, de Larrey et de tant d'autres, la vérité peut paraître sous le mien.

J'envoie aussi à ma nièce une préface pour Rome, en cas que La Noue ne fasse pas siffler cette pièce. La Noue, Cicéron! cela est bien pis que de préférer mademoiselle Clairon à mademoiselle Gaussin. Je vous avoue que ce singe me fait trembler. Quoi! ni voix, ni visage, ni âme, et jouer Cicéron! cela seul serait capable d'augmenter mes maux; mais je ne veux pas mourir des coups de La Noue. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner Cicéron en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands hommes, surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle Clairon ne fera certainement pas pleurer, et La Noue fera rire. Je suis bien aise d'être très ma-

lade avant cette catastrophe, car on dirait que c'est la chute de Rome qui m'écrase. Bonsoir, portez-vous bien. Il est juste que le Catilina de Crébillon soit honoré, et le mien honni; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

246. — A M. DE FORMONT.

A Berlin, 25 de février.

Je suis à peu près, monsieur, comme madame du Deffant; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame du Deffant vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le Siècle de Louis XIV, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon porte-feuille et ma mémoire. M. Le Bailli m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très aimable neveu, et qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie: mais comment pourrez-vous quitter madame du Deffant dans l'état où elle est?

J'ai vu les Mémoires sur les mœurs du dix-huitième siècle. Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne

sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aie été sifflé en vers à Paris. Il me semble que Cicéron était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. Crébillon m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq......, ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fait réussir sa pièce; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion; et quand je serais condamné par la Sorbonne avec l'abbé de Prades, je compterais encore sur vos bontés. Adieu, monsieur; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame du Deffant mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de Rome sauvée. Je vous embrasse de tout mon cœur.

247.—A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, le 3 de mars.

J'AI réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord Tirconel mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de Tirconel aura fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque Madame est morte! La sobriété ne sauve donc rien,

puisque le duc d'Orléans est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants; ils étonnent le premier moment; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *serre* et on avance, n'a eu que trop raison.

D'Arget part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aie encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français, qui m'était bien nécessaire; c'est un jeune Picard qui s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui parce qu'il est petit et qu'il n'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'Alexandre était petit; il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards. Enfin, il ne me reste plus de domestique de Paris.

D'Arget dit qu'il veut voir la première représentation de Rome; je ne sais si elle sera sauvée ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation: les cabales battent le tambour; on se dispute les loges; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue: femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés; les cafés sont comblés de gens qui disputent; la foule est dans la rue en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les

comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potsdam, mais toujours très affligé de n'être plus au coin du vôtre.

248. — A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 de mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public, ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde, et qui a vécu; c'est votre approbation, c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès et mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable en attendant qu'il me lapide à la première occasion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure? ce n'est ni César ni Cicéron, c'est madame Denis. C'est elle qui est une Romaine. Quelle intrépidité et quelle patience! quelle chaleur et quelle raison elle a mis dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome sauvée.

On se lassera bien vite d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le tendre Crébillon m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subju-

guer un terrain ingrat ; mais à la fin il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges et fort peu de parterre. Le sujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la comédie de Paris, les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, Cicéron aura beau crier : *O tempora, ô mores!* on demandera Inès de Castro et Turcaret.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sensés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'Olivet me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas M. le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me serait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec madame Denis et avec vous dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces ; et pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des Allemands je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans ; mon cher Cideville, il y en a plus de quarante.

249. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 11 de mars.

Mon divin ange, madame d'Argental était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de Rome sauvée. Je connais mon public: l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. Cimon et Miltiade n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier Oreste, je le trouvais beaucoup plus tragique que Cicéron; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le Siècle de Louis XIV, comme sentant l'hérésie, téméraire et malsonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer: Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte Roi aurait bégayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et Hardion aurait dit en grec et en latin, chez M. le Dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au collége royal. Mon cher ange, *qui benè latuit, benè vixit.*

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut

qu'un ménétrier qui joue dans cet empyrée-là ait pour lui Jupiter ou Vénus, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux Duclos, aux Crébillon, ni le petit verre qu'on a donné aux Moncrif; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de Louis XIV, dans le temps qu'on imprime chez Grangé les Lettres juives? Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilége pour dire que Léopold était un poltron, et que je n'aie pas en France la permission tacite de prouver que Louis XIV était un grand homme. Franchement, cela est indigne. Il faut donc faire l'*Histoire des mœurs du dix-huitième siècle* (1)? Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne âme qui fera rougir les pédants de leur pédanterie, et les sots de leur sottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini*? Où est l'intrépide abbé de Chauvelin? *tu dors, Brutus*! Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux Chauvelin ; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les sots.

Vous m'avez bien consolé en me disant que mademoiselle Gaussin n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiselle Gaussin, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

(1) Par M. Duclos.

Adieu, mon cher ange ; je ne croyais pas tant écrire : je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord Tirconel, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi ? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son Siècle. O vanité ! ô fumée ! Qu'est-ce que la vie ? Madame, morte à vingt-deux ans ! Adieu, mon ange ; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

250. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 14 de mars.

Mon héros, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai Bailly, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord Tirconel. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner qui lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute, monseigneur, de la mort du comte de Tirconel. Il était le second gourmand de ce monde, car La Métrie était le premier. Le médecin et le malade se sont tués, pour avoir cru que Dieu a fait l'homme pour manger et pour boire ; ils pensaient encore que Dieu l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différents l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois

pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand, ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'Argens et Algarotti. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon héros.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis en deux pages de ce que vous avez fait à Gênes de plus digne d'orner une histoire, vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. de Broun. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoi et Mêle, qui ont valu la conquête de la Flandre, sont entièrement l'ouvrage des officiers français, sans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire du maréchal de Saxe, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai sonné pour Henri IV, pour Louis XIV et pour Louis XV, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement, j'aimerais mieux quelque petite

anecdote de Gênes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours; mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être Achille et Homère, et encore Thucydide. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se contente-t-il du sien? Si les héros se mettent à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de Richelieu, et vous avez par-dessus lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle.

Pour Dieu, monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. Bussi doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de Fronsac et mademoiselle de Richelieu sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

251.—A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL,

A PARIS.

Potsdam, 14 de mars.

Bénie soit cette Rome, madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à Atticus, Mongaut, Bouhier et d'Olivet, qui savaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des Rome quand on a de pareilles Parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire cet été un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de Louis XIV sera sur son piédestal. Il y a

des gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie Cimon et Miltiade d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, madame, avec le comte Algarotti. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux que nous fesons; il n'y a que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne sais rien de plus amusant et de plus instructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise sur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, madame, vous aurez un plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-là en Italie à présent: le génie y est tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des Catilina et des Histoires des Mœurs du dix-huitième siècle, les Italiens n'ont que des sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé Metastasio soit à Vienne, M. Algarotti à Potsdam.

Permettez que César ne parle point de lui.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce; elle le serait encore davantage si Maupertuis avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses

mesures géométriques; et les agréments de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est point géomètre, et M. Algarotti ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagréments ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de Siècles qu'il me plaît.

C'est dans cette retraite charmante, madame, que je vous regrette tous les jours. C'est de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois, et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'Argental et à M. le comte de Choiseul; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de Chauvelin. Je vous supplie de permettre que M. de Pont-de-Veyle trouve ici les assurances de mon inviolable attachement. Conservez votre santé, conservez-moi vos bontés, comptez à jamais sur ma passion respectueuse.

252. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Potsdam, ce 14 mars.

Me trouvant un peu indisposé, monsieur, au départ de la poste, je suis privé de la satisfaction de vous écrire de ma main; mais quoique le carac-

tère soit étranger, vous reconnaîtrez aisément les sentiments de mon cœur et ma tendre reconnaissance pour toutes vos bontés. Je ne sais pas trop si le cardinal de Fleuri, les malheurs de la Bohême, ceux du prince Édouard, Fontenoi, Berg-op-Zoom, Gênes et l'amiral Anson (1) me laisseront le temps de travailler à ce que vous savez. Cette complication et ce fracas de tant d'intérêts divers, de tant de desseins avortés, de tant de calamités et de succès, ce gros nuage et cette tempête qui ont grondé huit ans sur l'Europe, tout cela est au moins aussi difficile à éclaircir et à rendre intéressant qu'une scène de tragédie. Je m'occupe uniquement de la gloire de Louis XV, après avoir mis Louis XIV dans son cadre. Il me paraît que je mériterais assez une charge de trompette des rois de France. J'ai sonné à m'époumonner pour Henri IV, Louis XIV et Louis XV, et je n'en ai qu'une fluxion de poitrine sur les bords de la Sprée. Il est assez plaisant que je fasse mon métier d'historiographe avec tant de constance, quand je n'ai plus l'honneur de l'être. Je me suis déjà comparé aux prêtres jansénistes qui ne disent volontiers la messe que quand ils sont interdits.

J'ai été tout étonné du reproche que vous me faites d'avoir oublié des pilules pour madame la maréchale de Villars : vous ne m'avez jamais parlé de pilules, que je sache. Je n'oublierais pas plus madame la maréchale, quand il s'agit de sa santé, que je n'ai oublié son mari lorsqu'il s'est agi de la gloire de la France dans le Siècle de Louis XIV.

(1) C'est-à-dire le Siècle de Louis XV.

Je viens d'envoyer chez l'apothicaire du roi, qui m'a donné les cent dernières pilules faites par Stahl lui-même, et je les envoie à ma nièce par un secrétaire de sa majesté, qui part pour Paris. Si madame la maréchale en veut davantage, j'en ai laissé chez moi une boîte que le roi de Prusse m'avait envoyée il y a trois ans. Ma nièce la trouvera aisément dans mon appartement, et on peut y prendre de quoi purger toute la rue de Grenelle; mais je vous avertis que ces pilules ne sont pas meilleures que celles de Geoffroy. Elles ont d'ailleurs peu de réputation à la cour où je suis. Vous voyez, monsieur, par ce grand exemple de Stahl et par le mien, que personne n'est prophète dans son pays. Pour moi, ne pouvant être prophète, je me suis réduit à être simple historien. Je vous supplie de présenter mes respects à madame la maréchale et à M. le duc de Villars. Je n'oublierai jamais leurs bontés. Vous ne doutez pas de l'envie extrême que j'ai de vous revoir; mais il est bien difficile de quitter un roi philosophe qui pense en tout comme moi, et qui fait le bonheur de ma vie. Les honneurs ne sont rien: c'est tout au plus un hochet avec lequel il est honteux de jouer, surtout lorsqu'on se mêle de penser. Mais être libre auprès d'un grand roi, cultiver les lettres dans le plus grand repos, et avoir presque tous les jours le bonheur d'entendre un souverain qui se fait homme, c'est une félicité assez rare. Il ne me manque que la félicité de voir ma nièce et des amis tels que vous. Je vous embrasse tendrement, et vous aime de tout mon cœur.

253. — A Mme DENIS, A PARIS.

Le 16 de mars, au soir.

Nous saurons, dans la vallée de Josaphat, pourquoi j'ai reçu si tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome sauvée n'est pas perdue. Les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne se sont pas, dit-on, trop bien comportés. Est-il vrai que Cicéron avait une extinction de voix, et que le sénat était fort gauche ? toutes les lettres confirment que César a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthousiasme dans le parterre.

Savez-vous quel est mon avis? c'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut long-temps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentiments de grandeur et de générosité ravissent d'abord; mais l'admiration s'épuise bien vite. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve.

Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain ? On ne joue plus le Sertorius de Pierre Corneille, et on donne souvent le très plat comte d'Essex de son frère Thomas. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable; mais je suis toujours très persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en *us*, des Lentulus, des Céthégus, des Clodius. Ils sont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à madame du Maine; c'est une dette d'honneur; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui signer une promesse en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières.

Adieu; je vous embrasse, je vous remercie; je vais répondre à tous nos amis. D'Arget n'est point encore parti, mais il part.

254.—A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

Berlin, 18 de mars.

Pardon, ma chère nièce; je griffonne des tragédies et des Siècles, et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours, et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller du grand-conseil. J'ai été bien malade cet hiver; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui; et quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je

soupe chez moi. Mon appartement est de plain-pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de Rome sauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode; et je ne sais rien au-dessus, que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé: nous ne sommes de fer ni vous ni moi; mais, avec du régime, nous existons; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde.

Mille compliments à toute votre famille. Je vous embrasse tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

* 255. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 21 mars.

Je vous remercie, monsieur, de tout mon cœur de votre Bibliothèque impartiale, et surtout d'avoir donné l'Éloge de madame du Châtelet, femme digne des respects et des regrets de tous ceux qui pensent.

Il y a une étrange faute, page 144: *Elle se livrait au plus grand nombre*, au lieu de *au plus grand monde*. Vous sentez l'effet de cette méprise. Je vous demande en grâce de réparer cette faute dans votre autre journal, et de vouloir bien la corriger à la main dans votre Bibliothèque, qui cesserait bien d'être impartiale, si une pareille méprise favorisait les mauvaises plaisanteries de ceux qui respectent peu les sciences et les dames.

M. de Samsoy s'est avisé de vouloir absolument me peindre. Que ne peint-il ceux qui ont des visa-

ges ! Je n'en ai point. Apparemment qu'il veut présenter un squelette à votre académie. Je vous embrasse.

256. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 1er d'avril.

Plus anges que jamais, puisque vous m'envoyez des critiques; je vous remercie tendrément, mon cher et respectable ami, de votre lettre du 19 de mars. Vous avez enterré Rome avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la ressusciter par l'impression; je la réserve pour l'année de M. le maréchal de Richelieu, avec deux scènes nouvelles et bien des changements. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter Racine qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand homme. Imitons Corneille qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. Adélaïde, ou le duc de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que Rome sauvée. Le rôle de Lisois est peut être encore plus théâtral que celui de César. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours, mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner

cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer sitôt la guerre de 1741; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monuments à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger; mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de Louis XIV n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentiments sont différents! ce catalogue est ce que le président Hénault aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remercîments pour moi à M. le président de Meynières et à M. de Foncemagne. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeants, que le Siècle de Louis XIV est une

espace de plus de cent années, commençant au cardinal de Richelieu; que si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous Louis XIII, il faudrait retrancher Corneille; que les écrivains font honneur à ce siècle sans avoir été formés par Louis XIV; que Le Brun, Le Nôtre n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant Louis XIV, et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de Gacon et de Courtilz, etc., je n'en ai parlé que pour faire honte au père Nicéron, et pour marquer la juste horreur que les Gacon, Roi, Desfontaines, Fréron, etc., doivent inspirer; qu'enfin ce catalogue raisonné est et sera très curieux; mais il faut attendre une édition meilleure; celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essaierai cet été de venir embrasser mes anges.

Mille tendres respects à tous.

257.—A M. DE CIDEVILLE.

Potsdam, 3 d'avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce Siècle; pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aie corrigé. Je laisse faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le Siècle ni Rome sauvée ne sont ce qu'ils seront.

Je demande seulement de la santé au ciel, comme Ajax demandait du jour.

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux âmes, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à Louis XIV. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris.

258. — A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN-MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, etc.

A Potsdam, le 18 d'avril.

Si jamais quelque chose, monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris, que l'espérance d'y trouver des âmes aussi compatissantes que la vôtre, et des hommes si dignes de leur profession et en même temps si au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à madame Denis qui m'attire de votre part une attention si touchante! En vérité, ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenants, comme ce

n'est qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien est bien peu de chose; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au siècle de Louis XIV, et c'est ainsi que j'en ai parlé dans l'histoire de ce siècle; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai étudié la médecine comme madame de Pimbèche avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu Sydenham, Freind, Boerhaave. Je sais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéraments se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'Hippocrate: *experientia fallax*, *judicium difficile*. J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais surtout savoir souffrir, vieillir et mourir.

Le roi de Prusse qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigne encore faire de très beaux vers, m'a adressé une ode sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord Tirconel et La Métrie, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie: le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu

presque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de Démouret ne me convient pas; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang saumuré et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Barège, de Padoue, d'Ischia pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade; une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai: *Deus nobis hæc otia fecit.* Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être; et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc.

* 259. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Potsdam, 15 d'avril.

Le duc de Foix vous fait mille complimentsaussi-bien que M. son frère (1); ils voudraient bien que

(1) Vamir, frère du duc de Foix, personnage de la pièce de ce nom.

je vinsse à Paris vous les présenter ; mais ils partent incessamment pour aller trouver madame Denis, dans la malle du premier courrier du nord. Vous les trouverez à peu près tels que vous les voulez ; mais on s'apercevra toujours un peu qu'ils sont les enfants d'un vieillard. Si vous voulez les prendre sous votre protection tels qu'ils sont, empêchez surtout qu'on ne connaisse jamais leur père. Il faut absolument les traiter en aventuriers. Si on se doute de leur famille, les pauvres gens sont perdus sans retour ; mais en passant pour les enfants de quelque jeune homme qui donne des espérances, ils feront fortune. Ce sera à vous et à madame Denis à vous charger entièrement de leur conduite, et mademoiselle Clairon elle-même ne doit pas être de la confidence. On me mande que l'on va redonner au théâtre le Catilina de Crébillon. Il serait plaisant que ce rhinocéros eût du succès à la reprise. Ce serait la preuve la plus complète que les Français sont retombés dans la barbarie. Nos Sybarites deviennent tous les jours Goths et Vandales. Je laisse reposer Rome, et j'abandonne volontiers le champ de bataille aux soldats de Corbulon (1). Je m'occupe, dans mes moments de loisir, à rendre le style de Rome aussi pur que celui de Catilina est barbare, et je ne me borne pas au style. Puisque me voilà en train de faire ma confession générale, vous saurez

(1) Allusion à ces vers de Rhadamiste et Zénobie:

De quel front osez-vous, soldats de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Néron?

Voltaire appelait souvent *soldats de Corbulon*, les partisans de Crébillon.

que Louis XIV partage mon temps avec les Romains et le duc de Foix. Je ne regarde que comme un essai l'édition qu'on a faite à Berlin du Siècle de Louis XIV; elle ne me sert qu'à me procurer de tous côtés des remarques et des instructions: je ne les aurais jamais eues, si je n'avais publié le livre. Je profite de tout: ainsi je passe ma vie à me corriger en vers et en prose; mon loisir me permet tous ces travaux. Je n'ai rien à faire absolument auprès du roi de Prusse; mes journées, occupées par une étude agréable, finissent par des soupers qui le sont davantage et qui me rendent des forces pour le lendemain, et ma santé se rétablit par le régime. Nos repas sont de la plus grande frugalité, nos entretiens de la plus grande liberté; et, avec tout cela, je regrette tous les jours madame Denis et mes amis, et je compte bien les revoir avant la fin de l'année. J'ai écrit à M. de Malesherbes que je le suppliais très instamment d'empêcher que l'édition du Siècle de Louis XIV n'entrât dans Paris, parce que je ne trouve point cet ouvrage encore digne du monarque ni de la nation qui en est l'objet. J'ai prié ma nièce de joindre ses sollicitations aux miennes pour obtenir le contraire de ce que tous les auteurs désirent, la suppression de mon ouvrage. Vous me rendrez, mon cher monsieur, le plus grand service du monde, en publiant autant que vous le pourrez mes sentiments. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui à ma nièce, la poste va partir. Ayez la bonté d'y suppléer en lui montrant ma lettre. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous prie de vouloir bien m'en faire part. Soyez persuadé

de la tendre amitié et de la reconnaissance qui m'attachent à vous pour jamais.

260. — A Mme DENIS.

A Potsdam, 22 d'avril.

Voila une plaisante idée qu'a Dumolard de faire jouer Philoctète, en grec, par des écoliers de l'université, sur le théâtre de mon grenier ! La pièce réussira sûrement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame Dacier que je veux dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un sexe; c'est la reine Elisabeth: elle avait traduit ce Philoctète de Sophocle en anglais.

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Prusse serait bien votre affaire; mais au lieu de crier, *aie*, *aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de Fénelon, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de Pyrrhus. Il a actuellement la goutte bien serrée. Imaginez ce qu'il a pris: ses bottes! Son pied s'est enflé de plus belle. Dites à Dumolard qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dresde une seconde édition du Siècle de Louis XIV, et il faut la diriger; nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés; j'ai eu un trésor: ce sont deux morceaux de la main de

Louis XIV, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner son édifice, quand on trouve des matériaux si précieux. On me flatte que cette édition sera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête, et que je vous communiquerai à la première occasion.

261. — A M. DE FORMONT.

A Potsdam, 28 d'avril.

On croirait presque que je suis laborieux, mon cher Formont, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si long-temps à vous écrire et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame du Deffant, ce Siècle de Louis XIV. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés des remarques, des instructions de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes qui m'ont refusé long-temps des instructions quand je travaillais, m'envoient à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en Fran-

ec. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame du Deffant en Bourgogne, vous avez tout l'air d'être dans votre Normandie. Votre parent, monsieur le Bailli, fait son chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà ministre accrédité, en attendant que M. le chevalier de La Touche arrive; et il ira problablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre; je dirai encore, si on veut, la mienne; car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore des vers; mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et madame du Deffant; c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très cher Formont; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

262. — A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLÉSIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Avril.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politesse, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres, la vérité y gagnerait, et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très sincèrement, monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le Siècle de Louis XIV. Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant Phalk Constance, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière; je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux. Les autorités n'y sont point cités en marge. Je n'avais pas cru en avoir besoin pour un ouvrage qui n'est point une histoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'esprit humain sous Louis XIV.

Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de Choisi dans sa Relation de Siam; c'est un de mes parents, nommé Beauregard, qui avait défendu la citadelle de Bankoke sous M. de Fargue, autant qu'il men souvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de Constance.

Quant au roi Jacques et à la reine sa femme, ils

arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi Jacques, la manière dont il se les était attirés et la magnificence de Louis XIV. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siècle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails, comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans.

Feu M. le cardinal de Fleuri me montra l'endroit où Louis XIV avait épousé madame de Maintenon; il m'assura positivement que l'abbé de Choisi s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de Forbin, mais Bontems et Monchevreuil qui avaient assisté comme témoins. En effet, il était naturel que Louis XIV employât dans cette occasion ses domestiques les plus affidés; et le chevalier de Forbin, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque.

Pour l'article de Descartes, permettez-moi je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de Beausobre vous intéresse, vous le trouverez, monsieur, dans une nouvelle édition qui va paraître ces jours-ci à Leipsick et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux frag-

ments bien curieux copiés sur l'original de la main de Louis XIV même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et surtout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort-sur-le-Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire Conrad Walther de Dresde, qui a le privilége de l'empereur; c'est un très honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je suis affligé que M. de La Beaumelle, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsick, de là à Gotha: il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devrait tourner ses talents d'un côté plus utile et plus honorable. Il

avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

263. — AU MÊME.

Avril.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du Siècle de Louis XIV, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeants. Quant à M. de La Beaumelle, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre Conrad Walther; c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV; il n'y a épargné aucun soin; et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de La Beaumelle fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur dont Walther est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé, il est résolu à attaquer M. de La Beaumelle par les formes juridiques. Cela va faire un évènement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de La Beaumelle, et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des Lettres de madame de Maintenon, de quoi pouvoir se passer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs, il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et ici c'est un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire; c'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de La Beaumelle en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de La Beaumelle que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français, qu'on devait faire, disait-il, en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de La Beaumelle; et mon zèle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après, je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'Académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemarck et plusieurs au-

tres puissances devaient s'offenser. Ce livre imprimé à Copenhague, intitulé *Mes pensées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il sait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'historique; par exemple, sur la constitution d'Angleterre, sur M. Pâris Duverney, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord Tirconel, qui avait, disait-on, contribué à son emprisonnement, et à le faire renvoyer de la ville. Milord Tirconel, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit: « Il est vrai que je vous ai fait conseiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt » renvoyer. » Je priai milord Tirconel de ne pas montrer cette lettre, qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aie fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs;* les lettres initiales de son nom, par M. de La B..... sont à la tête de ce libelle. Je suis très éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsick, il s'ar-

rêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de Louis XIV, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes pensées*, des observations dont il a fait usage? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de Louis XIV, quand il sait que mon libraire Walther en donne une nouvelle beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aie passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit Bayle, bien des péchés de commission et d'omission. Tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle, doit m'honorer de ses lumières; mais quand on écrira contre moi, en fesant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne se ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement?

J'ose vous prier, monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans son cœur les sentiments de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeants m'inspirent, etc.

264.— AU MÊME.

Avril.

Pour répondre, monsieur, à vos bontés conciliantes dont je suis très reconnaissant, et à la lettre de M. de La Beaumelle, dont je suis très surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire:

1°. Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort.

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français, et que M. de Bernstorf, secrétaire d'état, m'a écrit le contraire.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé *Le Qu'en dira-t-on*,

dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains.

4°. Qu'il me promit de supprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir à présent que j'y ai renoncé, aussi-bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres, et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre.

6°. Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse; qu'à la vérité, il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu à la cour de Dresde un roi..... et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'Arétin gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier; mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me poursuivra jusques aux enfers; il peut me poursuivre tant qu'il lui

plaira jusqu'à ma mort ; il n'attendra pas longtemps; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord Tirconel est mort, mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de La Beaumelle, et que, seul, j'empêchai milord Tirconel d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9°. Il peut se dispenser d'imprimer le procès du Juif Hirschel, qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le Juif a été condamné à double amende. M. de La Beaumelle peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

265. — AU MÊME.

Avril.

Monsieur, j'ai lu enfin l'édition du Siècle de Louis XIV, que votre ami La Beaumelle a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé; cinq ou six officiers de la maison de sa majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille

au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans ses remarques, les vivants et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, monsieur, non-seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même que jamais je n'ai dit à sa majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'Argens qui l'avertit à souper, de la manière dont La Beaumelle avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Le Qu'en dira-t-on*. Le marquis d'Argens sait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche, que je lui dis en propres paroles: *Taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'Église.* J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'usai point de ce droit; et loin de rendre aucun mauvais office à M. de La Beaumelle, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que Maupertuis ne m'a calomnié ainsi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez

ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur, lancer ses traits, et puis retirer sa main; accuser M. Koënig, mon ami, d'être un faussaire; le faire condamner de sa seule autorité en pleine académie, et se donner le mérite de demander sa grâce; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire; déchaîner La Beaumelle contre moi, et le désavouer; opprimer Koënig et moi avec les mêmes artifices; c'est ce que Maupertuis a fait, et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre, et contre Maupertuis qui a voulu me perdre, et contre La Beaumelle qu'il a employé pour m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle, tantôt sourde et tantôt éclatante, comme entre les princes; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entr'eux, et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible, qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. Koënig cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont La Beaumelle, excité par l'oppresseur de Koënig et le mien, a rempli le Siècle de Louis XIV.

La Beaumelle vous a mandé, monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*. Il est bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la suite du Siècle de Louis

XIV, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble, avec la paix de Nimègue, celle de Risvick et la guerre de la succession; rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, monsieur, est le comble de l'avilissement; mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le Tasse jusqu'à Pope, qui n'ait eu affaire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort, concernant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire. Je suis, etc.

* 266. — A. M. FORMEY.

Potsdam.

J'attendrai ici, monsieur, où je me trouve très bien, les ouvrages sublimes que vous voulez bien m'annoncer (1). Ce ne sont pas là des ouvrages de plagiat, comme la Henriade, Alzire, Brutus et Catilina; je ne doute pas qu'on ne prodigue dans les journaux pleins d'impartialité et de goût les plus justes éloges à ces divins recueils qui passeront à la dernière postérité (2).

(1) Il s'agissait d'un exemplaire des Œuvres de Moncrif, que l'auteur avait envoyé à M. Formey pour Voltaire.

(2) On trouvera dans la lettre suivante l'explication de cette ironie amère.

Je ne sais ce que c'est que cette histoire des progrès, ou de la décadence, ou de l'impertinence de l'esprit humain. J'avais, pour mon instruction particulière, fait une Histoire universelle depuis Charlemagne: on en a imprimé des fragments enfermés dans des feuilles hebdomadaires ou dans des Mercures; on m'a volé tout ce qui regarde les arts et les sciences, et la partie historique depuis François Ier jusqu'au siècle de Louis XIV qui terminait ce tableau; c'est tout ce que je sais. Il y a deux ans que mon manuscrit est volé. Si vous avez quelque nouvelle de cet ouvrage que vous dites annoncé depuis peu, vous me ferez plaisir, monsieur, de m'en instruire, et je prendrai les mesures que je pourrai pour rattraper mon manuscrit, si cependant cela en vaut la peine.

Vanitas vanitatum. Tous ces recueils assommants de mémoires assommants pour l'esprit humain, d'histoires des sciences, de projets pour les arts, de compilations, de discours vagues, d'hypothèses absurdes, de disputes dignes des Petites-Maisons, tout cela tombe dans le gouffre de l'oubli; il n'y a que les ouvrages de génie qui restent. L'*Orlando furioso* a enterré plus de dix mille volumes de scolastiques: aussi je lis l'Arioste et point du tout Scot, saint Thomas, etc. etc. Portez-vous bien; il n'y a que cela de bon. *Tuus sum, tua non tueor, quia nihil tueor, sed tibi addictus ero.*

* 267. — AU MÊME.

Potsdam,

Vous aviez si bien ortographié, monsieur, ou j'avais si mal lu, que j'avais lu dans votre lettre M. de Mouhi au lieu de Mongri (1); ce sont deux personnes fort différentes. Le *manet altâ mente repostum* me conviendrait mal. Je vous dirai ingénument le fait. On me montra avant-hier un passage extrait de votre Bibliothèque impartiale, où vous dites que je suis un plagiaire, quoique vous m'ayez dit et écrit que vous n'avez jamais rien imprimé contre moi. Vous dites dans ce passage que, dans la Henriade, j'ai pillé un certain poëme de Clovis d'un nommé Saint-Didier. Ceux qui savent que ce poëme de Saint-Didier existe, savent aussi qu'il fut fait plusieurs années après la Henriade. Vous voyez, monsieur, que vous auriez quelque réparation à me faire aussi-bien qu'au public et à la vérité, et que j'aurais quelque droit de me plaindre d'un outrage que j'ai si peu mérité, et que ma conduite envers vous ne me fesait pas attendre. J'ignore en quel endroit est le passage où vous m'avez outragé: tout ce que je sais, c'est que je l'ai vu avant hier au matin, et qu'il ne tiendra qu'à vous que je ne l'oublie pour jamais.

(1) Voltaire, apparemment pour se justifier de l'humeur avec laquelle il avait parlé dans sa précédente lettre des OEuvres de Moncrif, feint ici d'avoir lu Mouhi pour Moncrif; et afin de rendre l'erreur vraisemblable, il orthographie le nom de *Moncrif* d'une manière plus approchante de celui de *Mouhi*, et il écrit *Mongri*.

268. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 de mai.

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les Céthégus et les Lentulus sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste; j'en ai avec Adélaïde, avec Zulime, et surtout avec Louis XIV. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressants; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de Noailles. Je vous prie d'engager M. de Foncemagne à accélérer les bontés que M. de Noailles m'a promises; mais je voudrais que M. de Foncemagne ne s'en tînt pas là, je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce Siècle de Louis XIV, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre: quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de Noailles l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame Denis n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous payerai avec usure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais

supplié M. de Malesherbes de ne laisser entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'est là qu'un essai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je serai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en sont l'objet. Si on avait laissé à M. le maréchal de Noailles son exemplaire que M. de Richelieu a repris, si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir un livre rare à celui de procurer les instructions nécessaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition serait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon Français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette histoire générale; on m'a volé la partie historique de tout le seizième siècle et du commencement du dix-septième, avec l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de Pétrarque et du Dante, et jusqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le Siècle de Louis XIV devait se renouer à cette histoire générale; c'est une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre, qu'on séduisit pour avoir tous mes manuscrits, avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres; mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce que madame Denis va donner (1) ne sera point un mal, que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille, pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie, telle scène qui valait mieux que toute la pièce de Cénie. Ces scènes ne suffisent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de Mérope. Un succès ordinaire me consolerait; un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autrefois de Rome sauvée, d'Adelaïde, de Zulime; c'est à présent la Coquette punie qui va me donner des battements de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges? J'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Bou-

(1) La Coquette punie, comédie.

logne, et y causer avec vous; mais il faut la permission de Louis XIV. J'ai deux grands rois qui me retiennent : je ne peux à présent abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié en vous préférant deux rois; mais quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges.

*269. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 12 de mai.

Si vous avez quatre jours à vivre, j'en ai deux, et il faut passer ces deux jours doucement. Si vous êtes philosophe, je tâche de l'être : voilà d'où je pars, monsieur, pour achever notre petit éclaircissement. Je vous jure que jamais La Métrie ne m'avait dit que vous m'eussiez attaqué dans votre Bibliothèque impartiale : il m'avait dit seulement, en général, que vous aviez dit beaucoup de mal de moi; à quoi j'avais répondu que vous ne me connaissiez pas, et que, quand vous me connaîtriez, vous n'en diriez plus. Dieu veuille avoir son âme ! Je vous avouerai encore, pour le repos de la mienne, que la conversation étant tombée ces jours-ci sur l'amitié dont les gens de lettres doivent donner l'exemple, je me vantai d'avoir la vôtre; et pour rabaisser mon caquet, on me montra l'extrait d'un passage de votre Bibliothèque impartiale, où il était dit peu impartialement que je n'étais qu'un plagiaire, et que j'avais volé le Clovis de Saint-Didier, c'est-à-

dire, volé sur l'autel et volé les pauvres, ce qui est le plus grand des péchés. Apparemment qu'on avait avec charité enflé ce passage. Je fus un peu confondu, et je me contentai de prouver que le grand Saint-Didier n'a écrit qu'après moi, et qu'ainsi, s'il y a un gueux de volé, c'était moi-même.

Je poursuis ma confession, en vous disant qu'ayant été honnêtement raillé sur la vanité que j'avais de compter sur vos bonnes grâces, recevant dans le même temps une lettre de vous avec l'annonce de la Nécessité de plaire, de Moncrif, je ne pus m'empêcher de vous glisser un petit mot sur le malheur que j'avais de vous avoir déplu. J'ai surtout, en qualité d'historien, insisté sur la chronologie du Clovis de Saint-Didier: voilà à quoi se réduit cette bagatelle. Il est bon de s'entendre: c'est principalement faute de s'éclaircir qu'il y a tant de querelles; je vous jure, avec la même sincérité, que je n'ai pas le moindre levain dans le cœur sur tout cela, et que j'aurais honte de moi-même, si j'étais ulcéré, encore plus si j'avais la moindre pensée de vous nuire; car soyez très sûr que je vous pardonne, que je vous estime et que je vous aime.

Les pirates qui ont imprimé la plaisanterie du Micromégas avec l'histoire très sérieuse depuis Charlemagne, auraient bien dû me consulter; ils n'auraient pas imprimé des fragments tronqués dont on a retranché tout ce qui regarde les papes et les moines. Voilà ce que j'ai sur le cœur.

270. — A Mme DENIS.

A Potsdam, le 22 de mai.

Je vous écris par le jeune Beausobre, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes OEuvres, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette lettre où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre Louis XIV que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misère et de leur honte, en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé Desfontaines, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma vie; elle ressemble aux Amours du révérend père de La Chaise, confesseur de Louis XIV. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du nord en ornent leurs bibliothèques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de ca-

chet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. Qui plume a guerre a. Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre Académie de Berlin est une chapelle tout-à-fait sous la protection de cette divinité. Maupertuis vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'Académie, un de ses membres nommé Koënig, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princesse d'Orange, et professeur en droit public à La Haye. Ce Koënig est un homme de mérite, un brave Suisse, qui est très incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquise du Châtelet, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. Maupertuis est à Berlin, malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à Koënig. Un faux rapport, un mot jeté à propos qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'Argens n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée : je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

* 271. — A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Potsdam, 25 mai.

Vous souvenez-vous encore de moi, mon cher confrère?

Voici un jeune homme que le roi de Prusse fait voyager pour étudier Cicéron et Démosthène. A qui puis-je mieux l'adresser qu'à vous? C'est le fils d'un homme illustre dans la littérature, de M. de Beausobre, philosophe, quoique ministre protestant, auteur de l'excellente Histoire du Manichéisme, et le plus tolérant de tous les chrétiens. Le roi de Prusse, qui avait de l'estime pour ce savant homme, daigne servir de père au fils qu'il a laissé et à qui il n'a rien laissé. Je le loge chez moi à Paris; c'est un devoir que m'impose la reconnaissance que je dois à un roi qui fait plus pour moi qu'aucun monarque n'a jamais fait pour aucun homme de lettres. Je n'ai ici d'autre chagrin que celui de n'avoir pas besoin des honneurs et des bienfaits dont le roi me comble (1). Vous voyez que mes peines sont légères. Voilà comme il faut sortir de France, et non pas comme votre ami Rousseau. Si vous pouvez rendre quelque service au jeune M. de Beausobre, en grec, en latin, ou en français, vous obligerez votre véritable serviteur qui vous aimera toujours.

(1) Il ne prévoyait pas alors les malheurs qui l'attendaient en Prusse et à Francfort. *Dulcis inexpertis cultura potentis amici.*

272.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 de juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'histrionage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-fils que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil à ma nièce que je regarde comme ma fille; je crains de la priver d'un succès, et d'affliger sa passion, si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide qui vaut une chute. Je ne sais point d'ailleurs quel est le goût de Paris où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage soutenu, attachant et comique; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe, l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changements coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose; ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande, pour donner la pièce ou ne la pas donner. Tout ce que je sais, c'est que des pièces, qui ne valent pas une tirade de celle-ci, ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore: un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une

bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas Adélaïde, non pas le Duc d'Alençon, mais Amélie; et pourquoi Amélie? pourquoi des maires du palais au lieu de Charles VII, et des Maures au lieu d'Anglais? *Il costume*, mon cher ange; *il costume lo vuole cosi*. On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aie donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de Charles VII est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira: *incredulus odi*. Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? comme on voudra, comme on pourra, surtout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très indifférent. Mon cher ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon, que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi; il n'y a que Potsdam; c'est le rendez vous de mes troupes; c'est de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du Siècle; édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non

pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence; il faut me la laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'Iphigénie Héraclide? la Duménil est-elle guérie de son coup de pincette? On dit que Grandval est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la Duménil aime passionnément le vin et Grandval. L'un l'enivre, l'autre la bat; ses passions sont malheureuses.

A propos, faudra-t-il que j'envoie un billet de confession au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam, c'est le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi! apprenez à vivre. Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord!

Tous mes anges, je baise le bout de vos ailes.

273. — A Mme DENIS.

A Potsdam, 9 de juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal Quirini, soit si publique (1); mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci! nous lui avons obligation des Lettres du cardinal de Fleuri; elles sont curieuses:

(1) *Voyez* l'Épître LXXIIe au cardinal Quirini, tome XII.

on y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal Quirini l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à Cicéron. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier Recueil, qu'il faut avouer que monseigneur est une étoile de la première grandeur.

Cette étoile persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, sans qu'il en coûte un sou à sa majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de Rothembourg était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son payement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre Saint-Père le pape. Sa sainteté est un peu gausseuse; elle a dit: « Le » cardinal Quirini quête des louanges; il a attrapé » celles qu'il lui faut. »

Avez-vous lu le sixième tome des Mémoires de l'abbé de Montgon? Six tomes de l'histoire d'un

abbé! et nous n'avons qu'un volume de l'histoire d'Alexandre! Comme les livres se multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ces Mémoires.

Adieu, ma chère plénipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occasion.

274.—A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 10 de juin.

Mon héros, vos bontés m'ont fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûté depuis long-temps. En lisant votre belle lettre de trente-deux pages, j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir; je me suis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissements que vous voulez bien me donner; ce sont presque les seuls qui me manquaient.

Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière; mais ces détails demandent un très grand art. Il est difficile de conserver un évènement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout

d'un siècle ce qui paraissait, dans son temps, si grand, si important, si unique, fait place à des évènements nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédents dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité; tout devient enfin un point sur la carte; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la destinée d'un état dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée, c'est le plaisir de parler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant, du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de Noailles était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de Louis XIV en vaudrait mieux.

Je ne sais si vous savez que ce Siècle était une suite d'une histoire générale que j'ai composée depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. Louis XIV m'est resté; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de Louis XIV; cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de com-

mission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières, j'en profite tous les jours : voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur-le-champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsick a déjà commencée. Si M. le maréchal de Noailles n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir ; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur-le-champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main ; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions ; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle que j'ai tâché de peindre, c'était un Français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de se décider à pro-

36*

pos, et de faire des manœuvres hardies, talent qui a fait la gloire du prince Eugène que vous avez tant connu? qui ferait la guerre avec plus de vivacité et la paix avec plus de hauteur? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talents soient sitôt mis en œuvre: l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des Siècles, et des Histoires de la guerre de 1741, et des Rome sauvée, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de la Pucelle; mais c'est que j'ai tout mon temps à moi; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'âme dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très court; mais je vous jure, monseigneur,

que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous fesons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps son cœur. Mais sais-je ce que je ferai demain ? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure, en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empressements, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de La Touche; je le verrai avec plaisir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potsdam quand le roi y est; j'aime Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes maladies par un travail assidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi, qui sont mes lecteurs, mes copistes, et qui m'amusent, entièrement libre auprès d'un roi qui pense en tout comme moi. Algarotti et d'Argens

viennent me voir tous les jours au château où je suis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement, si je vous rends ce compte exact de ma vie; elle devait vous être consacrée; souffrez au moins que je vous en soumette le tableau. Mon âme, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de Fronsac, ni de mademoiselle de Richelieu; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux. Adieu, monseigneur; je fais mille voeux pour que vous soyez heureux long-temps, et que je puisse en être témoin quelques moments.

Si mon camarade le Bailli, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant Tirconel, m'avait averti, en me fesant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros, mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend long-temps les dépêches du nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plutôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres, que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame, un peu plus belle que ma

nièce, a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce, qui n'est ni fraîche ni jeune, veut elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très dangereux ? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru cette épineuse carrière, je ne la conseille à personne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuses de sa vie, celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir son cœur. Adieu, encore une fois, mon héros; adieu, homme respectable, qui soutenez l'honneur de la patrie. Il me semble que je vous serais attaché par vanité, si je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des bontés que je préfère à tout.

275. — AU CARDINAL QUIRINI (1).

A Potsdam 4 de juillet.

Monseigneur, daignez agréer les plus vives actions de grâces pour les nouveaux gages que votre éminence me donne de sa bienveillance. Je la vois toujours attentive à répandre ses bienfaits sur l'Église et sur les lettres: ses leçons instruisent le monde autant que ses exemples l'animent; des religieuses reçoivent en présent des marquisats, des duchés;

(1) Cette lettre est traduite de l'italien.

un temple catholique, élevé au milieu de l'erreur; de l'argent et des statues.

Toujours infirme, je ne puis qu'admirer de loin votre éminence, quoique toujours pressé du désir de lui présenter mes respects. Je me vois attaché par les chaînes du repos, de la liberté et des plaisirs; par ces chaînes que les princes font si rarement porter; auprès d'un roi très aimable, quoique hérétique. Je voudrais chanter les louanges de votre éminence, mais lorsqu'on est livré à la fièvre et à Galien, l'on perd le chant, et la voix devient rauque. Je n'en suis pas moins l'admirateur de votre éminence.

276. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 11 de juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très bien supposer un crime à Mahomet; mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. Amélie finit plus heureusement, et quoique cette pièce ne soit pas de la force de Mahomet, elle peut avoir un beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin Inès. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que Le Kain doit jouer le duc de Foix, et mademoiselle Clairon, Amélie: sans cela, point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans

scandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui est plutôt la bonne troupe; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais pour l'extrait baptistaire de Lisois, et pour la généalogie d'Amélie, je crois qu'on peut très bien s'en passer.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points d'histoire; mais je m'imagine que ces détails ne serviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans les tirades qui sont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action sans y porter une plus grande clarté. Amélie est une dame du voisinage, Lisois un paladin, le duc de Foix de la race de Clovis; le tout est un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des sentiments vrais sous des noms feints. C'est une pièce de caractères; c'est Orgon, c'est Damis, c'est Isabelle. Plus on entrerait dans des détails historiques, plus on contredirait l'histoire.

Mon cher et respectable ami, je suis plus inquiet de l'entreprise de ma nièce que de notre Amélie. Je suis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public est-il las des Amazones et des Cénie; peut-être ne sera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne se trouve pas dans des circonstances aussi favorables que mesdames du Bocage et

Graffigny. Elle a contre elle des cabales, et de plus elle est ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réussir; il y a d'heureux détails, et, si je ne m'aveugle pas, ces seuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones; mais ils ne suffisent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame Denis que j'étais peu au fait du goût qui règne à présent, qu'elle devait consulter ceux qui fréquentent assidûment les spectacles; que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante, si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus, si la Coquette était assez coquette, si elle fesait un rôle principal dans les derniers actes, si Géronte, Cléon, Dorsan étaient des personnages nécessaires, si chacun avait un but déterminé, si la suivante n'était pas un caractère équivoque, s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie, et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique, si la froideur n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je suis partie trop intéressée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaissance de ce qui est à la mode; qu'elle devait consulter de vrais amis qui osassent dire la vérité.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé: que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais succès, et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir? Elle me paraît entièrement dé-

terminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'Alembert; c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais connaît-il assez le théâtre?

Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour moi; et, en attendant, je reste à Potsdam en philosophe. Je presse la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaise santé, sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan, n'ayant pas plus de devoir à remplir que dans la rue Traversière, et n'ayant, si je meurs ici, aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les sots, les dévots, les auteurs à craindre; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce misérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, si je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre chose que donner à souper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne sera pas pour l'évêque de Mirepoix; mais il faut attendre que l'édition du Siècle soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changements; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à sa gloire. J'espère

qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne âme aura dit cela, que m'en reviendra-t-il ? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société, de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables : les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges.

D'Argens me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille compliments. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

* 277 — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Sans-Souci, 15 juillet.

Sans-Souci est le contraire de la plupart des grands, il est fort au-dessus de son nom. C'est de ce séjour magnifique et délicieux, où je suis logé comme un sybarite, où je vis comme un philosophe ; et où je souffre comme un damné la moitié du jour, selon ma triste coutume, que je vous écris, mon cher Catilina. Je voudrais bien que vous eussiez le duché de Foix pour deux ou trois heures seulement. Comptez que je n'étais point un perfide quand je

promettais de trois mois en trois mois de venir revoir à Paris des amis que j'aimerai toute ma vie et auxquels je pense toujours. Rome, Louis XIV et le roi de Prusse, voilà trois grands noms que je cite, et voilà mes raisons. Je suis dans la nécessité de corriger les feuilles de la nouvelle édition qu'on fait à Leipsick du Siècle de Louis XIV. Il n'y a pas moyen de laisser cette entreprise imparfaite. Je ne pouvais imprimer à Paris un livre où je dis la vérité: il fallait absolument ériger ce petit monument à la gloire de ma patrie en me tenant éloigné d'elle. Je ne pouvais venir quand on jouait Rome sauvée; comment m'exposer ou au ridicule d'être sifflé, ou à celui d'avoir l'air de venir pour être applaudi? Enfin, comment quitter un roi qui me comble de bontés, un roi qui, beaucoup plus jeune que moi, m'apprend à être philosophe; et comment le quitter surtout dans le temps que la plupart des prétendus philosophes qu'il a rassemblés autour de lui demandaient des congés, les uns pour leur santé, les autres pour leur plaisir? La reconnaissance et la bienséance m'ont retenu. Vous dirai-je encore qu'il est assez sage de se tenir quelque temps éloigné de l'envie des gens de lettres et des persécutions de certains fanatiques; qu'il y a des temps où une absence honorable est nécessaire, et que

Virtutem incolumem odimus;
Sublatam ex oculis quærimus invidi?

Si vous voulez considérer ma situation, mes occupations, vous verrez, mon cher marquis, que je n'ai pas tort. Je viendrai vous voir sans doute; mais

laissez-moi achever l'édition du Siècle de Louis XIV, à laquelle je fais chaque jour des changements considérables.

La Coquette me tourne la tête. Je suis entre la crainte et l'espérance. Les choses charmantes dont elle est pleine me remplissent d'admiration. Je suis tout glorieux d'avoir une nièce qui soit un génie. Mais le parterre, les cabales, les comédiens, et peut-être le peu d'unité, le manque d'un dessein arrêté, et par conséquent le défaut d'intérêt qui pourrait en résulter, me font trembler et m'empêchent de dormir. Que deviendra madame Denis, et que fera-t-elle, si une pièce dont deux pages valent mieux que beaucoup de comédies qui ont réussi, ne réussit pourtant pas? Les hommes sont-ils assez justes pour sentir tout le mérite d'un tel ouvrage, s'il n'avait qu'un succès médiocre? Pour moi, il me semble que j'aurais bien du respect pour l'auteur, quand même il aurait échoué. Est-ce que je m'aveugle? Comparez une scène de la Coquette avec des ouvrages que je ne nomme pas, qui ont été si applaudis et que je n'ai jamais pu lire; comparez et jugez: mais il y avait un faux intérêt dans ces pièces, un air d'intrigue qui les a soutenues, soit; mais je soutiendrai toujours qu'il y a cent fois plus de mérite à avoir fait la Coquette. Je sais bien que le mérite ne suffit pas, qu'il faut un mérite de théâtre, un mérite à la mode; aussi je tremble et je me tais.

Pour Amélie (1), cousine qui a le germain sur la Coquette, et qui n'a que cette supériorité, vous en

(1) Personnage de la tragédie du Duc de Foix.

ferez ce qui vous plaira, mes seigneurs et maîtres, et voici, en attendant, quelques légers changements que vous trouverez dans la page ci-jointe. Mais ne vous flattez pas que je puisse fourrer vingt vers de tendresse dans une scène où les deux amants sont d'accord: cela n'est bon que quand on se querelle. Vous aurez beau me dire comme milord Péterborough à mademoiselle Le Couvreur : *Allons, qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit.* Il n'y aurait que de l'amour et de l'esprit perdu, dans une scène qui n'est que d'exposition, qui n'est que préparatoire, et où les deux parties sont du même avis. Il ne faut jamais prétendre à mettre dans les choses ce que la nature n'y met pas. Voilà une étrange maxime; mais, en fait d'arts, elle est vraie. Ce serait encore du temps perdu de faire la généalogie d'Amélie; elle descend de seigneurs du pays fidèles à leurs rois; elle le dit: c'en est assez. Le reste serait une longueur inutile. Il s'agit d'un temps où l'on ne connaît personne: c'est là qu'il faut éviter tout détail étranger à l'action. En voilà trop sur ce pauvre ouvrage, qui ne vaudra qu'autant que vous le ferez valoir. Je vous en laisse absolument le maître, et je vous renouvelle les assurances du plus tendre attachement.

278. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 22 juillet.

Mon cher ange, on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment cette Amélie que vous aimez, et qu'on m'exposât

encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel! J'ai envoyé sur-le-champ à M. de Thibouville, l'un des juges de votre comité, à qui madame Denis a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout absorbé dans la prose de Louis XIV, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne sais pas encore quel parti prend ma nièce sur sa Coquette; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céder le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre, donnent l'idée d'une étrange famille. Dancourt n'a-t-il pas fait la Famille extravagante? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureusement vos prêtres sont plus fous que nous, et leur folie n'est pas si agréable; mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à Fréron le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé Desfontaines; je demande sa grâce à M. de Malesherbes; et le scélérat, pour récompense, fait contre moi des vers scandaleux qui ne valent rien. Mes anges, si Amélie réussissait après le petit succès de Rome sauvée, moi présent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en

butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues exposée au vent et à la grêle.

Pardon, mes anges; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé, et je conclus que si j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance sans bornes; je mérite que vous en ayez en moi. Je serais bien affligé si la Coquette recevait un affront. Je me consolerais plus aisément de la disgrâce d'Amélie et du Duc de Foix. Il y a d'autres évènements sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentiments? j'aime passionnément mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser, et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre.

On m'assure positivement que le Siècle sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver; cette idée me console. La vie est bien courte: tout est ou vanité ou peine: l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient; aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement.

279. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, le 24 de juillet.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires; et ce qu'on mande par la poste est bientôt su. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence, (et il y en a tant d'autres!) il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte: il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite: je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui sont rares. Voici mon état: Maupertuis a fait discrètement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuse de conspirer contre une puissance dangereuse qui est l'amour-propre; il débite sourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu: *Ne se lassera-t-il point de m'envoyer son linge sale à blanchir?* Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recommandant bien à tous le secret. Enfin, je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter; je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une situation bien agréable; mais ce n'est pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme, nommé La Beaumelle, qui est, je crois, de

Genève, et qui est renvoyé de Copenhague où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé: *Mes Pensées*; livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. Maupertuis, avec sa bonté ordinaire et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa majesté. Aussitôt ce La Beaumelle, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le Siècle de Louis XIV, qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots.

Quant à la querelle de Maupertuis et de Koënig, en voici le sujet:

Ce Koënig est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de La Haye à Berlin, uniquement pour aller conférer avec Maupertuis sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé Leibnitz, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que Leibnitz avait parlé de la même loi et combattait son sentiment. Maupertuis, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de Leibnitz.

Le professeur de La Haye lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsick; et avec cette permission il réfuta, le plus

poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de Maupertuis, et s'appuya de l'autorité de Leibnitz, dont il fit imprimer les fragments qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange :

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsick et ces fragments de Leibnitz, alla se mettre dans la tête que Leibnitz était de *son* opinion, et que Koënig avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui Maupertuis, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait assembler les académiciens pensionnaires dont il distribue les gages ; il accuse formellement Koënig d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux. Il ne se trouva pas au jugement ; mais il écrivit une lettre à l'Académie, pour demander la grâce du coupable qui était à La Haye, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesse d'Orange, dont Koënig est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi condamné et flétri la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une Académie des Sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse très tendrement.

280. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT, A PARIS.

A Potsdam, ce 25 de juillet.

Je suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le Siècle de Louis XIV, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de Noailles. J'ai reçu des instructions de toute espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos sybarites de Paris sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille, méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe; qu'il faut amasser ses matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon édition sera faite. Avec le philosophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des évènements favorables à attendre.

L'édition infidèle de Rome sauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle fait à Lyon. Je

n'ai d'enfants que mes pauvres ouvrages, et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence, était indispensable. Le sort d'un homme de lettres, et le triste honneur d'être célèbre à Paris, est environné de trop de désagréments. Trop d'avilissement est attaché à cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été si fatigué des désagréments qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si long-temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à Dieu.

J'avoue que le vôtre est d'une espèce plus flatteuse. Vous régnez, et je suis auprès d'un roi; aussi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le second. Mais j'ai peur que la jeunesse et la santé ne soient un état infiniment au-dessus du nôtre. Comment faire? Consolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de passage.

Vous avez tort, mon cher et illustre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres: vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence est venu. Le seizième siècle était grossier, le der-

nier siècle a amené les talents, celui-ci a de l'esprit. Si par hasard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous supplie de faire souvenir de moi M. d'Argenson : il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui suis attaché. Le ministre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en souvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je pense tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je pense. Si je m'étendais sur mes sentiments pour vous, sur mon estime, sur mon attachement, je serais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, monsieur; si vous voyez M. le maréchal de Noailles, donnez-lui un petit coup d'aiguillon; le Siècle et moi nous vous serons bien obligés.

281. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, A PARIS.

A Potsdam, juillet.

J'AI reçu assez tard, monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé; et que si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de cet ouvrage quelque chose qui mettra le nom de Chimène aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal Ximenès, ce qu'on fait dans celle de Vitikind.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse fait à Clèves, pous venir faire un tour à Paris; mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite: il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde, les belles choses que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects à madame votre mère; comptez sur les sentiments inaltérables de VOLTAIRE.

282.—A M. LE MARÉCHAL DE NOAILLES.

A Potsdam, le 28 de juillet.

Monseigneur, vous me pardonnerez si je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je suis malade comme vous, et je souhaite bien sincèrement que votre maladie ait des suites moins fâcheuses que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part: c'est un présent que vous faites à la nation, et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si long-temps contre Louis XIV dans toute l'Europe. J'oserais vous dire que le faible essai que j'ai donné, n'a pas laissé, tout informe qu'il est, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que magnanime et philosophe, avait conçue d'un roi respectable.

Ce commencement doit vous encourager sans doute, monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières; et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si long-temps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret.

Mon dessein est d'insérer, dans le chapitre de la vie privée de Louis XIV, tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monuments de sa gloire : il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande âme. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de Louis XIV au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à Dieu qui vous convienne, etc.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop

étrange contraste entre le conseil d'*honorer* Dieu, de ne manquer à aucun de ses devoirs envers Dieu, d'aimer sa femme, d'en demander une à Dieu qui convienne, etc., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un historien, d'un homme instruit de la manière de penser des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de respect pour les unes et de reconnaissance pour les autres.

Si vous aviez, monseigneur, quelques morceaux détachés dans le goût de celui où Louis XIV rend compte du caractère de M. de Pompone, rien ne jetterait un jour plus lumineux sur l'histoire intéressante de ce temps-là. Il est à croire que ce monarque aura aussi bien reconnu l'incapacité de M. de Chamillard que les faiblesses de M. de Pompone, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu des dépêches de M. de Chamillard qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui seraient capables de déshonorer absolument le ministère depuis 1701 jusqu'à 1709. J'ai eu la discrétion de n'en faire aucun usage; plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation, que de dire des vérités désagréables.

Cicéron a beau enseigner qu'un historien doit dire tout ce qui est vrai, je ne pense point ainsi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, sans doute; mais je crois qu'on doit supprimer beaucoup de dé-

tails inutiles et odieux. J'ai la hardiesse de combattre les opinions de Cicéron, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter dans l'Histoire de la guerre de 1741, ce sera assurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raison supérieure, de courage d'esprit et de politique; et je crois que cela seul suffirait pour vous faire regarder comme un grand homme, si on ne connaissait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que personne au monde n'est plus attaché à votre gloire que moi: toute mon ambition serait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; et, si je pouvais compter sur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

* 283. — A M. FORMEY.

Potsdam, le 29 juillet.

Je ne peux vous rendre trop de grâces, monsieur, de votre journal et de vos politesses. Vous me consolez un peu de cette première édition du Siècle de Louis XIV. Je suis fâché qu'elle ait paru avant les

mémoires singuliers que j'ai reçus. On m'a envoyé des manuscrits de la main de Louis XIV même. Il faut bien regretter qu'un roi qui avait des sentiments si grands et des principes si sages, n'ait pas consulté son propre cœur au lieu d'écouter des prêtres et Louvois quand il s'agissait de perdre quatre ou cinq cent mille sujets utiles.

Je suis très content de l'éloge de M. Cramer. Il me paraît qu'il y a à Genève des philosophes d'un grand mérite; autrefois il n'y avait que des théologiens.

Je suis fâché qu'on dise, page 426, que Rodolphe de Habsbourg acheta Lucques et Florence, etc.; il les vendit: le pauvre seigneur n'avait pas de quoi acheter. La plupart des livres sont bien peu exacts: on se pique d'écrire vite et beaucoup, et on nous surcharge d'inutilités et d'erreurs.

Je vous embrasse: vous pouvez compter que je suis rempli pour vous d'estime et d'amitié.

284. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Potsdam, 5 d'auguste.

Mon cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement! Tirez-vous-en comme vous pourrez, messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés, qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxi-

liaires au général Thibouville, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit Amélie au quatrième acte:

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine;
Je vous adorerai dans le fond des déserts,
Dans l'horreur des combats, dans la honte des fers,
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop; vos douleurs épuisent ma constance, etc.

Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous Charles VII, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savants sous Dagobert et Thiéri de Chelles. Il y a, à la place de ces fougasses:

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître, etc.

Pour les parents d'Amélie et l'extrait baptistaire de Lisois, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la Moréri. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'Amélie est d'une race qui a rendu des services à l'état? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur de Childeric vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert, et les grâces

dont il est orné, et en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés et des boutiques de libraires soit vacante, voici un petit mot pour le chevalier de Mouhi, que je vous prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très empressé à lui rendre service. Des postes de cette importance sont capables de diviser une cour; et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré Maupertuis, pour une place inutile d'associé à l'académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé Raynal. Vous jugez bien que de si grands coups de politique ne se pardonnent jamais, et que des dégoûts si horribles laissent dans le cœur un poison mortel, surtout dans un cœur prétendu philosophe.

Voici un petit mémoire pour M. Secousse. Je vous prie, vous ou ma nièce, de le lui faire parvenir le plutôt que vous pourrez. Il faut que M. Secousse me dise tout ce qu'il fait. J'ai bien plus d'obligations à M. le maréchal de Noailles que je n'espérais. M. le maréchal de Belliste me promet aussi des secours, mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler sans relâche à Leipsick. Je suis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on est en France de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à Louis XIV, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des sifflets universels pour vos querelles ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins, que les chefs-d'œuvres du

temps de Louis XIV ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens! on vous lit, et on se moque de vous!

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

285. — A Mme DENIS, A PARIS.

Potsdam, 19 d'auguste.

L'abbé de Prades est enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était refugié. Nous l'avons bien servi, le marquis d'Argens et moi, en préparant les voies. C'est, je crois, la seule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est je vous jure, le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié: il est gai, il est aimable; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les Arius, les Jean Hus, les Luther et les Calvin avaient été de cette humeur-là, les Pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, se seraient pris par la main et auraient dansé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris: apparemment qu'on ne le connaissait pas. La condamnation de sa thèse, et le déchaînement contre lui, sont au rang des absurdités scolastiques. On l'a condamné comme voulant soutenir le système d'Hobbes, et c'est précisément le système d'Hobbes qu'il réfute en termes exprès. Sa thèse était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiste et comme athée. Les consciences tendres qui l'ont persécuté ne sont pas grandes logiciennes; elles auraient pu

considérer qu'athée est le contraire de déiste; mais quand il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de si près.

Il fait une apologie, et veut l'envoyer au pape, qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave La Métrie. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre Rome sauvée, et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille; elle se mariera sans vous.

Mille remercîments, je vous en prie, à M. de Chauvelin, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV; mais je lui demande très humblement pardon sur la dîme royale et chimérique du maréchal de Vauban; elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de Chauvelin. Pourquoi ? c'est que M. le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dîmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit son vin tranquillement avec sa nièce; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papefiguère dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de Chauvelin cette petite difficulté.

Adieu; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

286. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, auguste.

Ou je me trompe, mon cher Isaac, ou M. de Prades, que je ne veux plus nommer abbé, est l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, instruit et capable de s'instruire en peu de temps, intrépide dans la philosophie, dans la probité et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été si malade que je le suis aujourd'hui, sans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il est nécessaire que je vous parle; votre visite ne nuira point à vos projets de ce soir; je sais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce sera une bonne fortune dont je ne me vanterai à personne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle. Mille respects *alla virtuosa marchesa*.

287. — AU MÊME.

En vous remerciant, cher frère; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer Coypel, mais il ne me paraît pas un Raphaël. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre contribuera à la réputation des

bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé Dubos. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poésie; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire. et il a trouvé le secret de faire un livre très utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher Isaac, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

288. — AU MÊME.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. de Laleu, voyant que madame d'Argens n'est pas loin de sa trentième année, a présenté un mémoire pour la faire insérer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés: il l'a obtenu. Mais comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur Haller? en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder? était-ce de vous qu'on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aie voulu vous déplaire? Songez avec quelle dure-

té, quelle mauvaise humeur, et de quel ton vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus ; songez que vous me reprochiez à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été blessé; mais je vous conjure d'être plus juste, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la consolation. Au nom de l'amitié, soyez moins épineux dans la société: c'est la douceur des mœurs, la facilité qui en fait le charme. N'attristez plus votre frère: la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison. L'humeur est de tous les poisons le plus amer. Les fripons sont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens soient difficiles ?

Pardonnez mes plaintes; elles partent d'un cœur tendre qui est à vous.

289. — AU MÊME.

Très cher et révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janséniste: ses mœurs féroces me dégoûtèrent du parti; d'ailleurs, *Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.* Les jansénistes me pardonneront l'imbécille cardinal de Tournon, en faveur du détestable Le Tellier.

N'est-il pas vrai que les disputes sur les rites chinois sont à faire mettre au Petites-Maisons et les jésuites et les jansénistes? Cher frère, mon histoire, à commencer au calvinisme, est l'histoire des fous.

Bonjour; je vous salue en Frédéric, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *marchesa*.

290. — AU MÊME.

Je ne sais pourquoi, mon cher marquis, les éditeurs mettent, parmi les satires, ce voyage qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens; on aime à voir jusqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. *Credat judæus Apella*, *non ego*. Voilà assez notre devise.

J'ai toujours pensé comme vous sur saint Constantin et sur saint Clovis: je les ai mis tous deux en enfer dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur Zozime; mais je ne peux me persuader que Procope soit l'auteur des anecdotes. Il me semble que les hommes d'état ne disent point de certaines sottises. Je crois que les Frérons de ce temps-là ont pris le nom de *Procope*.

Vale, erudite veritatis assertor, superstitionis destructor; vale, et scribe.

291. — AU MÊME.

Cher frère, il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de Richelieu fesait à la reine; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle son

mari, qui la fesait interroger par le chancelier, qui enfin, dans le voyage de Tarascon, voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfants; et que, si la reine avait eu un commerce secret avec Mazarin, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober à la vue du cardinal de Richelieu.

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi; je suis bien malade.

292. — AU MÊME.

Vous avez raison, frère; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article *Rousseau*, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article *La Motte*.

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. Fréron dira toujours que La Motte est coupable, et que Rousseau est innocent, parce que j'ai fait la Henriade; mais j'espère dans les honnêtes gens.

Ah! frère, si vous vouliez écraser l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède!

293. — A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, A PARIS.

A Potsdam, 29 d'auguste.

Je vous aurais très bien reconnu à votre style, monsieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaisir; vous allez croire que c'est du Duc de Foix que je veux vous parler; point du tout, c'est de Néron. Je suis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne suis séduit par un de

ces succès passagers dont le public ne rend pas plus raison que de ses caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom, montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'est développé, et plus vous vous êtes senti en état de bâtir un édifice régulier avec les matériaux que vous avez amassés.

Je souhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux-arts réhabilitent ce que les *billets de confession* et cent autres impertinences de cette nature ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que si l'on siffle la Sorbonne, vous rendrez le théâtre français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la marquise et à vos amis.

294.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 1er de septembre.

Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfants de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de Mouhi. Cette réponse, avec un petit billet pour ce Mouhi, étaient dans

un paquet adressé à madame Denis, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé Tiroux de Mauregard, fermier-général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cent mille livres de rente, comme son confrère La Reynière. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pèlerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de Sorbonne, qui osent examiner Buffon et Montesquieu, ni le grand âne de Mirepoix qui prétend juger des livres, ni votre avocat-général d'Ormesson qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition qu'on veut établir en France, ni vos billets de confession, ne m'empêcheront de venir vous embrasser; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du Siècle, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. Secousse sur ce Siècle; et j'attends une réponse de M. Secousse pour un article important. Il est dur de travailler de si loin, pour sa patrie, à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein; mais tel est le sort de la vérité; il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eut à craindre

que la canaille des gens de lettres! mais la canaille des dévots, celle de la Sorbonne, font plus de bruit et sont plus dangereuses. Le Siècle a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu; mais quand il sera dans les mains de Couturier, de Tamponet et du barbier de Boyer de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, etc. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier, sans doute; mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter, par des bouches respectables, qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle de Louis XIV, mérite au moins de vivre tranquille, comme Moncrif et Hardion; à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié, la persécution s'adoucit et le fanatisme se lasse.

Ne pensons point encore à Zulime; il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de Zulime est qu'elle sait trop son malheur, et que le fade Ramire est au-dessous de Bajazet. Songeons à présent à donner Rome sauvée avec les changements. Il faudrait que Grandval prît le rôle de Catilina, et que Le Kain jouât César; cela donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de Richelieu dans cette grande affaire. Je vous em-

brasse tendrement, mon très cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges.

Adieu, *ô et præsidium et dulce decus meum.*

295. — A M. LE COMTE DE CHOISEUL (1).

Potsdam, 5 de septembre.

Vos bontés constantes me sont bien plus précieuses, monsieur, que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout, et n'examine rien, dresse des statues et les brise pour vous en casser la tête. C'est à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de signal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de Lisois, je pense qu'à la reprise on pourrait hasarder ce qu'il a été très prudent de ne pas risquer aux premières représentations.

Ce n'est point le héros du nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est Louis XIV. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez; mon royaume n'est pas de ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé Rome et le duc de Foix; la Sorbonne eût condamné le Siècle de Louis XIV; on m'aurait déféré au procureur-géné-

(1) Depuis duc de Praslin.

nal, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la Fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un billet de confession. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces désagréments, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir à ceux qui me persécutaient à Paris, de consumer leur mauvaise volonté devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, monsieur, qui porte un grand nom et qui le soutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuie.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré, que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis y seraient ma principale consolation. Je me flatte que votre santé est rétablie. Pour moi je suis devenu bien vieux; mon imagination et moi, nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment; celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de sa force; il est aussi vif qu'inviolable.

J'envoie une nouvelle fournée de Rome sauvée. Je ne sais si, à la reprise, la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres respects.

296. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 8 de septembre.

Mon cher ange, le premier tome du Siècle et le tiers du second sont déjà faits; cependant, vous croyez bien que je ferai l'impossible pour insérer l'article dont vous désirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous desirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait, serait la querelle avec le pape sur les franchises; on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre Saint-Père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai, malheureusement, que Louis XIV avait tort sur ces deux points, et qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir à main armée, dans Rome, un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très raisonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand-turc avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, et où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons, est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule.

Cependant, ce fait servira au moins à faire voir la hauteur de Louis XIV. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de Torcy d'aller faire la révérence au grand seigneur avec une grande brette par dessus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de Tencin, avec votre permission, n'est guère plus raisonnable que Louis XIV, de se fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun*. Veut-il qu'un concile de sept évêques soit œcuménique? Vous savez que, dans la nouvelle édition, je vous ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous il est fort injuste, et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la liberté grande.

Autre délicatesse misérable de M. d'Héricourt. Je ne ferai pas certainement de Valincourt un grand homme; il était excessivement médiocre; mais j'enjoliverai son article pour vous plaire.

Mon Dieu, que j'ai eu raison de me tenir à quatre cents lieues pendant que le Siècle fait son premier effet à Paris! Je n'aurais pas seulement à essuyer les plaintes de trente personnes, qui trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins; mais que ne diraient point et les jésuites, et les sorbonniqueurs, *e tutti quanti ?* Je vous ai déjà mandé que mon absence seule peut leur imposer silence. Ils respecteront alors la vérité plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dise davantage; mais moi, habitant de Paris, je serais dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur-général et à Fréron.

Je vous le dis encore, *regnum meum non est hinc*. Dieu me préserve d'être à Paris dans le temps que la seconde édition fera du bruit ! on me traiterait comme l'abbé de Prades; mais je connais mon cher pays, dans deux mois on n'y pensera plus. L'ouvrage sera approuvé de tous les honnêtes gens, les

autres se tairont, et alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je soupire, mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié, si vous voulez que je revoie Paris. Je vais revoir Amélie, et m'animer à suivre vos conseils et à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conseil ne suffit pas, il faut un bon moment de génie, ou l'on est un juste à qui la grâce manque.

Mille tendres respects aux anges. Je vous supplie de vouloir bien m'écrire, ou me faire écrire par la prochaine poste, en quelle année est mort cet homme, moitié philosophe et moitié fou, nommé l'abbé de Saint-Pierre.

297. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, 9 de septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'Alcine. Je remets entre les mains de M. le duc de Wirtemberg les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfants et ses petits-enfants.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le payement est assigné sur les domaines que le duc de Wirtemberg a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées, et nous ne serons point payés avec un *car tel est notre plaisir*. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données: pa-

roles de prince, il est vrai; mais ils les tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un bon et beau contrat. Les princes ont de l'honneur: ils ne trompent que les souverains quand il s'agit du salut du peuple, ou de ces respectables et héroïques friponneries d'ambition, devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire et sur mon départ. Je ferai voile de l'île de Calypso sitôt que ma cargaison sera prête, et je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce, que le vieil Ulysse ne le fut de retrouver sa vieille femme.

298. — A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potsdam, 23 de septembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant, peut-être, que je me vante d'être dans la retraite quand je suis à la cour d'un grand roi; mais, madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées; et qu'après dîner je compose des cantiques ou des romances.

Ma vie n'a pas ce brillant; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison; et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales; mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que Locke enseigne et que la Sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des billets de confession. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'instruire.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade, car n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés à Paris.

M. le président Hénault m'écrit quelquefois; mais M. le comte d'Argenson, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant, on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait; on parle toujours de l'infidèle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon âme, et vous pouvez me donner un billet de confession quand vous voudrez; mais il faudra aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du Siècle de Louis XIV, où vous trouverez un tiers de plus, tout plein de vérités singulières.

Je me suis un peu donné carrière sur les articles des écrivains. J'ai usé de toute la liberté que prenait Bayle; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux singuliers de la main de Louis XIV. C'était, avec ses défauts, un grand roi, et son siècle est un très

grand siècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la Duchappe (1) ?

Portez-vous bien, madame, et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs.

299. — AU CARDINAL QUIRINI.

Potsdam, 29 de septembre.

Che dirà l' eminenza vostra quando ella riceverà questa pistola dopo aver letto quella del Salomone del Settrentrione ? Dirà che si degna aggradire il tributo d'un pastore, quando ella a ricevuto l'auro, l'incenso, e la mirra d' un che vale i tre rè dell' epifania.

Ella si diletta nell' edificar delle chiese, mà si erige un tempio nella memoria degli uomini ; bramo di aggiungere i miei gridi à queilli applausi che le Bresciane stampe fanno risuonare. Mà la mia voce è rauca e debole, il corpo langue, cosi fà l' anima. Oh ! quando vederò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di vostra eminenza, gia troppo sparse ! *Foliis tantum ne carmina manda*. Mà siano tutti i suoi scritti radunati *ad æternam memoriam*.

Auguro che la sua eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io in tanto picciola lucciola m' inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc.

(1) Marchande de modes, célèbre alors à Paris.

380. — A Mme DENIS.

A Potsdam, le 1er d'octobre.

Je vous envoie hardiment l'Appel au public de Koënig. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne et la Hollande. Maupertuis est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrètement irrité le roi de Prusse contre Koënig, et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de Leibnitz, dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? il ne veut pas seulement lire la réponse de Koënig. Personne ne peut lui ouvrir les yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit d'un roi, elle est comme la goutte chez un prélat; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, Maupertuis est devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ses accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il pré-

sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre : l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille ; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage : l'Hymen vient quand on l'appelle, et l'Amour vient quand il lui plaît. Je compile à présent, et le dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de Saint-Pierre ; j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour Valincourt, qui ne sera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. Secousse ; il est avec les vieilles et inutiles ordonnances de nos vieux rois ; mais il a, pour rassembler ces monuments d'inconstance et de barbarie, six mille livres de pension : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde est un naufrage ; *sauve qui peut* est la devise de chaque individu. Je me suis sauvé à Potsdam ; mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai ; j'ai cent ans ; tous mes sens s'affaiblissent, et il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement, que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embrasse tendrement ; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse. Je me

regarderai comme très malheureux si je ne passe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes.

302.—A M. DE LA CONDAMINE, A PARIS.

Potsdam, 12 d'octobre.

Je vous remercie, mon cher philosophe errant, devenu sédentaire, des attentions que vous avez pour Louis XIV. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter; et ce n'est pas ma faute, si les quatre esclaves qui s'étaient mis sous la statue de la place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vite, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsick, et que je crois à présent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des secours que je n'attendais pas de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités, et des vérités bien curieuses. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autre avantage que celui de deux Mémoires écrits de la main de Louis XIV, cela suffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la Foire aura toujours la préférence; mais il ne laissera pas de se trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chose du Siècle de

Louis XIV, les jours où il n'y aura point d'opéra comique. On ne laisse pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de passer le vôtre dans des discussions désagréables, dont il y a très peu de juges; et, parmi ces juges-là, la plupart sont prévenus. Pour faire le grand œuvre, *de rem prorsùs substantialem*, il faut avoir aisance, santé et repos. Il ne tenait qu'à Maupertuis d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas: il a dérangé sa santé par l'usage des liqueurs fortes: il a perdu quelques amis par un amour-propre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose: il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi Koënig, qui au bout du compte s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage; ce n'est pas sans regret que je goûte le

bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan.

Vraiment, je serais très obligé à M. Deslandes, s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de Louis XIV. M. Deslandes est citoyen et philosophe; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler de-là qu'on est citoyen (1). Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer malgré Maupertuis (2).

303. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Potsdam, le 15 d'octobre.

Voici qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de Koënig, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Koënig, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. Il traite tous ses partisans d'envieux, de sots, de malhonnêtes gens. La voici cette brochure singulière, et c'est un roi qui l'a faite (3).

Les journalistes d'Allemagne, qui ne se doutaient pas qu'un monarque, qui a gagné des ba-

(1) Cette phrase obscure se trouve ainsi dans la Correspondance de l'abbé Moussinot, publiée par l'abbé Duvernet. L'original manque, et l'erreur n'a pu être rectifiée. (*Édit. de Kehl.*)

(2) La Condamine n'en fit rien, et prit le parti de Maupertuis qui s'était beaucoup moqué de lui. (*Édit. de Kehl.*)

(3) Elle était intitulée: *Lettre au public*.

tailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'essai d'un écolier qui ne sait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre, au devant du titre. L'aigle, le sceptre et la couronne sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux, et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. Maupertuis n'a pu parvenir à être Platon, mais il veut que son maître soit Denys de Syracuse.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout Maupertuis, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. Platon a pensé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce Platon le rendait insociable.

Il a fait pour lui de la prose cette foi-ci, comme il avait fait des vers pour d'Arnaud, pour le plaisir d'en faire; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe, celui de me mortifier· c'est être bien auteur!

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne sais comment, taillé cette plume de façon qu'elle

a tourné un peu Platon en ridicule sur ses géants, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec Koënig. La raillerie est innocente; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de Wirtemberg a déplu. On l'a su, et on m'a fait sentir qu'on le savait. Il me semble pourtant que Titus et Marc-Aurèle n'auraient point été fâchés contre Pline, si Pline avait placé une partie de son bien sur la tête de Plinia dans le Montbelliard.

Je suis actuellement très affligé et très malade, et, pour comble, je soupe avec le roi. C'est le festin de Damoclès. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai Platon l'était chez le vrai Denys.

304. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Potsdam, 28 d'octobre.

Mon cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandements impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; *spiritus flat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie, qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccor-

dée : *valete musæ et valete curæ*, voilà ma devise pour le moment présent, et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie !

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une Rome sauvée toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois ? ce serait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort : j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner quand on peut ; c'est un plaisir que le public se donne très volontiers. Mon cher ange, laissons là Catilina, César et Cicéron pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure ; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux : c'est là mon premier but ; non, ce n'est que le second. Mon premier désir est de venir vous embrasser. Je peux très bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battement de mains, de sifflets et d'épigrammes ; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions : l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps.

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de Fériol, le Siècle était déjà presque tout imprimé ; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir ; tout ce que je peux faire, c'est de veiller

au petit concile; j'en parle dans toutes mes lettres à madame Denis. Joignez-vous à moi; faites-l'en souvenir. Ce sera votre faute si ce *petit* subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine d'autres dont la France est inondée, et surtout dans celle que l'abbé Pernetti a fait imprimer à Lyon sous les yeux du père du concile.

Adieu, mon cher ange; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame Denis.

305. — AU MÊME.

Potsdam, 22 de novembre.

Mon cher ange, quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire Zulime. Je me suis repris de goût pour cette aventurière; et j'ose croire que, si vous la lisiez telle qu'elle est, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai, mon cher et respectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu; mais à présent ne me demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telle que celle de Rome sauvée. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse, qui n'est relevée que par le caractère

de Lisois. Ce Duc de Foix a été très bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame Denis m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne sais aucune nouvelle ni du Duc de Foix, ni de Rome sauvée, ni du Siècle de Louis XIV.

J'ai vu les Lettres de madame de Maintenon; c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un momument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces Lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle; si elles m'avaient démenti, mon Siècle était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé La Beaumelle, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon, joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de Maintenon. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de Caylus ces Lettres et ces Mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles?

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des Mémoires de milord Bolingbroke. Ils sont traduits en français. On dit que dans cette traduction on me reproche de m'être trompé sur madame de Bolingbroke, que j'ai mise dans le Siècle au rang des nièces de madame de Maintenon; me serais-je trompé? ne l'était-elle pas par son mari? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort, mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de

venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter les soirs pour aller entendre à souper le Salomon du nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château est bien dans mon goût; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mes tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin, où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

306.—A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 25 de novembre.

Je fais partir, monseigneur, par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin, moi, de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage est assez maussadement copié; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos

pieds le seul exemplaire qui me reste. Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui seront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des évènements qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes; et j'oserai même vous dire que le règne de Louis XIV attirerait peu les regards de la postérité, sans la révolution qui s'est faite de son temps dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, et de ses malheurs, mais surtout de cette foule d'hommes éclatants en tout genre, que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous; si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de Louis XIV.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos moments de loisir! Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur? Je n'ai à présent qu'un érysipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétrècissements dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Ber-

fin; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périssons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids; au lieu d'augmenter depuis 1686, elles ont diminué de moitié; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du nord transportés en Italie. Il n'y a que d'Argens qui est gros et gras. Maupertuis, à force de boire de l'eau-de-vie, s'est mis à la mort; mais il en réchappe, parce qu'il est né avec un tempérament de Tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre, d'aller droit sous le pôle, de connaître le siége de l'âme en disséquant des têtes de géants, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de Descartes, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout est dans ce goût dans son livre. La Métrie, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de Prades est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle âme. Vous avez eu autant de générosité que la fille aînée des rois et de votre grand-oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle

s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécille force la Sorbonne à une démarche si humiliante, et où il imagine des billets de confession qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi! Que serait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de Bellisle? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous; mais mon cœur est à vous pour jamais.

307. — AU MÊME.

A Berlin, 16 de décembre.

Vous avez dû recevoir, monseigneur, par M. de La Reynière, une très grande lettre (1) et un très énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé (2); c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le Siècle de Louis XIV. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la

(1) Celle du 25 de novembre.

(2) C'étaient les Mémoires sur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du Siècle de Louis XV.

nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres! Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

308. — A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Berlin, 18 de décembre.

Voici, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces compliments-là; mais j'aime à vous dire:

Qu'il vive autant que son ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle sans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur sur l'histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'Argenson. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le Siècle de Louis XIV. Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la guerre, puisque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'Argenson, comme des matériaux qu'il m'avait confiés et qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, monsieur, que je lui demande très sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur; il n'y en a point dans de trop gros

livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de Louis XV se fassent lire comme le Siècle de Louis XIV; j'ai presque dit comme votre chronologie ; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire déshonneur à celui de M. d'Argenson, après l'avoir ennuyé un peu pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne; je vous la demande instamment; faites-lui parvenir mes remords.

309. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 de décembre.

Mon cher et respectable ami, je ne peux pas à présent plus changer de climat que changer mes vers: un érysipèle rentré m'enterrerait sur les bords de l'Elbe ou du Vezer, et il serait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Westphalie. Votre charmante lettre du 7 décembre, votre tendre amitié me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal; vos lettres me ressuscitent; mais on dit que mademoiselle Gaussin tue le Duc de Foix. Cette Gaussin est actuellement un médecin d'eau douce.

Ce que vous dites de La Motte me fait trembler: quoi! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent; et parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire! Comment serai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que La Motte,

et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que La Motte ne croyait l'être de madame la duchesse du Maine? Je m'en vais prier M. Berrier de permettre qu'on affiche à Paris: « Voltaire avertit tous les gens » de lettres qu'il n'est point heureux. »

Si vous avez lu cet article de La Motte, lisez donc celui de Rousseau, et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur La Motte, et sur Rousseau, et sur Fontenelle, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme Louis XIV. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de Maintenon, si j'avais vu plutôt ses Lettres. Elle est tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance, de la faiblesse, de la fausseté, de l'ambition, du manége, des messes, des sermons, des galanteries, des cabales, voilà ce qui compose une Esther; mais l'Esther-Maintenon écrit bien, et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère Ninon, sans doute; mais madame de Maintenon vaut son prix. Je m'étais toujours douté que ce La Beaumelle avait volé ces Lettres. Il est donc avéré qu'il a fait ce vol chez Racine. Ce La Beaumelle est le plus hardi coquin que j'aie encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemarck, pour une prétendue édition, *ad usum delphini Danemarki*, des auteurs classiques français. Il datait sa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave personnage, d'autant plus qu'il avait prêché; mais, quinze jours après, mon prédicateur arriva avec un plumet à Potsdam. Il me dit qu'il venait voir Frédéric

et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé *Mes Pensées* ou *Le Qu'en dira-t-on*, dans le quel il me traitait comme un heureux, c'est-à-dire fort mal: et il voulait que je le présentasse au roi, lui et son livre. De là mon prédicateur alla au b...., fut mis en prison, et se retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ses Pensées. Il faut qu'il croie tous les rois fort heureux; car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de prise de corps, lui et ses Pensées; il se sauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans son livre M. de Machault, *Pollion*; et M. Berrier, *Messala*. Je ne sais si *Pollion* et *Messala* feront sa fortune; mais le vol des Lettres de madame de Maintenon pourrait bien le faire mettre au carcan. C'est un rare homme, il parle comme un sot, mais il écrit quelquefois ferme et serré; et ce qu'il pille, il l'appelle ses Pensées. Dieu merci, ce vaurien est de Genève et calviniste; je serais bien fâché qu'il fût Français et catholique; c'est bien assez que Fréron soit l'un et l'autre,

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne suis pas étonné du succès du Siècle de Louis XIV. Les hommes sont nés curieux. Ce livre intéresse leur curiosité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choisir un tel sujet. C'était mon devoir en qualité d'historiographe, et vous savez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il est plaisant qu'on m'ait ôté cette place, comme si

une clef d'or du roi de Prusse empêchait ma plume d'être consacrée au roi mon maître. Je suis toujours son gentilhomme ordinaire ; pourquoi m'ôter la place d'historiographe ? c'est une contradiction. Tout historien de son pays doit écrire hors de son pays; ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

310. — A Mme DENIS, A PARIS.

A Berlin, 18 de décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de Wirtemberg; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je crois à votre ancienne prédiction, que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'*on a pressé l'orange;* il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave.*

Mon cher ami veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez-par *je vous rendrai heureux; je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.*

Soupez avec moi ce soir, signifie *je me moquerai de vous ce soir.*

Le dictionnaire peut être long; c'est un article à mettre dans l'Encyclopédie.

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui! dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures! et quelles brochures! arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire! que de contrastes! et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophie! et je l'ai appelé le Salomon du nord!

Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe*, disait-il; *je le suis aussi.* Ma foi, sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire: Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Évangile, nommé Pérard, né comme moi en France: il de-

mandait permission d'aller à Paris pour ses affaires; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelques trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

* 311. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Berlin, 18 décembre.

Mon cher Duc de Foix, il faut donc que Sceaux ait toujours des Baron; mais le théâtre n'a pas toujours des Le Couvreur. C'est pour elle que le rôle d'Amélie avait été fait; elle ne sera pas remplacée. La vieille enfant qui joue dans l'Oracle et dans Zaïre (1) ne peut que faire tomber mon Duc.

Tranquille dans le crime et fausse avec douceur (2),

elle ne sera pas fâchée de faire des niches à l'oncle et à la nièce. Je suis très fâché que madame Denis se soit compromise avec ce tripot: il eût été mieux d'attendre le retour de M. de Richelieu; mais à présent il ne faut plus qu'elle s'avilisse à postuler des désagréments. Cela n'est bon que pour moi, vieux pilier de théâtre, vieux Pellegrin qui ait toute honte bue. Je lui envoie lettres pour M. de Richelieu, re-

(1) Mademoiselle Gaussin. (2) Vers de Zaïre.

quête en forme, et mes sentiments au tripot : cela fait, je remets cette juste cause entre les mains de Dieu.

J'ai fait à Zulime tout ce que m'ont permis Louis XIV et Louis XV, auxquels j'ai donné presque tout mon temps en bon et loyal sujet. Mettez-moi toujours aux pieds de madame la duchesse du Maine. C'est une âme prédestinée ; elle aimera la comédie jusqu'au dernier moment ; et quand elle sera malade, je vous conseille de lui administrer quelque belle pièce au lieu d'Extrême-Onction. On meurt comme on a vécu ; je meurs, moi qui vous parle, et je griffonne plus de vers que La Motte-Houdart et plus de prose que La Motte-le-Vayer. Si je fesais des vers comme vous les récitez, je travaillerais pour vous du soir au matin. Aimez-moi, si vous pouvez, autant que vous êtes aimable.

312. — A M. BAGIEUX.

Berlin, 19 de décembre.

Votre lettre, monsieur, vos offres touchantes, vos conseils font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près six ; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un ; je n'avais point apporté d'érysipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que

cela est fort honnête, que Pascal, Alexandre et Jésus-Christ n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme Fontenelle. La nature a donné à ce qu'on appelle mon âme, un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant j'ai enterré presque tous mes médecins, et jusqu'à La métrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codénius, médecin du roi de Prusse; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi; du moins, je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand, je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme, il en sait tout autant que les autres; et quand il voit que mes dents tombent, et que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent, qu'on peut vivre aussi long-temps que Mathusalem, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque; car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-là réussiront; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles; et quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez. Soyez persuadé, monsieur, que, tant que je vivrai, je vous regarde-

…omme un homme qui fait honneur au plus de tous les arts, et comme le plus obligeant et … plus aimable du monde.

*313. — A M. FORMEY.

Potsdam.

En vérité, monsieur, je ne vous croyais pas Suisse. Un illustre théologien de Bâle (1) écrit que milord Bolingbrocke a eu la ch.....; et de là il tire la conséquence évidente que Moïse est l'auteur du Pentateuque. On prétend que de bonnes lois et de bonnes troupes ne valent rien, si l'on n'a pas une foi vive pour les dogmes de Zuingle et de Calvin. Or, comme Titus, Marc-Aurèle, Trajan, Nerva, Julien, etc. etc., avaient le malheur de ne croire pas plus à Zuingle qu'au pape, et que cependant tout allait assez bien de leur temps, on a cru à Potsdam ne devoir pas être tout-à-fait de l'avis du révérend docteur suisse. Le chapelain de milord Chesterfield a pris en bon chrétien la cause de milord Bolingbroke, il l'a défendue dans une lettre pieuse et modeste. La traduction est parvenue ici avec la permission des supérieurs. Le roi a beaucoup ri : faites-en de même. Il paie bien les docteurs, et se moque des disputes théologiques, métaphysiques, phoronomiques et dynamiques. Soyez très tranquille; vivez gaîment de l'Évangile et de la philosophie, et laissez les profanes douter de la chronologie de Moïse et des monades. Tâchez de conserver la vôtre; faites-vous couvrir de poix-résine; essayez de

(1) M. Zimmermann, théologien de Zurich.

vous mettre de grandes épingles dans le cul, suivant l'avis de l'auteur des Nouvelles Lettres (1). Tâtez des forces centrifuges, ou plutôt faites-vous embaumer tout vivant, afin de n'attraper que dans sept ou huit cents ans ce point de maturité qui est la mort. Pour moi, si je peux jamais rattraper ma jeunesse, je compte aller faire un tour aux terres australes avec Dalichamp, et disséquer des cervelles de géants haut de douze pieds et des hommes velus comme des ours avec des queues de singe : alors nous saurons des nouvelles positives de la nature de l'âme; j'exalterai la mienne pour vous prédire l'avenir; car vous savez qu'un peu d'exaltation fait voir le futur comme le passé. Je vous prédis donc que ceux qui tourneront les sottises de ce monde en raillerie seront toujours les plus heureux; et pour revenir du futur au passé, je vous jure que Démocrite avait raison et qu'Héraclite avait tort. Croyez-moi, ne mettez aux choses que leur prix, et ne prenez point de grosses balances pour peser des toiles d'araignées. Il y a mille occasions où un vaudeville vaut mieux qu'une lamentation de Jérémie.

A propos de chanson, par quelle rage diabolique révoquez-vous en doute la chanson de l'archevêque de Cambrai? Savez-vous bien que vous êtes un impie d'armer l'incrédulité, qui triomphe tant dans ce siècle pervers, contre une chanson d'un successeur des apôtres? Je vous dis devant Dieu que le marquis de Fénelon me récita cette chanson

(1) Maupertuis.

à La Haye, en présence de sa femme et de l'abbé de la Ville. Eh! morbleu! faites comme l'archevêque de Cambrai: détrompez-vous de tout.

Adieu: je ne me porte pas mieux que vous: le moins malade ira voir l'autre.

* 314. — AU MÊME.

Potsdam, le 23 décembre.

On dit, monsieur, que vous avez fait fourrer quatre mauvais vers contre moi dans l'Almanach de Bordeaux, imprimé avec permission de votre académie. Vous pensez bien que je ne m'en soucie guère, et que je combats gaîment contre tout le monde; mais je vous avertis que vous ne gagnerez rien à cette guerre, que les choses ne sont pas comme vous le pensez, et qu'il vaudrait mieux, comme je vous l'ai mandé, que le moins malade de nous deux allât voir l'autre. Savez-vous ce que je vous conseille? de venir dîner tête à tête avec moi aujourd'hui ou demain: vous vous en trouverez mieux que de m'attaquer en vers ou en prose. Croyez-moi, la vie est courte; il vaut mieux boire ensemble que de se bouspiller.

* 315. — AU MÊME.

Potsdam, 23 décembre.

Puisque ainsi est, *Iddio sia lodato*. Je vous avouerai tout net que votre sortie sur certaines personnes, et un petit mot de la discipline militaire, et un petit coup de dent à ceux qui avaient écrit après

Newton, et une petite attaque portée à certaines gens qui ont fait certains livres, et un mépris trop marqué pour certains sentiments de certaines gens qui n'en changeront pas, etc. etc.; je vous avouerai, dis-je, que tout cela a été fort mal reçu. Vous devriez, ma foi, me remercier de l'Apologie de Bolingbroke; car tout ce qui fait rire apaise. Je pourrais vous servir, et cela me serait bien plus agréable que d'écrire sur le Pentateuque. Quand on m'attaque; je me défends comme un diable, je ne cède à personne; mais je suis un bon diable, et je finis par rire. Je suis très malade, et vous sortez: vous avez été chez le grave président (1). Venir de chez vous chez moi, bien emmitouflé, n'est pas un voyage aux terres australes. Point de rancune, puisque je n'en ai point. Venez dîner amicalement demain ou après demain. Je vous enverrai un carrosse ou une chaise; vous n'aurez point de froid dans la rue, et vous serez chez moi très chaudement. Il faut que nous causions, et vous trouverez *mixtum utile dulci*.

A propos de votre libraire de l'Abeille, envoyez chercher ce frelon, je vous prie, et dites-lui tout ce qu'il faut lui dire: je vous serai obligé de m'épargner un éclat.

Mandez-moi si vous viendrez, et soyez gai.

* 316. — AU MÊME.

Postdam, le....

J'ai depuis quelque temps tous les journaux, et j'ai déjà lu celui que vous avez la bonté de m'en-

(1) Maupertuis, président de l'académie de Berlin.

voyer. Je vous en remercie, monsieur; si vous en avez besoin, je vous le renvoie. Vous aurez incessamment l'édition de Dresde (1): il y a autant de fautes que de mots. On va en entreprendre une en Angleterre qui sera fort supérieure, et où il n'y aura plus de détails inutiles sur Rousseau. Je vous dirai, en passant, que quelquefois ceux qu'on avait pris pour des aigles ne sont que des coqs-d'Inde; qu'un orgueil despotique avec très peu de science et beaucoup de ridicule, est bientôt reconnu et détesté de l'Europe savante, etc. (2) Je suis très aise que vous me marquiez de l'amitié; et, si vous êtes plus philosophe que prêtre, je serai votre ami toute ma vie. Je suis d'un caractère que rien ne peut faire plier, inébranlable dans l'amitié et dans mes sentiments, et ne craignant rien ni dans ce monde-ci ni dans l'autre. Si vous voulez de moi à ces conditions, je suis à vous hardiment et peut-être plus efficacement que vous ne pensez.

317. — A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier 1753.

Je vous remercie, monsieur, des éclaircissements que vous avez bien voulu me donner sur votre Traité de la Lumière. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

(1) Du Siècle de Louis XV.

(2) Tout ceci concerne Maupertuis.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire; mais notre cher Clairaut m'apprend que vous êtes cet officier-général de l'état-major auquel le comte de Saxe écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohême, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille Croates qu'il y fit capituler le lendemain: *A homme de cœur courtes paroles; qu'on se batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Billet auquel vous répondites si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. Frédéric fait de bons vers, le maréchal de Saxe des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les assurances des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

318. — A Mme DENIS, A PARIS.

Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au Salomon du nord, pour ses étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très respectueuse, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait? il m'a envoyé son grand factotum de Fédersdoff qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec Maupertuis. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici; mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame Alcine. Je veux partir absolument, c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à Fédersdoff que ma santé ne me permettait pas plus long-temps un climat si dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'usage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre du Bordier doit être à présent chez moi à Paris. Sa destinée est bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ose pas se dire malheureux. Cet homme est demandé à Berlin; il y arrive en poste. Il embarque sur un vaisseau sa femme, son fils unique et sa fortune. Le vaisseau périt à la rade de Hambourg. Du Bordier se trouve à Berlin sans ressource. On se sert de ses dessins; on ne l'emploie point, et on le renvoie sans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourrissez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de physique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choses qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de constance.

*319. — A M. FORMEY.

Potsdam, 17 janvier.

Est-ce vous qui avez fait l'extrait des lettres de madame de Maintenon ?

Vous dites qu'il faudrait savoir par quelles mains ce dépôt a passé. M. le maréchal de Noailles, son neveu, avait ce dépôt : son secrétaire le prêta à un

écuyer du roi, et celui-ci au petit Racine. La Beaumelle le vola sur la cheminée de Racine, et s'enfuit à Copenhague: c'est un fait public à Paris. La Beaumelle, de retour à Paris, devait être mis à la Bastille. Il a obtenu la protection de madame la duchesse de Lauraguais, dame d'atour de madame la dauphine. Cette princesse a sauvé le cachot à La Beaumelle, ne sachant pas que ce galant homme, dans l'édition de ses belles Pensées, faites à Francfort, a dit du roi de Pologne et de sa cour. « J'ai vu à » Dresde un roi imbécille, un ministre fripon, un » héritier qui a des enfants et qui ne saurait en faire, » etc. »

Apparemment qu'il aura aussi la protection de la Prusse; car il dit que l'armée est composée de mercenaires qu'on mène à coups de bâton, qui seront battus à la première occasion, et qui étrangleraient le roi, si on les fesait caserner. Il n'a tiré que peu d'exemplaires dans ce goût, et j'en ai un. Il a substitué d'autres feuilles dans d'autres exemplaires. Cet homme-là ira loin: ne manquez pas de le louer dans votre journal, car voilà des gens qu'il faut ménager. N'est-il pas de l'Académie? Maupertuis est fort lié avec lui; il l'alla voir à Berlin, et l'engagea à écrire au roi; il corrigea même sa lettre.

Pourquoi dites-vous que madame de Maintenon eut beaucoup de part à la révocation de l'édit de Nantes? Elle toléra cette persécution, comme elle toléra celle du cardinal de Noailles, celle de Racine; mais certainement elle n'y eut aucune part: c'est un fait certain. Elle n'osait jamais contredire Louis XIV. Madame de Pompadour n'oserait parler con-

tre l'ancien évêque de Mirepoix qu'elle déteste autant que je le méprise.

Pourquoi dites-vous que Louis XIV était mille fois plus occupé de misères domestiques que du soin de son royaume? On ne peut avancer rien de plus faux et de plus révoltant, et il n'est pas permis de parler ainsi. Sachez que Louis XIV n'a jamais manqué d'assister au conseil, et qu'il a toujours travaillé au moins quatre heures par jour. Songez-vous bien que vous jugez dans Bernstrass (1) un homme tel que Louis XIV? vous!

Pourquoi dites-vous que madame de Montespan était la femme la plus bizarre et la plus folle qui fût jamais? Qui vous l'a dit? Avez-vous vécu avec elle? Tout Paris sait que c'était une femme très aimable; elle fut indignée du goût du roi pour madame de Maintenon, qu'elle regardait comme une domestique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre et la plus folle qui fût jamais? Je vous parle net, comme vous voyez, parce que je veux être votre ami.

* 320. — AU MÊME.

Potsdam, 17 janvier.

Justifiées par les passages des Lettres de madame de Maintenon. Non, mordieu! c'est tout le contraire. Lisez la lettre où elle rapporte que Louis XIV lui a dit en riant: *Il est plus difficile d'accorder deux femmes que les puissances de l'Europe, etc.*

Qui vous prie de tomber sur le corps de La Beaumelle? Voilà un plaisant corps! et qu'importe

(1) Rue de Berlin.

à la France ce qu'on dit dans un journal germanique?

Voulez-vous une autre anecdote? On a vendu à Paris six mille Akakia en un jour, et le plus orgueilleux de tous les hommes est le plus baffoué: il n'a que ce que son insolence et ses manœuvres méritent; et il n'y a personne, sans exception, auprès de qui il ne soit démasqué. Il aurait dû ne pas me pousser à bout. Je ne suis pas esclave: soyez homme.

*321 — AU MÊME.

Potsdam, le 17 janvier.

Billets sont conversation. Où diable prenez-vous cette jérémiade? Je vous dis que vous avez parlé de Louis XIV d'une manière peu convenable, et que vous avez tort; comme j'ai dit au roi qu'il avait eu tort de faire une brochure, et moi tort d'en avoir fait une autre; et je vous dis cela entre nous; et je vous dis que je me....., révérence parler, de tout cela et de la lettre sur Bolingbroke, et de toutes les sottises de ce monde, et qu'il faut que vous en fassiez de même. Qui songe à vous faire de la peine? Ce n'est pas moi. Vous avez écrit contre les déistes qui ne vous ont jamais fait de mal; et le roi et moi, qui sommes déistes, nous avons pris le parti de notre religion. Je vous dis encore une fois qu'il n'y a qu'à rire de tout cela. Vous ne voyez les choses que par le trou d'une bouteille. Ne vous affligez pas et ne pleurez point, parce que madame de Montespan était aimable. Encore une fois, soyez tranquille.

322. — A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, monsieur, pour ne m'en pas rapporter à vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour-propre de Maupertuis à la sincérité de Koënig, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que Koënig ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey, il est mon ami; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raison, parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *son ami* et comme *son maître dans les arts qu'il cultive*: ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant;* et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentiments et ses promesses.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui; j'avais eu un enthousiasme de seize années; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan; si l'amour-propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son maître; si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois; tout ce que je sais, c'est qu'en me

donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché, pour sa gloire, qu'il ait pris parti contre Koënig, sans être instruit du fond de la dispute, qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire, contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela sans avoir lu son appel. Il a été trompé par Maupertuis. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi d'être trompé; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur.

Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornements très peu convenables à un philosophe, et que je ne porte presque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam, où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa majesté.

*323. — AU MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Ce 28.

J'AI reçu la lettre du 12 janvier de mon cher marquis. J'avais prévenu, il y a long-temps, ce qu'il a la bonté de me mander, ayant renvoyé au roi de Prusse par deux fois mon cordon, ma clef de chambellan, et lui ayant remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il m'a toujours tout renvoyé; il m'a

invité à aller avec lui le 30 du mois à Potsdam. Je ne sais si ma santé me permettra de le suivre. Il pourrait dire avec moi:

Nec possum tecum vivere, nec sine te;

et je ne dois dire que la première partie de ce vers. J'embrasse mon cher marquis; je le remercie, et je suis un peu piqué de ce qu'il n'a pas deviné la seule conduite que je pusse tenir. Tout ce qu'il me conseille était fait il y a près d'un mois; mais pouvoir revenir est une autre affaire.

324. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et respectable ami; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

Tanquam hæc sint nostri medicina doloris,
Vel Deus ille malis hominum mitescere discat.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française; il écrit français par un *a*; il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de Maupertuis; il l'a pris pour Auguste et moi pour Marc-Antoine. Maupertuis l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez, et de vous embrasser avant

ma mort. Voici une espèce de testament littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

325.—A M. LE MARQUIS D'ARGENS, A POTSDAM.

Berlin, 16 de février.

Je me meurs, mon cher marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam, mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érysipèle est rentré, la dyssenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes à qui je sers de père. Voilà mon état. Je compte sur votre amitié qui fait presque ma seule consolation, et je vous embrasse tendrement.

326. — AU MÊME.

Cher frère, je vous renvoie Locke. Maupertuis, dans ses belles lettres, a beau dire du mal de ce grand homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de Maupertuis excitera de haine. Koënig vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très sûr que toute l'Europe litté-

raire est déchaînée contre lui; et qu'excepté Euler et Mériau, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère Paul chez Antoine. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

327. — AU MÊME.

Mon cher Isaac, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cul, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez pas à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser: mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si benè vales, ego quidem non valeo.... te amo, tua tueor. Avez-vous reçu votre contrat? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de Prades, et à la religion naturelle: c'est là bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

328. — AU MÊME.

Cher frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philoso-

phie. Votre extrait de Gassendi est digne de Bayle. Je ne savais pas que Gassendi eût été le précurseur de Locke, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser. Il y a dans de vieux magasins, où personne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sots.

Belzébuth vous ait en sa sainte garde! mon cher marquis; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui souffre plus que jamais.

329. — AU MÊME.

Frère Paul, je vous attendais; je comptais souper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, savez-vous bien que je viens de me coucher: mais puisque mon frère est toujours visité de Dieu, et affligé en son corps terrestre, je vais me lever, et mon âme va tâcher de consoler la sienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre ermitage.

330. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

Mon cher ange, j'ai été très malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en santé; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par madame Denis. Je suis ici le meu-

nier de La Fontaine. On m'écrit de tous côtés; Partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé; se faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout-à-fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent: Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement: allez souper avec lui: cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. Maupertuis, que vous avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très fou dans ses écrits, et très méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à Maupertuis; car j'étais venu pour sa majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour Maupertuis; elle m'avait fait des serments d'amitié à toute épreuve, et Maupertuis ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. Maupertuis savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très aisément dans un cœur né jaloux et

soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de Richelieu ait porté autant d'envie à Corneille que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin, son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de Maupertuis qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout prussiens qu'ils sont, qui ne le désaprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même; et ce qu'il se dit en secret, c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Je lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur; je l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux.

Tout le monde me dit qu'il me la refusera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajou-

ter à l'Anti-Machiavel un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à Busiris.

Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame Denis que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

* 331 — A M. KOËNIG.

12 mars.

Vous avez donc reçu, monsieur, mon paquet du mois de janvier, le 2 mars, et moi j'ai reçu, le 11 mars, votre lettre du 2.

Je vous écris naturellement par la poste, n'écrivant rien que je ne pense, et ne pensant rien que je n'avoue à la face du public.

On se presse trop en Allemagne et en Angleterre de donner des Recueils de vos campagnes contre M.... (1). Votre victoire n'a pas besoin de tant de *Te Deum*; et puisque vous voulez bien que je vous dise mon avis, je trouve fort mauvais que les goujats de votre armée s'avisent de joindre aux pièces du procès, dans le Recueil de Londres, les éloges de La Métrie et de Jordan. Les Anglais se soucièrent fort peu de ces deux hommes, qui n'ont rien de commun avec votre affaire. De plus, pourquoi se plaindre qu'on ait suivi, en faveur de ces académiciens, la coutume de faire une petite oraison funèbre?

(1) Maupertuis. (*Voyez* la Correspondance avec le roi de Prusse, à cette époque.)

Quel mal y a-t-il à cela? J'avoue que La Métrie avait fait des imprudences et de méchants livres; mais dans ses fumées, il y avait des traits de flamme. D'ailleurs c'était un très bon médecin, en dépit de son imagination, et un très bon diable, en dépit de ses méchancetés. On n'a point loué ses défauts dans son éloge. On a justifié sa liberté de penser, et en cela même on a rendu service à la philosophie; mais encore une fois, tout cela est étranger à la querelle présente, et la matière n'est point une pièce du procès. Je vous conjure de vous tenir dans les bornes de vos états où vous serez toujours victorieux. Toute l'Europe littéraire, qui s'est déclarée pour vous, approuve que vous donniez une histoire de l'injustice qu'on vous a faite, que vous rapportiez tous les témoignages des académies et des universités en votre faveur. Vos propres raisons ne sont pas les témoignages les moins convaincants. Vous sentez que cette histoire, qui doit passer à la postérité et servir d'époque et de leçon à tous les gens de lettres, doit être écrite très sérieusement, et avec autant de circonspection que de force. Il ne s'agit pas ici de plaisanterie; il s'agit d'instruire; il s'agit de confondre par la raison l'erreur et la violence. Il me semble que chaque genre doit être traité dans le goût qui lui est propre. Les plaisanteries conviennent quand on répond à un ouvrage ridicule qui ne mérite pas d'être sérieusement réfuté.

Enfin, monsieur, voici mon avis, que je soumets à vos lumières. Premièrement, la partie historique traitée avec sagesse et avec une éloquence tou-

chante, sans compromettre personne et sans rien mêler d'étranger à l'affaire. Secondement, vos démonstrations mathématiques et les témoignages des académies; et enfin, puisqu'on ne peut s'en empêcher, les pièces agréables et réjouissantes qui ont paru à cette occasion.

Surtout, monsieur, comme ce Recueil subsistera tant qu'il y aura au monde des académies, je vous demande en grâce qu'il n'y ait rien de personnel dans les plaisanteries. Le libraire Luzac avait promis plusieurs fois de retrancher de la diatribe (1) une raillerie concernant une maladie qu'on a eue à Montpellier. Il faut absolument qu'il tienne sa parole dans l'édition du Recueil. Un impertinent ouvrage est livré au ridicule; mais les personnes doivent être ménagées.

Avec ces précautions, vous aurez pour vous les contemporains et la postérité. Personne n'aura droit de se plaindre. C'est ce que je peux vous prédire sans exalter mon âme qui est toute à vous. A l'égard de mon corps, il est moribond, et je vais chercher à Plombières la fin de mes maux, d'une manière ou d'une autre.

Je viens de lire le dernier Mémoire d'Euler; il me paraît confus et absolument destitué de méthode. Je demeure jusqu'à présent dans l'idée que je vous ai exposée dans ma lettre du 17 novembre dernier (2), que, lorsque la métaphysique entre dans la géométrie, c'est Arimane qui entre dans le

(1) Le docteur Akakia.

(2) Cette lettre est imprimée dans les Mélanges littéraires, Tom. II.

royaume d'Orosmade, et qui y apporte les ténèbres. On a trouvé le secret, depuis vingt ans, de rendre les mathématiques incertaines. Rien n'annonce plus la décadence de ce siècle, où tout s'est affaibli, parce qu'on a voulu tout outrer.

332.—A Mme DENIS, A PARIS.

A Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie; ce n'est pas cela qu'il me faut: c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières: je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est horriblement vandale, et bien peu Salomon: c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse? il faut bien aller à Potsdam; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête-à-tête d'un homme qui l'a enseigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière résolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne soit pas de notre siècle, les taureaux de Phalaris et les lits de fer de Busiris ne sont plus en usage; et Salomon minor ne voudra être ni Busiris ni Phalaris. J'ai ce pays-ci en horreur: mon paquet est tout fait. J'ai

envoyé tous mes effets hors du Brandebourg; il ne reste guère que ma personne.

Tout ceci est unique assurément. Voici les deux Lettres au Public: le roi a écrit et imprimé ces brochures; et tout Berlin dit que c'est pour faire voir qu'il peut très bien écrire sans mon petit secours. Il le peut, sans doute; il a beaucoup d'esprit. Je l'ai mis en état de se passer de moi, et le marquis d'Argens lui suffit. Mais un roi devrait chercher d'autres sujets pour exercer son génie.

Personne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité! vous n'avez point de charge dans la maison des rois auteurs! Mais qu'il fasse des brochures tant qu'il voudra, et qu'il ne persécute point un homme qui lui a fait tant de sacrifices.

J'ai le cœur serré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu; j'ai tant de choses à vous dire que je ne dis rien.

333. — A Mme ***.

Berlin.

Je me sers, madame, des correspondants des négociants de Berlin, pour vous remercier de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Il y a long-temps que je compte votre nom et celui d'un de vos amis parmi ceux qui font le plus d'honneur à notre siècle. La liberté de penser est la vie de l'âme, et il paraît qu'il n'y a pas beaucoup d'âmes plus vivantes que la vôtre. C'est un grand malheur qu'il y ait si peu de gens en France qui imitent l'exemple des Anglais, nos voisins. On a été obligé d'adopter

leur physique, d'imiter leur système de finance, de construire les vaisseaux selon leur méthode: quand les imitera-t-on dans la noble liberté de donner à l'esprit tout l'essor dont il est capable? Quand est-ce que les sots cesseront de poursuivre les sages? On marche continuellement à Paris entre les insectes littéraires qui bourdonnent contre quiconque s'élève, et des chats-huants qui voudraient dévorer quiconque les éclaire. Heureux qui peut cultiver en paix les lettres, loin des bourdons et des chats-huants! Je suis sous la protection d'un aigle; mais une mauvaise santé, pire que tous les chagrins attachés en France à la littérature, m'ôte tout mon bonheur. Ainsi tout est compensé. Je serais trop heureux si la nature ne s'avisait pas de me persécuter, autant que la fortune me favorise. Si l'état de ma santé, madame, me permet jamais de revoir la France, un de mes beaux jours serait celui où je pourrais vous assurer de mon respect, et dire à votre ami tout ce que la plus parfaite estime m'inspirerait pour vous et pour lui. Permettez qu'en philosophe je finisse sans les compliments ordinaires et sans signer. Vous me reconnaîtrez assez par ceux qui vous feront tenir ma lettre.

334.—A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Potsdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaisir de vous faire lire les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis long temps. Vous avez été ambassadeur, monseigneur le maréchal, et vous serez plus à portée que personne de goûter le sel de

ces ouvrages; cela est d'ailleurs absolument de votre goût. Il me semble que j'entends feu M. le maréchal de La Feuillade, ou l'abbé de Chaulieu, ou Périgni, ou vous; il me semble que je lis le docteur Swift ou milord Chesterfield, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on résiste aux charmes d'un homme qui fait, en se jouant, de si jolies bagatelles, et dont la conversation est entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne sentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, songez que ces chefs-d'œuvres de grâces sont d'un homme qui serait dispensé par sa place de ces agréables amusements, et qui cependant daigne y descendre. J'étais encore à Berlin quand il fesait à Potsdam ce que je vous envoie; je demandais obstinément mon congé; je remettais à ses pieds tout ce qu'il m'a donné; mais les grâces de ma maîtresse (1) ont enfin rappelé son amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; et, si je n'étais pas très malade, je ne la quitterais pas un seul jour: mais l'état cruel de ma santé ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtresse de revenir auprès d'elle dès que je serais guéri; je lui ai dit: ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros soufflet; mais je reviendrai baiser votre main charmante. J'ai repris son portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques

(1) C'est ainsi que M. de Voltaire nommait le roi de Prusse.

jours. Vous sentez que je suis pénétré de douleur de quitter une personne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait sur vous. J'ai promis à ma maîtresse de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je ? il n'y a que la vie douce et retirée de Potsdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? En vérité, l'esprit et les agréments ne sont qu'à Potsdam et dans votre appartement de Versailles. Cependant, si je retrouve à Plombières un peu de santé, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques semaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je sois à Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promesse. Ainsi, en cas que je sois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous supplie de me mettre aux pieds de madame de Pompadour. Montrez-lui les deux Lettres au Public (1). Je connais son goût; elle en sera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, je vous l'enverrai par la première poste.

Adieu, monseigneur; vous connaissez mes tendres et respectueux sentiments. Adieu, généreux Alcibiade. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous.

(1) Cette lettre a *été* envoyée par la poste; et le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était, avait la petitesse de conserver dans ses états l'usage infâme d'ouvrir les lettres. (*Édit. de Kehl.*)

335. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frère, je prends congé de vous; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repousser les assauts du démon qui voudrait faire, pendant mon absence, ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble : il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, frère Gaillard (1) ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Élevez vos cœurs à Dieu, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère.

336. — A M. ROQUES.

Leipsick, avril.

Je suis tombé malade à Leipsick, monsieur, et je ne sais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 de mars. Elle m'étonnerait, si à mon âge quelque chose pouvait m'étonner.

Comment a-t on pu imaginer, monsieur, que j'aie pris des lettres de La Beaumelle pour des lettres de Maupertuis ? Non, monsieur, chacun a ses lettres. Maupertuis a celles où il veut qu'on aille disséquer des géants aux antipodes, et La Beaumelle a les siennes qui sont l'antipode du bon sens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choses qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accusé juste, si on vous avait dit que je m'é-

(1) L'abbé de Prades.

tais plaint du procédé de Maupertuis, qui alla trouver La Beaumelle à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui se servit de lui, comme un homme profondément artificieux et méchant peut se servir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le savez; il lui dit que j'avais accusé l'auteur du Qu'en dira-t-on auprès du roi, dans un souper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à sa majesté du Qu'en dira-t-on; que ce fut M. le marquis d'Argens. J'en atteste encore le témoignage de d'Argens et du roi lui-même. C'est cette calomnie d'après Maupertuis, qui a fait composer les trois volumes d'injures de La Beaumelle. Il devrait sentir à quel point on a méchamment abusé de sa crédulité; il devrait sentir qu'il est le Raton dont Bertrand s'est servi pour tirer les marrons du feu; il devrait s'apercevoir que Maupertuis, le persécuteur de Koënig et le mien, s'est moqué de lui; il devrait savoir que Maupertuis, pour récompense, le traite avec le dernier mépris; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injustice.

Non, monsieur, il ne s'est jamais agi des quatre lettres de La Beaumelle, que jamais je n'ai entendu attribuer à Maupertuis; il s'agit de la lettre que La Beaumelle vous écrivit il y a six mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle La Beaumelle avouait que Maupertuis l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Prusse, et cela me suffit. Ma destinée n'a rien

de commun avec toutes ces tracasseries, ni avec cette infâme édition du Siècle de Louis XIV ; je sais supporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un supplément au Siècle de Louis XIV, dans lequel j'éclaircirai des faits dont La Beaumelle a parlé sans en avoir la moindre connaissance. Je pourrai, comme M. Koënig, en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reste quelque amitié pour La Beaumelle, cette amitié même doit lui faire sentir tous ses torts. Il doit être honteux d'avoir été l'instrument de la méchanceté de Maupertuis, instrument dont on se sert un moment, et qu'on jette ensuite avec dédain.

Voilà, monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons, me permet à présent de vous répondre. Je vous embrasse sans cérémonie.

337. — A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

Mon cher révérend diable et bon diable, j'ai reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapsus*, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'Isaac Onitz, et que ce

sera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais incessamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conseillé de me faire enduire de poix-résine (1), selon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aisément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combustibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme disent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer, et je me suis toujours tenu auprès sans sortir de mon caveau.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; songez que je suis un juste à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géants de la terre australe à une ville latine, au grand secret de connaître la nature de l'âme avec une dose d'opium. Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme en enfer! Je vous souhaite, mon cher frère, toutes les prospérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camisole et d'un manteau. Jouez de la basse de viole, et si vous avez quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adresse.

A propos, je me meurs positivement. Bonsoir, je vous embrasse de tout mon cœur.

(1) Allusion aux lettres de Maupertuis. (*Voyez* la Diatribe d'Akakia parmi les Facéties.)

838. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Francfort-sur-le-Mein, au Lion-d'Or, 4 de juin.

Quand vous saurez, mon cher ange, toutes les persécutions cruelles que Maupertuis m'a attirées, vous ne serez pas surpris que j'aie été si long-temps sans vous écrire; quand vous saurez que j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embrasser, vous me pardonnerez encore davantage; et quand vous saurez le reste, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adresse ma lettre à Paris, sachant bien qu'un conseiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conseillers ordinaires, et est trop sage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et respectable ami, et le pigeon a eu l'aile cassée avant de revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé de rester encore quelque temps à Francfort où je suis tombé malade. J'ai appris, en passant par Cassel, que Maupertuis y avait séjourné quatre jours sous le nom de Morel, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de La Beaumelle, sous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, sous le nom de La Beaumelle, dans le temps que ce La Beaumelle était à la Bastille dès le mois d'avril. C'est bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de Saxe-Gotha, lorsque j'étais chez ce prince. C'est encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de Saxe-Gotha et toute sa maison avaient pour moi.

Voilà une étrange conduite pour un président

d'académie. Il est nécessaire pour ma justification, qu'on en soit instruit. Ce sont là de ses artifices, et c'est ainsi à peu près qu'il en usait avec d'autres personnes, lorsqu'il mettait le trouble dans l'Académie des Sciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuse; nous verrons si l'autre sera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous savez que la Discorde habitait dans l'Olympe. On ne sait où se fourrer. Il fallait rester avec vous. Ne me grondez pas, je suis très bien puni, et je le suis surtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'Argental, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame Denis est à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je suis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je resterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à Dieu.

Adieu, mon cher ange; je baise, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendresse et componction. Il est très cruellement probable que je pourrai rester ici assez de temps pour y recevoir la consolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embrasser.

339. — A M. KOENIG.

Francfort, juin.

Votre martyr est arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait envisager de fort près le pays où l'on saura les principes des choses et ce que c'est que cette force motrice sur laquelle on raisonne tant ici,

bes, mais dont je suis presque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, désabusé des idées fausses que vos adversaires avaient données sur la *vitesse vraie* et sur la *vitesse propre*. Il est plus difficile de se détromper des illusions de ce monde, et des sentiments qui nous y attachent jusqu'au dernier moment. J'en éprouve d'assez douloureux pour avoir pris votre parti; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'a plus b divisé par z.

Où en serait le genre humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

Dieu a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins: la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force, et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie possible; mais que répondraient les partisans

de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a longtemps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre Appel au Public. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue des maux: ils germent en foule de la plus petite semence.

Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas, en cette occasion, obéi à sa loi de l'*épargne*; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de Jupiter. Quelle étrange misère, d'avoir passé de Jupiter à La Beaumelle! Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme? peut-

il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de La Beaumelle, revu et corrigé par lui ? Ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, sous le nom de Morel, pour faire imprimer ce libelle ? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort ? Quel emploi pour un président d'académie ! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à son altesse sérénissime monseigneur le duc de Saxe-Gotha, croyant par là m'arracher les bontés, la protection et les soins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. La Beaumelle était à la Bastille dès le 12 avril, pour avoir insulté des citoyens et des souverains dans deux mauvais livres ; il ne pouvait par conséquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autre cours d'Allemagne, ce mémoire ridicule, imprimé sous son nom.

Voilà un de ces arguments, monsieur, dont on ne peut se tirer. Il est, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres sont dans le genre des *démonstrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, est bien vrai ; les artifices sont, pour les gens de lettres, la plus mauvaise des armes ; l'on se croit un politique, et on n'est que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison, dire la vérité, et s'immoler ; mais faire condamner son ami comme faussaire, et se parer de la modération de ne point assister au jugement ; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'a-

cadémie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuser ceux même qu'on opprime: c'est la honte éternelle de l'esprit humain.

Les belles-lettres sont d'ordinaire un champ de disputes; elles sont, dans cette occasion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaisanterie gaie et innocente sur les dissections de géants, et sur la manière d'exalter son âme pour lire dans l'avenir;

Ludus enim trepidum genuit certamen et iram,
Ira, truces inimicitias et funebre bellum.

Je ne dispute point quand il s'agit de poésie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; chacun a le sien: je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit par des preuves incontestables, que non seulement cela est très faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose insérer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou qua-

tre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aie jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne suis je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que sa majesté le roi mon maître m'a conservée ?

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les Montmorenci et par les Châtillon ?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : *Je vous conserve votre pension et je vous défends de paraître devant moi ;* je réponds que celui qui a avancé cette sottise, en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit, dans les feuilles périodiques, que c'est moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade sous le nom de M. Marmontel, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai; que M. Marmontel a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'est M. l'abbé Langlet-Dufrenoy qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez Gandouin ?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé : *des Beautés de la Langue*

française (1), je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom qui est trop connu.

Lorsqu'on imprime une prétendue lettre de feu milord Tirconel, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur; et puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que jusqu'ici on n'a calomnié que pour le passé et jamais pour l'avenir; que c'est trop *exalter son âme*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté; qu'il est faux que cette édition existe, et qu'il est faux que cette préface, qui existe réellement, ait été citée mal à propos: elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. Marmontel; elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme que cet

(1) On l'a inséré dans cette édition, non comme son ouvrage, mais comme celui d'un de ses disciples, et comme un recueil d'observations utiles sur ses Œuvres et sur la littérature française en général. (*Voyez* tome III des Mélanges littéraires.) *Nouveaux éditeurs.*)

illustre souverain dont il est parlé voulait faire graver : c'était un double honneur qu'il fesait à cet ouvrage.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de La Motte, je réponds que je ne vole de vers à personne; que je n'en ai que trop fait; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause, comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec Cicéron :

Seipsum deserere turpissimum est.

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, le repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

340. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

Mon cher ange, j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame Denis ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les postes. Il eût fallu faire des volumes pour vous ins-

truire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une Nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choses à vous dire, que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai renvoyé Zulime. Jugez si je vous aime; non que je croie que Zulime vaille Catilina, mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une personne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'espère vous embrasser bientôt. A mon départ de Syracuse, j'ai passé par d'autres cours de la Grèce, et je finirai par philosopher avec vous à Athènes.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur sera à jamais à vous.

341. — AU MÊME.

Juin.

Ma nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo; pardonnez, mon cher ange: vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de Maupertuis. Est-ce là sa *moindre action*?

Il n'est pas moins surprenant que, pour se faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela est singulier. Maupertuis est un plaisant philosophe.

Mon cher ange, il faut savoir souffrir; l'homme est né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poste presse. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il pénitence de sa passion effrénée pour le bien public ? Portez-vous bien.

A Francfort-sur-le-Mein, sous l'enveloppe de M. James de La Cour; ou, si vous voulez, à moi chétif, au Lion-d'or.

342. — A Mme DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier le secrétaire du comte de Stadion me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre séjour; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve; je crois que tout cela s'est passé du temps de Denys de Syracuse: je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique,

ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de Freitag, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la Brinvilliers, le bourreau ne fut jamais seul avec elle: il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi: il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés et comme la récompense de mes soins: il a voulu reprendre ce bienfait, il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talents; que je l'ai bien servi et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompense, en me fesant demander ses poésies par des soldats.

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin; que mon ennemi l'a trompé, et que si

l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom ? Milord Maréchal sera sans doute chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un Freitag vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de Fontaine, qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été prussien. Si on entend par là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison; mais si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être Français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serment, ni fonctions, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. d'Écouville, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du Siècle de Louis XIV n'est pas Français ? oserait-on dire cela devant les statues de Louis XIV

et de Henri IV; j'ajouterai même de Louis XV, parce que je suis le seul académicien qui fis son panégyrique quand il nous donna la paix; et lui-même a ce panégyrique traduit en six langues ?

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi; mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'âme. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom: il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi Henri IV; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des moments, et l'humanité l'inspira toute sa vie.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes compliments à votre frère et à votre sœur. Adieu; puissé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois !

RÉPONSE DE Mme DENIS A M. DE VOLTAIRE.

À Paris, le 26 d'auguste.

J'ai à peine la force de vous écrire, mon cher oncle: je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation universelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guérissent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Prusse vous ferait mourir, ne retombe que sur moi! J'ai été saignée quatre fois en huit jours. La plupart des ministres étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles: on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a personne en France, je dis personne sans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impressions plus grandes que vous ne croyez. Milord Maréchal s'est tué de désavouer à Versailles, et dans toutes les maisons, tout ce qui s'est passé à Francfort. Il a assuré, de la part de son maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le sieur Federsdoff m'écrit de Potsdam, le 12 de ce mois: « Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire » comme un père, toujours prêt à lui servir. Tout » ce qui vous est arrivé à Francfort a été fait par » ordre du roi. Finalement, je souhaite que vous » jouissiez toujours d'une prospérité sans pareille, » étant avec respect, etc. »

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à pren-

dre que celui que vous prenez, d'opposer de la philosophie à des choses si peu philosophes. Le public juge les hommes sans considérer leur état, et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous fesons très bien tous deux de nous taire, le public parle assez.

Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, si je pouvais sortir de mon lit, etc. etc.

343. — A M. ROQUES.

Juillet.

Monsieur, je comptais, en passant à Francfort, vous présenter moi-même le Supplément au Siècle de Louis XIV (1), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de La Beaumelle à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul (2).

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de Maupertuis envers moi. Je savais que madame la comtesse de Bentink avait obligé deux fois La Beaumelle de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté prussienne sont

(1) Ce supplément, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de La Beaumelle. Il est précédé d'une lettre à M. Roques. *Voyez* Mélanges historiques, tome I.

(2) *Voyez* la Correspondance du roi, année 1753.

encore plus outragés que moi. Je savais que La Beaumelle, au sortir de chez Maupertuis, avait deux fois recommencé; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comtesse de Bentink, ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle Maupertuis m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de La Beaumelle.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice Maupertuis a voulu, en dernier lieu, déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de La Beaumelle un désaveu; mais ce désaveu ne porte que sur des choses étrangères à son procédé.

Je n'ai jamais accusé Maupertuis d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont La Beaumelle a chargé la coupable édition du Siècle de Louis XIV. Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée que je vous écris. Je suis très malade, et j'espérerai jusqu'au dernier moment que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation, qui sera probablement la seule que j'aurai. Je suis, etc.

344. — AU MÊME.

Juillet.

Je suis fâché à présent, monsieur, d'avoir répondu à La Beaumelle avec la sévérité qu'il méritait

On dit qu'il est à la Bastille; le voilà malheureux, et ce n'est pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il serait enfermé dans le temps même que ma réponse paraissait. Il est vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une si furieuse démence contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard; et je sais, de science certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préservatif contre sa scandaleuse édition du Siècle de Louis XIV, qui n'est que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abîme. Je vous répète encore, monsieur, ce que j'ai mandé au roi de Prusse; c'est que si les choses dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai sues par tant d'autres, ne sont pas vraies; si Maupertuis n'a pas trompé La Beaumelle, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi; si Maupertuis peut se laver des manœuvres criminelles dont la lettre de La Beaumelle le charge, je suis prêt à demander pardon publiquement à Maupertuis: mais aussi, monsieur, si vous ne m'avez pas trompé, si tous les autres témoins sont unanimes; s'il est vrai que Maupertuis, parmi les instruments qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de La Beaumelle, et de l'exciter contre moi, il est évident que le roi de Prusse me doit rendre justice.

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, ayant tout sacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'imposait. Je n'ai d'autre ressource que dans les remords de son âme royale, que j'ai crue toujours philosophe et juste. Ma situation est très funeste; et quand la maladie se joint à l'infortune, c'est le comble de la misère humaine. Je me console par le travail et par les belles-lettres, et surtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque situation cruelle que nous nous trouvions, que sommes-nous pour oser murmurer?

Au reste, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde sache, et je peux vous assurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un sentiment que j'eusse voulu cacher. Je suis, monsieur, etc.

345. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 d'auguste.

Mon cher ange, j'ignore si madame Denis vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attristé et très malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant partout où je trouvais bon gîte, et surtout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être rassasié d'électeurs, mais celui-là est très consolant.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais par les ordonnances de Gervasi, qui est meilleur médecin que les plus grands rois, je reste quelque temps à Strasbourg. Je vise à l'hydropisie. Je n'en avais pas l'air; mais vous savez qu'il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique. Gervasi a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de Monime (1), à qui vos bontés ont sauvé autrefois quelque bien. C'est une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur son père, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort.

L'abbé Daidi, qui a passé ici avec M. le cardinal de Soubise, m'est venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne sera pas à Pontoise. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquents voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que si vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la

(1) Une fille naturelle de mademoiselle Le Couvreur.

galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. J'en suis honteux; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne serai pas tenté d'y travailler; mais si je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment se porte madame d'Argental? comment vont vos amis, vos plaisirs, votre Pontoise? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure est unique. Jamais Parisienne n'avait été encore mise en prison chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* d'un roi des Borusses. Certes, le cas est rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en prison et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

346.—A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 d'auguste.

La destinée, madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage, à la porte de Stras-

Bourg. Je suis dans une petite maisonnette appartenant à madame Léon, condamné par M. Gervasi aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de Rosen; mon premier soin est de vous y adresser les vœux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les sincères témoignages de ma sensibilité pour tout ce qui vous touche; je suis un de vos plus anciens serviteurs, et je ne suis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est qu'un jour; le soir devrait du moins être sans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentiments qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, madame, et que de choses nous aurions à nous dire! nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présents.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. Desalleurs qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, madame; recevez avec vos premières

bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, sans cérémonie.

347. — A LA MÊME.

2 de septembre.

Je l'ai lu madame, ce mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu entousiaste, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des sentiments qui m'attachent à vous depuis si long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon ermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monsieur son fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je sais, c'est que feu M. de Klinglin a rendu, pendant trente ans, Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame de Gayot est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé! je n'en ai point du tout, mais je porte partout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous, madame, que cette destinée qui nous ballotte, m'a fait presque alsacien? Je me suis trouvé, sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar, et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de Wirtemberg; mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage, si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes; mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, madame; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repasser sur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde? On fait partout naufrage dans un ruisseau.

Si vous êtes en commerce de lettres avec M. Desalleurs, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban. Pour moi, je suis plus maigre que jamais; je suis une ombre, mais une ombre très sensible, très touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, madame; je vous souhaite un soir serein sur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect.

348. — A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 de septembre.

Mais vraiment, monseigneur, cela est assez extraordinaire. Quoi! pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers sont donc une belle chose! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils sont bons. Mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire dans cette galère? Les gens qui disent que tout cela s'est passé de nos jours ont grand tort; l'aventure est du temps de Denys de Syracuse. Je suis au désespoir de ne vous point faire ma cour. Le temps se passe, et je ne me consolerais pas d'être mort sans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville souterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin? n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau soleil et vous, vous êtes mes dieux. Il serait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les sentiments de la plus tendre reconnaissance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des passions malheureuses, et la jouissance de l'objet aimé m'est interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puisse *bacciarvi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce serait pour moi l'heure du berger. *E perche no? Un gran' re m' a bacciato la mano, à me, sì, la brutta mano per incitarmi à rimanere nel suo palazzo d' Alcina.* **Edio bac-**

cierò la vostra bella mano con un più grande e saporito piacere. Ah! signore amabile, signore cortese e bravo, la vita si perde, si consuma, e la speranza ancora si distrugge.

Est-ce que vous seriez assez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de Pompadour, quand vous n'aurez rien à lui dire ? Pardon, monseigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illustres catins à qui vous avez fait passer de joyeux moments, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première conversation que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous serait assez amusante. Non, ce serait la seconde; car, à force de plaisir, je ne saurais ce que je dirais dans la première.

A propos, je suis bien malade; daignez vous en souvenir. Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte bien. *In tanto con ogni ossequio, etc.*

349.—A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG

14 de septembre.

Je vous demande pardon, madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui est dans le cœur n'est pas toujours au bout de la plume, surtout quand on écrit vite et qu'on est malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était, à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez

donc, madame, que je suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur; non-seulement j'avais lu le mémoire de M. de Klinglin, mais encore un autre qui est très secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de Klinglin viendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y opposent vivement. C'était une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de Wirtemberg. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de Naboth, et que mon hypothèque est *le beau billet qu'a La Châtre;* mais je n'en crois rien. Le duc de Wirtemberg est un honnête homme, Dieu merci; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en Dieu, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape.

Vous me donnez par le nez, madame, de l'*historiographe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cul à terre. Deux rois sont de très mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a laissé ma place de gentilhomme ordinaire de la chambre; mais j'entrerai fort peu, je crois, dans cette chambre : j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'instruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me souvient que M. de Richelieu eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la vessie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en espère autant pour monsieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers? point du tout: je suis à la campagne, vis-à-vis votre maison, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes auxquels on m'a condamné. Je vis tout seul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de Coigny, dont je ne sais si je ferai usage; tout ce que je sais bien sûrement, c'est que je meurs d'envie de vous voir, de causer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes respectueux et tendres sentiments.

350. — A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

Mon cher ange, si madame la maréchale de Duras, qui a l'air si résolu, avait fait comme madame de Montaigu et comme la feue reine d'Angleterre; si elle avait donné bravement la petite-vérole à ses enfants, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'Aumont. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables enlevées à la fleur de

leur âge par la petite-vérole, disent : Mais vraiment, il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée l'évêque de Vorcester prêcha dans Londres, devant le parlement, en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale. Voilà des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite-vérole ; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un sourdaud, qui est la trompette de Maupertuis, répand ses horreurs. Où se sauver? Vous me direz que c'est au château de M. de Sainte-Palaye; mais le père Goulu persécutait Balzac jusque sur les bords de la Charente.

I nunc, et versus tecum meditare canoros.

Mais, mon cher ange, si vous me promettez, vous et madame d'Argental, d'aller dans ce château, je signe le marché aveuglément. J'ai un bien assez considérable en Alsace, et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de Wirtemberg. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'Aumont. Qui aurait dit que Fontenelle enterrerait madame d'Aumont? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faulx de la Mort. Tout est un point, et tout est un

songe. Le songe de ma vie a été un cochemar assez perpétuel, il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé la Querelle; il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

351.—A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 d'octobre.

Je suis pénétré de regrets, madame; vous et madame de Brumat vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à M. le premier président. Que dites-vous de lui, madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier; cela vous épargne une longue lettre. On dit que le ministère n'est pas disposé à rendre à M. de Klinglin la justice que nous attendions. Je veux douter encore de cette triste nouvelle. On dit que M. votre fils revient: quand pourrai-je être assez heureux pour voir le fils et la mère? Il me semble que je voudrais passer le reste de mes jours avec vous.

dans la retraite. La destinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, madame; je suis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre respect.

352.—A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

Mon cher ange, il me semble que je suis bien coupable; je ne vous écris point et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas assez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des siècles passés, à moins que je ne trouve quelque princesse mise en prison pour avoir été secourir un oncle malade. Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de Denys et d'Hiéron.

Il me semble qu'il faut avoir son âme bien à son aise pour faire une tragédie; qu'il faut avoir un sujet dont on soit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour, qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'est qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répandre dans le sein d'un ami comme vous; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas surtout le courage de faire une tragédie pour le présent. Vous m'en aimerez moins; mais songez que votre amitié, qui a un empire si doux, n'est pas fait pour commander l'impossible. Je ne sais pas trop

ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie!

J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. Schœpfling le jeune, à Colmar, sans mettre mon nom, sans autre adresse, et la lettre me serait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoise; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de Voyer, fesant son entrée en fils d'un secrétaire d'état: vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne sais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses afflictions, surtout quand ce prochain est ministre ou fils de ministre.

J'ai vu quelquefois dans ma solitude auprès de Strasbourg, la fille de Monime; sa naissance est un roman, sa vie est obscure et triste; l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfants. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué.

Ce qui ne me manquera jamais, c'est ma tendre-

amitié pour vous. Cette idée seule me console. Je me flatte que madame d'Argental et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange, pardonnez-moi d'avoir été si long-temps sans vous écrire: il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés scène par scène; rien ne m'a paru assez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

* 353. — A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans les Vosges, 14 octobre (1).

J'ai été, madame, chercher dans les Vosges la santé, qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage; cette petite maisonnette dont vous me parlez m'accommoderait bien. Je serais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré tous les brouillards du Rhin. Je ne peux encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide. Vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, serait chose fort douce; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais

(1) Imprimée dans l'édition de Kehl, sous la date du 14 octobre 1754.

être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme Perrin-Dandin, et ne trouve pas seulement un Petit-Jean qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont pas payés au trésor royal savent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont là de très petits malheurs. J'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient-ils bonne grâce de se plaindre devant votre neveu paralytique? Et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin. Si par hasard ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'Esculape. Portez-vous bien, madame, supportez la vie; car, lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne. Traînons donc. J'en jouirais délicieusement, madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remercîments.

354. — A LA MÊME (1).

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

Comment, madame, est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîments des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand Châtelet de Paris? Tout ceci est le

(1) Cette lettre présente plusieurs passages remarquables retranchés dans l'édition de Kehl.

combat des rats et des grenouilles. On songe à Paris à de misérables billets de confession, et on ne songe ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiselles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voisins les Anglais se garantir au moins de la petite : vous n'entendrez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie : l'insertion les sauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de Beaufremont est le seul qui ait fait inoculer un de ses enfants, et on s'est moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui est au-dessus des forces de la nation est ridicule. Si j'avais un fils, je lui donnerais la petite-vérole avant de lui donner un catéchisme.

Je retournerai bientôt de ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelque difficulté ; le duc de Wirtemberg a un procès pour cette vénérable masure au conseil privé, et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais, madame, on m'a dit un mot du beau château de feu monsieur votre frère. N'est-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur ? il est, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais personne ne l'habite ; et si la maison et le fief ne sont pas compris dans le fief invendable ; si on peut louer le château, avec les meubles qui y sont, en attendant que la famille s'arrange, ne serait ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai si on veut ; je ferai un bail ; je

payerai un an d'avance pour faire plaisir à la famille; et, pour pot de vin, je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau; mais à qui faut-il s'adresser; et comment faire? ma proposition n'est-elle pas indiscrète? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, madame, avec votre charmante amie? vous sentez bien que la maison serait à vous, et que je n'y serais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez; si on veut vendre à vie, si on veut louer, si on peut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire Alsacien pour vous; la fin de ma vie en sera plus douce. Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster; il est occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il est poli, il a de l'esprit, il est riche, il ne lui manque rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens commun; ce n'est plus le temps des processions de la Ligue; de petites cabales ont succédé aux grandes guerres civiles; il faut payer son vingtième, se chauffer et se taire, *le reste viendra*. Mille tendres respects, etc.

P. S. Je reçois dans ce moment votre lettre du 17. Votre magistrat n'avait donc pas du vin du Rhin?

Est-ce que madame de Maintenon donne un Sunamite à son David?

* 355. — A M. BORDES.

Auprès de Colmar, 26 octobre.

J'AI trop différé, monsieur, à vous remercier des témoignages de sensibilité que vous avez bien voulu me donner dans vos vers; ils partent du cœur, et sont pleins de génie. Je ne peux vous répondre que dans une prose fort simple; c'est tout ce que me permet la maladie dont je suis accablé, et qui augmente tous les jours; elle m'a arrêté en Alsace où j'ai un petit bien, et probablement l'état où je suis ne me permettra pas d'en partir sitôt. J'aurais bien voulu passer par Lyon; vous augmentez, monsieur, le désir que j'avais de faire ce voyage. Si vous voyez M. l'abbé Pernetti, qui est, je crois, votre confrère et le mien, vous me ferez un sensible plaisir de vouloir bien lui faire mes compliments. Pardonnez, je vous prie, à un pauvre malade qui ne peut vous écrire de sa main.

J'ai l'honneur d'être, etc.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

(Les lettres précédées d'une * manquent à l'édition de Kehl.)

(1) A la suite de cette lettre est celle du roi à la czarine, pour le projet de paix, minutée par M. de Voltaire.

(2) A la suite de cette lettre se trouvent les Représentations aux états généraux de Hollande, minutées par M. de Voltaire.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUARANTE-SEPTIÈME.